

LA VIE

N° 5

PRIX 25^c

D'AVENTURES

ROMANS INEDITS COMPLETS EN UNE SEULE LIVRAISON



LA VIE D'AVENTURES

POUR
ÊTRE
LU
PARTOUT
LE
MONDE

PUBLICATION MENSUELLE

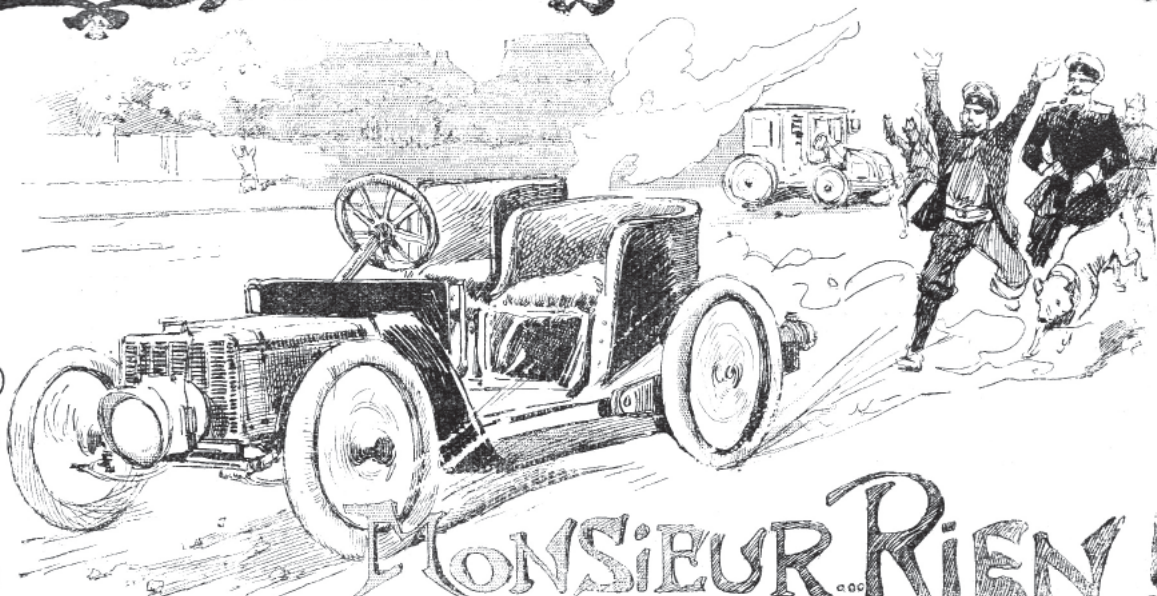
N° 5

Octobre 1907

RÉDACTION & ADMINISTRATION
146, RUE MONTMARTRE, PARIS

ABONNEMENTS : UN AN, FRANCE, 3 FR. ÉTRANGER, 4 FR.

ROMANS INÉDITS.....
DES MEILLEURS AUTEURS
UN RÉCIT COMPLET...
DANS CHAQUE FASCICULE



LE MONSIEUR RIEN !
PAR LOUIS BOUSSENARD
AVENTURES
Extraordinaires d'un Homme Invisible

Monsieur... Rien !

de Louis Boussenard (1907)

Éditions de la Rue du Jardinnet



2025

La "Vie d'Aventures"



à ses lecteur.es



Dès son apparition la Vie d'Aventures a conquis la faveur du public. Ses premiers numéros ont obtenu un succès prodigieux et il a suffi de

quelques semaines pour consacrer sa vogue et sa renommée.

Ce succès, la Vie d'Aventures le doit à l'attrait de son programme, à l'intérêt palpitant de ses romans et à la perfection de ses séduisantes illustrations. Elle le doit aussi à la notoriété des collaborations qu'elle a su s'attacher et dont les noms sont si populaires et si aimés du grand public.

Elle le doit enfin à la bienveillance de son lectorat.

Aussi la Vie d'Aventures tient-elle à lui adresser ici ses remerciements pour l'empressement et la sympathie qu'il lui a marqué.

Elle ne pourrait mieux lui témoigner sa reconnaissance, elle ne pouvait mieux lui prouver son désir de le satisfaire toujours davantage que par la surprise qu'elle offre aujourd'hui.

C'est en effet pour elle une surprise incomparable, une bonne fortune sans pareille que de pouvoir trouver dans une publication d'un prix si modique

Un Roman inédit complet du Maître conteur

LOUIS BOUSSENARD

Donner au public, pour quelques centimes, une livraison aussi captivante, aussi soignée, aussi parfaite, c'est lui faire un véritable cadeau.

Aussi la Vie d'Aventures compte-t-elle à son tour sur la reconnaissance de son lectorat et elle lui dit aujourd'hui :

« Puisque j'ai su vous plaire, puisque chaque mois vous êtes satisfait des émotions et des joies que je vous apporte, prouvez-le-moi en me faisant de la propagande autour de vous ! »

Faites donc connaître la Vie d'Aventures à vos proches, dites-leur-en tout l'attrait tout le charme et toute la perfection, dites-leur enfin qu'ils y trouveront chaque mois

Ce qu'on ne saurait trouver ailleurs :

Une œuvre inédite complète

signée d'un des Maîtres du Roman d'Aventures

et accompagnée de superbes illustrations

Certains mots et expressions peuvent heurter un lectorat des siècles prochains

I

C'est une pièce qui tient à la fois du salon, du fumoir et de la "nursery". De hauts plafonds, des murs blancs filetés d'or, quelques bons tableaux signés de noms français ou de noms russes ; des armes rares, disposées en trophées sur des tapisseries d'Orient, puis, des sièges profonds, des divans bas avec des piles de coussins ; puis, encore, des meubles splendides et par terre, couvrant les tapis, une jonchée de fourrures merveilleuses, étalées dans un désordre plein d'imprévu. Pas de bibelots, pas d'étagères encombrées de futilités, pas de clinquant et surtout pas la moindre élucubration modern-style. Nul effort pour tirer l'œil, violenter le regard, forcer l'étonnement ou provoquer l'admiration. Partout un confort opulent, un luxe de bon aloi, une magnificence dont la sobriété est réellement impressionnante.

Sur un vaste guéridon en malachite fume et trépide un samovar plein d'eau bouillante. Tout près, un service à thé : plus loin, une boîte en bouleau brut, avec son écorce de satin blanc, apparaît à demi-pleine de cigarettes, et voisine avec de fins plateaux d'argent richement ciselés contenant de menues friandises.

Largement éclairée à la lumière électrique, la pièce est emplie du plus joyeux des tumultes. Quatre délicieuses fillettes sautent, cabriolent, se roulent et se bousculent éperdument sur les fourrures. Des rires fous s'égrènent coupés de cris aigus, avec de brèves exclamations, des mots sans suite, qu'interrompent des chutes comiques, des fuites, des retours et des poursuites entre les meubles.

Maintenant, on joue au loup ! Et c'est M^{me} Tata – cinq ans ! – qui fait le loup. Affublée d'une fourrure, M^{me} Tata s'est mise à quatre pattes, et, de sa mignonne voix d'enfantelet, essaye d'imiter les hurlements de la bête.

– Hoû... où... où !.. hoû... où... où... hoû !

Sa jeune sœur, M^{me} Marie, – trois ans ! – se sauve éperdue en criant :

– Il va me manger !... au secours !

Et bravement elle se réfugie derrière son aînée, M^{me} Olga, – sept ans ! – qui fait le chasseur. Le groupe recule... le groupe a peur...

Mais, la toute petite, M^{me} Zizie, sauve la situation. Elle opère un mouvement tournant, et empoigne bravement par la queue compère le loup. Elle tire, tient bon, culbute, se cramponne, et, finalement, lui arrache sa peau.

Alors, les cris, les rires, les cabrioles redoublent. Le père et la mère s'amusent à cette scène qui les ravi. Ces clameurs aiguës, ces mouvements désordonnés, cette turbulence garçonnière, ils trouvent tout cela exquis, et, ma foi, ils ont bien raison ! Mais, on finit par s'échauffer, à ce jeu bruyant qui dure jusqu'à extinction de force et d'haleine. À présent, sous

le désordre des boucles blondes ou châtaines qui s'échevèlent en coup de vent, les délicieuses frimousses ruissellent de sueur. Des lèvres à l'incarnat violent, le souffle époumoné jaillit en saccades. Les jambes flageolent et les menottes se crispent. La mère interrompt le jeu et s'écrie d'une voix doucement impérative :

– C'est assez, mes chéries ! Allons, reposez-vous.

M^{me} Marie et M^{me} Zizie s'arrêtent docilement et viennent se blottir entre ses bras. M^{me} Tata, dont la petite personne se révèle énergique, frémissante et passionnée de mouvement, saute d'un bond sur le genou de son père, pendant que M^{me} Olga, plus grave, s'assied gentiment sur un pouf. Il y a un moment de silence recueilli, pendant lequel les parents contemplent longuement, passionnément, les deux groupes. Puis, leurs regards extasiés, qui vont de l'un à l'autre, se croisent et semblent se fondre, en une mutuelle et infinie tendresse. Mais, cette tranquillité d'un moment pèse bientôt à M^{me} Tata, dont la pétulance, toujours en éveil, éprouve un besoin vraiment inlassable d'action. Brusquement, un souvenir lui vient. Elle songe à une histoire très drôle et absolument fantastique ébauchée la veille par le père et elle s'écrie :

– Puisqu'on ne joue plus au loup... racontons donc Monsieur Rien !... dis, veux-tu, mon papa chéri ?

– D'abord, qui c'est ça, Monsieur Rien ?

Le père sourit, amusé.

Pendant que la mère verse dans les tasses le thé bouillant, il allume une cigarette, aspire longuement quelques bouffées sensuelles et répond :

– Je veux bien !

– Mais, attendez quelques minutes... voyons ça... que je me souviene !

Cet heureux père est jeune encore. Trente-cinq à trente-six ans tout au plus. De moyenne taille, de formes élégantes, il a le front vaste, élevé, d'un penseur. Avec cela, de beaux yeux bleus, très doux, au regard profond, en quelque sorte lointain, où s'allume parfois un éclair. Sa figure fine, distinguée, sympathique est encadrée d'une barbe blonde, courte, frisée, où apparaissent déjà quelques fils d'argent. Sa mise très soignée, mais sans recherche et toute simple, indique la plus complète indifférence aux caprices comme aux exigences de la mode. Il souffle une bouffée, puis ajoute, après avoir réfléchi :

– Là !... c'est ça... j'y suis... écoutez !

– Tata, ma chérie, tu me demandes qui est Monsieur Rien, n'est-ce pas ?

– Eh bien, c'est un monsieur très extraordinaire qui a les pieds de roi...

– Ah ! des pieds de roi ! s'écrie, Tata... c'est drôle !...

– Pourquoi pas des pieds d'empereur... comme...

– D'empereur si tu y tiens ! interrompt le père.

– Mais alors, ça sera les pieds... de l'empereur... de l'empereur Charlemagne !

– Il a en outre des jambes de force... hein ! Voyez vous ça... des jambes de force...

– Sûr qu'il doit être joliment fort ! observe Olga très intéressée, mais sans bien comprendre.
– Terriblement fort ! renchérit gravement le père.

– Avec cela, Monsieur Rien est possesseur d'un ventre affamé qui n'a pas d'oreilles.
– Un ventre qui est en même temps un proverbe !

Du coup les enfants éclatent de rire, à cette idée bizarre qu'un ventre puisse avoir ou ne pas avoir d'oreilles, selon qu'il est ou n'est pas affamé. Ils voudraient bien demander quelques explications, mais le père continue imperturbablement sa définition du personnage mystérieux :

– Les mains de Monsieur Rien sont des mains de justice... et ses bras... eh bien, ses bras... sont des bras de levier !

– Il a un corps qui n'est qu'un cor de chasse... à moins que ce ne soit un corps de délit... mais assurément il a les épaules d'Atlas !

– Oh ! je sais bien ! s'écrie M^{me} Olga.

– Oui ! je le connais, Atlas !... c'est l'homme grand... très grand et gros... très gros... en pierre... dans la galerie et qui porte une boule sur son dos !

– Une boule énorme...

– Bien cela, mon cher petit ange, dit le père avec son bon sourire.

– Tu l'as dit ! l'homme en marbre, c'est Atlas lui-même qui soutient le monde sur ses épaules, et ce sujet est l'allégorie de la force.

Les autres fillettes ont également remarqué le monsieur à la grosse boule, et commenté de façon plutôt naïve cette allégorie. Maintenant, sans rien comprendre à l'explication fournie par leur père, amusées d'ailleurs par ces histoires extravagantes qui font la joie des bébés, il leur semble, dans leur logique enfantine, que Monsieur Rien se présume un peu. Cet être mystérieux, bâti de pièces baroques et de morceaux fantastiques, prend d'ores et déjà une vague apparence de la réalité. Dame ! aussi, puisqu'il a les mêmes épaules que l'homme à la boule !

Et cela aiguillonne encore, s'il est possible, leur ardente curiosité. Aussi, M^{me} Tata, résumant leur envie de savoir, s'écrie :

– Encore !... encore !... mon papa chéri !

La maman, qui s'amuse comme elles et avec elles, rit de tout son cœur et semble se dire :

– Mais enfin, où veut-il en arriver ?

Tout fier de son succès, le papa continue :

– Je vous apprendrai de plus que Monsieur Rien a une bouche, naturellement, et vous serez heureuses de savoir que c'est une bouche de chaleur... avec une langue... universelle !

– Alors, l'espéranto ! interrompt à son tour la maman qui rit de plus belle.

Le narrateur prend dans la boîte en brouillon une nouvelle cigarette, l'allume et répond avec son bon sourire :

– Oui, petite mère ! l'espéranto si tu veux !

– Quant à Monsieur Rien, j'ajoute qu'il a

l'oreille... du ministre... et l'œil... chez tous ses fournisseurs !... chose très utile aux gens sans le sou.

En homme qui sait ménager habilement ses effets, le papa s'arrête un moment.

– Encore !... petit père !... s'écrient d'une seule voix les fillettes insatiables.

– Eh bien ! toujours et plus naturellement que jamais, Monsieur Rien a un front... et c'est un front de bandière.

– Il a également des cheveux et c'est... la chevelure de Bérénice.

– Quant à sa tête... eh bien ! c'est une tête de Turc, parbleu !

– Et voilà, mes chéries, le portrait réel... authentique... frappant... de Monsieur Rien dont je vais vous raconter les exploits.

Mais M^{me} Tata est déjà ce que nous appelons une forte tête, et avec cela un peu raisonneuse. Aussi éprouve-t-elle un besoin de renseignements complémentaires sur l'énigmatique

personnage, avant ce récit qui promet cependant d'être palpitant.

Elle se hausse, câline, l'œil interrogateur, la main dressée, l'index levé :

– Attends un peu, fait-elle gentiment, dis, veux-tu, mon papa chéri ?... et puis, explique-nous, je te prie, quoi il fait, ce Monsieur Rien.

– D'abord, il est en vie... c'est pas ? en vie pour de vrai ?...

– Je te crois, qu'il est en vie !

– Sûr ? bien sûr ? interroge à demi sceptique la fillette qui voudrait être convaincue.

– Tout ce qu'il y a de plus sûr au monde.

– Ah ! je suis contente !

– Parce que, vois-tu, Croquemitaine... eh bien ! c'est une chose pour de rire...

– Croquemitaine ! je ne dis pas non...

– Et je croyais Monsieur Rien c'était pareil à Croquemitaine.

– Ah ! mais non !

– Monsieur Rien, vois-tu, c'est un personnage à la fois étrange et terrible... farceur et méchant... comique et cruel... grotesque et féroce...

– Un être qui fait le mal par plaisir... pour la joie sauvage de faire souffrir... de détruire... de produire le néant.

– Il va partout. Il sait tout, voit tout ! il entre partout sans qu'on l'entende... sans qu'on l'aperçoive... sans même qu'on soupçonne sa présence.

– Ah ! ça me fait peur, à la fin, ton vilain Monsieur Rien ! dit Olga en frissonnant.

Un peu plus âgée que ses sœurs, la fillette commence à raisonner et à s'effrayer devant cette abstraction qui confine au surnaturel.

– Moi pas ! riposte intrépidement Tata.

– D'abord, je n'ai jamais peur, moi ! et si Monsieur Rien se permettait d'entrer chez nous...

À ce moment, une des deux portes qui se font vis-à-vis s'entre-bâille sans bruit, comme pous-



sée par une invisible main ! La lourde portière qui la couvre et se déplace avec elle n'a pas la moindre oscillation ! Enfin, pas un craquement de serrure ! Pas un froissement de tapis ! Et pourtant, cette porte continue à tourner lentement... lentement sur ses charnières... comme dans un cauchemar. Elle s'ouvre à demi... sans doute pour laisser passage à quelqu'un. Mais, chose étrange et vraiment troublante, dans cette entrée qu'éclaire comme en plein jour la lumière électrique, il n'y a rien ! Absolument rien que le vide ! Le père, la mère et trois des bébés tournant le dos à cette porte ne voient rien, ne soupçonnent rien ! Mais Olga lui fait face, toujours assise sur le pouf. Et devant cette vision de néant, la fillette pâlit affreusement. Elle se dresse, rigide, haletante, les yeux hagards. De sa main crispée elle montre la porte, et bégaye d'une voix mourante :

– Mais ! Il entre ! Ah !

Les parents se lèvent brusquement, effrayés par le geste de terreur et le cri d'angoisse de l'enfant. Sans même songer à regarder la porte, et croyant à une hallucination, ils s'élancent vers Olga qui oscille et va tomber. La mère l'entoure de ses bras, et lui murmure doucement ces mots entrecoupés des mamans qui consolent et rassurent leurs petits :

– Ma mignonne ! Ma chérie ! Mon amour !

– Non ! Ce n'est rien ! Vois donc toi-même... et puis nous sommes là... nous t'entourons... enfin... tiens ! Regarde... mon cher trésor... la porte est fermée.

– Maman ! Oh, maman !

– Voyons, calme-toi !

– Oui, ajoute le père, tu as cru voir... et c'est ma faute ! Je suis absurde avec mes sottises histoires qui vous mettent l'esprit à l'envers.

L'enfant fait appel à toute sa volonté. D'un effort énergique, elle se redresse, affermit sa voix, et sûre d'elle-même, certaine qu'elle a bien vu, répond :

– Père ! Il a ouvert... puis refermé la porte ! Je te le jure ! Crois-moi ! J'ai vu... et rien n'a pu me tromper ! Père ! Il est ici ! Prends garde ! Tu l'as dit : il est méchant ! J'ai peur... à mourir !

– Mais non ! Chère petite folle... mais non !

– Père ! Je te dis qu'il est là !

– Je le sens ! Si je ne le vois pas... il a une odeur... tiens ! On dirait un chien mouillé.

C'est vrai ! Quelque stupéfiante que soit l'affirmation de l'enfant, cette odeur existe. Dans la vaste pièce atténuée par un calorifère, bien que la saison ne soit pas trop avancée, flotte, depuis un moment, ce relent *sui generis* perçu par la fillette.

Le père aspire par saccades l'air ambiant, et dit, stupéfait :

– Par exemple ! voilà qui est vraiment extraordinaire, et tu as raison, ma petite Olga.

– Depuis un moment, cela sent ici, et très fortement, le chien mouillé...

– Il pleuvait tout à l'heure... mais, pourtant l'humidité n'a pu gagner les fourrures et les imprégner... du reste, rien n'a été ouvert ici.

– Enfin, les émanations ne sont pas les mêmes et ce sont bien plutôt celles d'un animal vivant,

arrivé du dehors et imbibé de pluie.

– Père ! je t'en supplie... ne cherche pas autre chose... et prends garde ! C'est lui ! C'est Monsieur Rien ! Il est près de nous ! Il nous voit ! Il nous menace !

De plus en plus, l'odeur étrange emplit la pièce. La jeune femme la perçoit à son tour, et, plus étonnée qu'alarmée, dit à son mari :

– Si j'appelais ? Ce serait prudent...

– Alors, on chercherait partout... derrière les meubles... sous les divans... dans tous les recoins... car, à n'en pas douter, il y a quelque chose.

L'homme répond avec un léger haussement d'épaules :

– Voyons ! c'est de l'enfantillage !... entourés et gardés comme nous le sommes. Est-ce que mes contes à dormir debout vont aussi nous troubler la cervelle... à nous, les parents ! Mais un rat lui-même ne pourrait se glisser jusqu'à nous !

Ce sont là des paroles rassurantes, après lesquelles père, mère et enfants se rasseyaient. Malgré tout, il y a un moment de silence que nul ne cherche à rompre. Un silence pesant, presque douloureux et dont la gêne va jusqu'à l'oppression. Chacun ressent en soi quelque chose d'indéfinissable... comme un malaise de l'âme qui se répercute au corps. Quoi qu'on dise, et quoi qu'on fasse, on a le sentiment très vague, mais réel et surtout inquiétant d'une présence étrangère.

Quelle présence ? E.. est-ce que l'on sait... un intrus mystérieux qui voit et que l'on n'aperçoit pas ! Les parents veulent se prouver que tout cela est absurde... qu'ils sont le jouet d'une hallucination... d'un vertige de l'esprit... rien n'y fait ! Ils sont, malgré tout, sous l'effet d'une sorte de suggestion mentale produite invinciblement sur eux par l'état de la petite Olga, par ses terreurs et par ses affirmations réitérées et si formelles ! Il faut réagir !

– Allons ! s'écrie gaiement le père, assez de ces contes bleus ou plutôt noirs... beaucoup trop noirs...

– Amusons-nous avant de faire dodo !

– Jouons au défilé du régiment de Préobrajenski

– Oui ! s'écrie Tata, et c'est moi le colonel !

– Toi, mon papa, tu feras le cheval !

– C'est ça ! et maman fera la musique.

– Quant à toi, ma petite Olga, tu porteras le drapeau ! N'est-ce pas, chérie ?

La mignonne fillette commence à se rassurer. Elle va répondre... quand soudain une folle épouvante la saisit de nouveau. Elle essaye de parler, et les mots ne veulent pas sortir ! Elle veut faire un geste, et son bras crispé semble de pierre ! Elle tente de s'élancer, et ses jambes lui refusent tout mouvement ! Mais elle voit quelque chose de fantastique et d'effroyable tout à la fois !

Son père prend son silence pour un assentiment. Il va se baisser, afin de mettre sur son dos, à califourchon, Tata qui trépigne de joie. Il ébauche le geste.

Derrière lui se trouve un magnifique trophée d'armes de tous pays. Au milieu, à portée de la main, flamboie un large poignard circassien, à

lame recourbée, de ces lames qui coupent des clous comme des allumettes, et percent, comme une feuille de zinc, une pièce de cinq francs. Horreur ! On dirait qu'une invisible main décroche ce poignard et le brandit...

Il quitte sa place, au centre de la panoplie... puis s'avance menaçant, la pointe basse, vers l'homme agenouillé, qui courbe le dos. Et l'enfant terrifiée comprend que ce poignard qui s'arrête au-dessus de son père va s'enfoncer dans son corps ! Elle le voit qui s'élève à pic, un peu en arrière, comme si l'invisible main assurait le coup et lui donnait ainsi plus de force. Le poignard va s'abattre !

Brusquement, le charme est rompu. Devant ce péril de mort, Olga retrouve la parole. Un cri affreux lui échappe. Une clameur déchirante d'enfant supplicié.

– Père ! Monsieur Rien !... va te tuer ! Ah !

L'horrifiante tonalité de cri fait relever le père qui bondit en avant. Et ce mouvement instinctif lui sauve la vie ! Il se retourne, et aperçoit, lui aussi, la lame damasquinée qui flamboie, en l'air, à hauteur d'homme.

Sans chercher à approfondir ce prodige, comprenant l'imminence d'un massacre, il culbute, d'un coup de pied le lourd guéridon chargé du service à thé. Au moment où tout cela roule pêle-mêle devant lui, il saisit dans la poche de son gilet, un petit revolver qui ne le quitte jamais. Puis avec la vitesse de la pensée, il fait feu au-dessous du poignard, à hauteur de ceinture. Soudain, comme si la mystérieuse attache était brisée, le poignard tombe à pic, la pointe en bas ! La lourde lame traverse avec un bruit sec fourrures et tapis, et reste plantée dans le parquet.

Au fracas de la détonation, aux clameurs éperdues poussées par les enfants et leur mère, la porte s'ouvre de nouveau, mais cette fois avec violence, en même temps qu'une des fenêtres. Par la porte se précipitent des officiers en grande tenue, chamarrés de galons, d'aiguillettes, de décorations. Ils sont bien une dizaine, sabre ou revolver au poing, et portent sur la tête le splendide casque en argent des chevaliers-gardes, surmonté de l'aigle aux ailes éployées.

Ils aperçoivent le nuage de fumée, le poignard piqué droit dans le plancher, la fenêtre ouverte, devinent un attentat et s'écrient :

– Votre Majesté n'est pas blessée ?

– Non ! Rien... pas une égratignure !

– Béni soit Dieu... qui a protégé la vie de notre père le Tzar !

Ainsi, ce jeune homme de tenue à la fois si noble et si simple, cet heureux père qui raconte à ses enfants de si fantastiques histoires, c'est l'empereur de Russie ! Cette jeune mère, c'est l'impératrice Alexandra ! Les fillettes, Olga, Tatiana (Tata), Marie et Anasthasie (Zizie), sont les petites grandes-duchesses, leurs enfants.

Et Monsieur Rien ?

C'est en vain que le palais fut cerné séance tenante, et que des milliers d'hommes, coude à coude, firent la haie dès le premier moment ! C'est en vain qu'on se livra aux plus minutieuses recherches. Il fut impossible d'obtenir

le plus vague indice relativement à cette étrange affaire.

Chose plus extraordinaire encore, on ne retrouva pas trace de la balle tirée par le Tzar.

Seulement, sur l'appui de la fenêtre qui s'ouvrit après le coup de feu, on reconnut quelques gouttes rougeâtres qui paraissaient être du sang.

Et ce fut tout !

II

Vingt-quatre heures se sont écoulées depuis le mystérieux attentat qui a révolutionné le palais. Malgré les promesses formelles et en dépit d'ordres sévères, le secret a été mal gardé. Et il ne pouvait en être différemment, à notre époque d'information à outrance.

D'abord le bruit vague, et d'autant plus inquiétant, d'un complot contre la vie de l'empereur a transpiré dans la ville. Puis, avec la rapidité de la pensée, ce bruit s'est répandu dans toute la Russie. Instantanément il a débordé les frontières, gagné l'Europe, l'Asie lointaine, les deux mondes, les antipodes.

À présent, les correspondants de journaux courent de tous côtés, à la recherche de documents, et ne pouvant rien trouver, forgent de toutes pièces des récits fantastiques. Moins fantastiques néanmoins que la troublante et simple vérité, qui demeure toujours à l'état d'énigme terrifiante. Dans l'entourage immédiat du Tzar, parmi ses familiers, on ne sait rien, on n'explique rien, on ne comprend rien !... Et pour cause !

La police est sur les dents. Ce qui dans tous les pays et en pareille circonstance est un peu son habitude. Et le général Borissof, grand maître de cette police moscovite si réputée d'ailleurs, est de fort méchante humeur.

Obsédé de questions, les oreilles brisées par les sonneries lancinantes du téléphone, exaspéré par les allô ! allô !... énervants qui accompagnent les vibrations aigrettes du timbre, il se promène de long en large comme un dogue en cage, dans son immense cabinet de travail. Il va, vient, ronchonne, hausse les épaules, croise et décroise ses bras, cogne de son gros poing sur un meuble, crosse de sa botte éperonnée un siège, et n'épargne pas un grand lévrier de Sibérie qui se tasse, tout tremblant, sur une peau d'ours blanc.

Grand, large, épais, la nuque énorme débordant en plis gras sur le col d'uniforme, le masque brutal coupé d'une forte moustache rousse, l'œil bridé, petit et finaud, la face camuse d'un vrai cosaque, il éponge, d'un geste furieux, la sueur qui roule sur son crâne dénudé, que rougissent de violentes poussées sanguines. C'est un homme d'environ cinquante ans, absolument impopulaire dans tout l'empire, mais jouissant, et à juste titre, de la

confiance du Tzar. Confiance parfaitement légitime. Car, sous ce crâne taillé à coups de hache, derrière ce masque grossier de soudard, s'abrite l'esprit le plus fin, le plus délié, le plus fertile en expédients qu'ait jamais pu envier un homme de police. Avec cela, une mémoire prodigieuse, une connaissance approfondie de l'humanité, la passion de son métier et une fidélité inébranlable à son maître.

Il tire sa moustache et gronde :

– Rien ! Je ne trouve rien. Je me heurte au néant !

– J'en attraperai un coup de sang !

– Et ce Fédor qui n'en finit pas !

– Mille tonnerres ! ce que je m'en vais lui savonner la tête à celui-là !

Juste au moment où le général exhale son courroux, trois coups régulièrement espacés retentissent. Ils sont frappés à la lourde porte blindée en tôle d'acier qui sert d'entrée dérobée au cabinet de travail.

Le général ajoute, en grognonnant :

– Ce doit être lui ! En vérité, il n'est pas trop tôt... un gaillard qui en prend trop à son aise !

Le général saisit sur le bureau un poignard à lame aigüe comme une pointe d'aiguille, tranchante comme un rasoir et qui lui sert de coupe-papier. Ainsi

armé contre une agression qui semble de prime abord impossible, il arrive à la porte, fait glisser un petit judas, puis échange avec le visiteur quelques paroles, sans doute un mot de passe. Certain alors de son identité, il ouvre l'épais panneau qui tourne lentement en faisant vibrer tout un carillon de sonnettes d'alarme. Un jeune homme apparaît tête nue, portant une liasse de papiers. Il s'incline respectueusement, puis, en même temps trébuche, perd l'équilibre et manque de tomber.

– Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? fait de sa voix dure le général.

– Veuillez me pardonner, Excellence, répond le jeune homme, mais je viens d'être bousculé si violemment, que j'ai failli être renversé.

– Vous êtes fou ! mon garçon... il n'y a personne... Regardez ! Mais regardez donc ! La lumière électrique nous éclaire à flots !

– Et si vous ne trouvez pas autre chose pour vous excuser d'avoir bu de trop quelques verres de Kümmel...

– Excellence !... vous le savez... je ne bois que de l'eau !

– Mais j'insiste respectueusement pour vous affirmer que j'ai été heurté... bousculé, comme si quelqu'un avait voulu pénétrer ici en même temps que moi. J'ai même cru que c'était Jef... votre grand lévrier, qui arrivait du dehors et forçait brusquement le passage en m'empêtrant.

– Vous rêvez, Fédor, puisque Jef est là.

En entendant son nom, l'animal, un géant de l'espèce, se lève, s'étire, et se met à gronder, en découvrant une véritable denture de loup. Mais tout en caressant comme un ami le nouvel arrivant, le grand lévrier manifeste une étrange inquiétude. Il fronce le muflon et renifle violemment, par saccades, regarde affolé dans le vide, et le poil hérissé, la tête basse, recule en grondant.

Et Fédor, le secrétaire particulier du général s'écrie, abasourdi :

– Excellence ! voilà qui est stupéfiant.

– Jef ! le plus fort, le plus brave de tous les chiens de l'empire... eh bien ! Jef a peur !

– Vous dites vrai, Fédor, répond le général soudain radouci.

– Jef !... mon garde du corps si vigilant, si incorruptible et si vigoureux... Jef est fou de terreur !

– C'est la première fois, et je n'y comprends rien !

En proie à cette épouvante que rien ne justifie, l'animal recule, se fourre sous le bureau, s'y incruste pour ainsi dire et disparaît complètement, grondant toujours en sourdine.

– Et pourtant, Excellence, nous sommes seuls !... absolument seuls !... dit avec sa familiarité respectueuse le secrétaire.

– Oui, bien seuls ! reprend pensif le général.

– Et quel luxe de précautions !... toutes les issues gardées... partout des signaux d'alarme ou des pièges pour happer un intrus... chaque nuit des rondes dans les caves, dans les appartements, dans les greniers... l'impossible pour assurer ma sécurité !

– Non pas que j'aie peur !... mais j'estime que la police est la première et la plus utile institution de l'empire et que

ma vie est indispensable pour sauvegarder celle de mon maître !

– C'est pour avoir négligé ces précautions que mon prédécesseur le général Trépof fut mortellement blessé par la nihiliste Vera Sassoulitch.

– Mais venons au fait, ajoute le maître de la police, après avoir fermé soigneusement la porte blindée.

– Eh bien !... quoi de nouveau, sur cette étrange algarade qui a mis hier soir le palais en rumeur ?

– Absolument rien, Excellence !

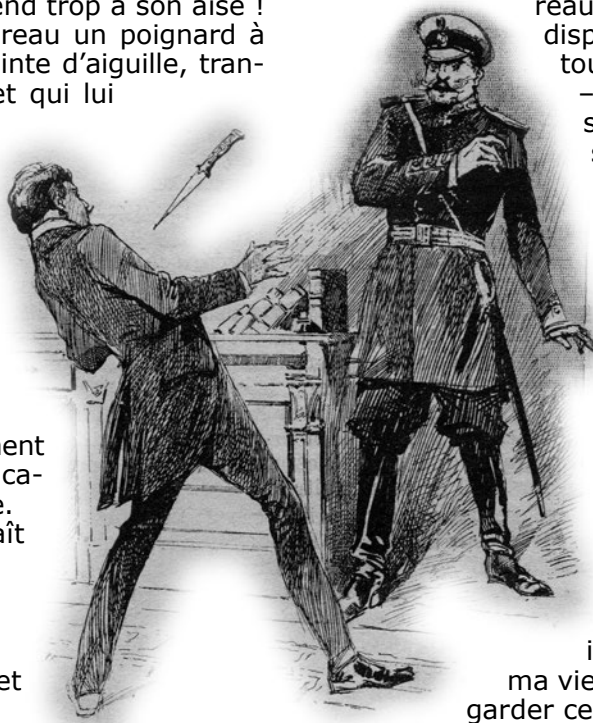
– Voici les deux rapports consécutifs à votre enquête, l'un pour Sa Majesté... l'autre pour vous-même.

– Oui ! c'est bien cela ! dit le général en lisant rapidement, c'est clair !... parfaitement clair... du moins, comme relation de faits qui déconcertent l'intelligence humaine.

– Mais, après ?... qu'y a-t-il derrière ces faits ?

– Voyons, Fédor, donnez-moi votre avis !

– Vous êtes jeune, instruit, intelligent. vous



êtes mon bras droit... parlez sincèrement... à cœur ouvert !

– Encore une fois, que pensez-vous de cet attentat ?

Un hurlement prolongé, sinistre, échappe au chien toujours obstinément tapi sous le bureau, et coupe la parole au jeune homme.

– Mais enfin, s'écrie le général, que diable peut bien avoir Jef pour hurler ainsi au loup !

– Oui ! au loup et à la mort ! répond en frissonnant le secrétaire.

– Allons ! Jef !... la paix, mon chien... la paix ! Le jeune homme lève la tête, fixe sur son chef ses grands yeux gris pénétrants et loyaux, et répond, sans hésiter :

– Excellence !.. vous me faites l'honneur de me consulter dans des termes qui me couvrent à la fois de confusion et d'orgueil.

– Au fait ! allons, mon cher, au fait !

– Eh bien ! Excellence, voici !...

– Devant l'impossibilité absolue à quiconque de traverser les cours, les couloirs, les antichambres où surabondent les factionnaires, les gardes, les officiers d'ordonnance... tous ceux qu'on voit et tous ceux qu'on ne voit pas... qui de jour, de nuit veillent sur l'empereur... je finis par croire que Leurs Majestés le tzar et l'impératrice, ainsi que les princesses, ont été victimes d'une sorte d'auto-hypnotisme, amenant une véritable auto-suggestion.

– Les membres de la famille impériale ont été victimes d'une hallucination.

– C'est bien grave, ce que vous avancez là !

– Les exemples de suggestions parties d'un seul individu et influençant bientôt des foules sont communs... Voyez plutôt nos sectes religieuses, politiques ou philosophiques... ces sociétés de gens qui se mutilent ou se suicident... ces femmes qui hurlent de proche en proche... de village en village... dans toute une province, et cela, parce que l'une d'elles s'est mise à hurler...

– Songez à ces personnes qui voient et entendent des choses que nous-mêmes ne voyons ni n'entendons.

– Oui ! c'est juste, et je voudrais vous croire !

– Mais pensez donc, mon cher, qu'il y avait du sang sur l'appui de la fenêtre ouverte.

– L'analyse a formellement reconnu des globules de sang humain, et en quantité normale.

– Certainement, Excellence !.. mais pourtant, avec cette différence que l'hématosine ou matière colorante des globules rouges, très altérée, manquait presque totalement.

– En outre, ce liquide organique pouvait être là depuis quelque temps exposé à l'air... aux intempéries... que sais-je !

– Que voulez-vous, Excellence, je suis homme de police, et il m'est impossible de croire au surnaturel.

– Ah ! comme je voudrais avoir cette belle confiance que vous donne la jeunesse, et aussi ces fortes études que l'on fait dans nos modernes universités !

– Mais, malgré moi, je ne sais pas, je doute, j'hésite. je marche en aveugle et surtout, j'ai peur !

– Vous, Excellence !... vous, l'homme intrépide

s'il en fut au monde... vous dites que vous avez peur... mais c'est impossible !

Cependant, le lévrier géant de Sibérie gémit et hurle de temps en temps, comme en sourdine. Et le général qui l'écoute en secouant la tête, répond :

– Jef a bien peur, lui !

– Oui, Jef !... dont on ne peut, que je sache, suggestionner la vue et l'odorat !

– Pourquoi et de quoi a-t-il peur ?... lui qui lutterait contre un taureau sauvage de Lituanie.

– Et si je répète à satiété ce mot de peur qui m'écorche la bouche... c'est parce que je sens la menace de choses d'autant plus formidables qu'elles sont immatérielles et intangibles.

Il y a un moment de silence, interrompu par la respiration saccadée du lévrier dont rien ne peut calmer l'inexplicable épouvante. Le général reprend, avec un geste de colère :

– Mais, c'est assez pour le moment !

– Patientons ! Attendons ! gagnons du temps... si toutefois les événements le permettent !

– Voyons maintenant le second rapport, celui qui concerne ce fameux professeur Marcus Lobanof.

Fédor prend un autre papier couvert d'une fine écriture, et lit, en scandant ses paroles :

– Marcus Lobanof... cinquante ans environ... se prétend natif du village d'Ermelan, près de Riga.

– C'est là une chose difficile à vérifier, car, à l'époque, l'état civil était fort mal tenu.

– Le professeur serait plutôt d'origine allemande ou suédoise. On ne sait pas. Il parle d'ailleurs avec facilité toutes les langues européennes, et correspond familièrement avec les plus illustres savants qui le tiennent en haute estime.

– Il est lui-même un savant hors de pair, membre correspondant de toutes les académies, et ses ouvrages en anatomie, physiologie, physique, chimie, biologie, font, et depuis longtemps, autorité.

– Cependant, il se tient en dehors de la science officielle. Il consacre sa haute intelligence à l'étude infatigable de choses étranges, mystérieuses et troublantes qui seront peut-être la science de demain.

– On manque de données précises relativement à ces études. Il est permis de supposer qu'elles concernent ces découvertes récentes qui stupéfient absolument le monde, avant de le révolutionner.

– Bien ! Fédor... très bien, mon garçon !

– Oui ! ces découvertes diaboliques d'où procédera la révolution qui balayera comme des brins de paille toutes ces institutions séculaires sur lesquelles reposent les bases de la société moderne.

– Continuez.

– Le professeur Lobanof a quelques collaborateurs d'une discrétion absolue.

– Impossible de leur arracher un mot sur ce qu'ils expérimentent dans ce laboratoire, où, selon la rumeur populaire, s'accomplissent de véritables prodiges.

– Voyons, quels prodiges ?

– Mais, Excellence, des choses folles, inouïes,

fantastiques et absurdes, qui ne sauraient trouver place dans un rapport sérieux...

– Ainsi, ne dit-on pas, entre autres insanités, que le professeur Lobanof ressuscite les morts !

– Cela vaudrait mieux que de tuer les vivants !

– Moi, voyez-vous, je n'ai aucune confiance dans ces savants, ces découvreurs, ces précurseurs qui versent fatalement dans le nihilisme !

– Dieu ! Que ce chien m'énerve avec ses gémissements !

– Allez, Fédor... Continuez.

– Le rapport dit en outre que le professeur Lobanof est père d'une jeune fille de vingt ans environ, qui répond au nom de Nadia.

– Elle est charmante, distinguée, d'une beauté rare, savante également, au point de pouvoir partager les travaux de son père.

– Il ne manquait plus que cela ! interrompt rageusement le général Borissof.

– Une savantasse !... un de ces monstres d'érudition... de froide énergie et de nervosisme que rien n'arrête... ni n'émeut, dès que les idées révolutionnaires ont incendié leurs cervelles !

– Ah ! Fédor. C'est de cela que mourra la Russie ! La vieille Russie que je ne reconnais plus !

– Voilà ! Il nous faudrait un Nicolas I^e pour balayer tout ce monde de savants révoltés... de rhéteurs enflammés... d'écrivains subversifs... de ces intellectuels conspirateurs... de ces meneurs d'hommes qui rappellent les anciens meneurs de loups !

– Mais l'arrière-petit-fils du grand Nicolas, notre empereur bien-aimé est bon !... il est doux !... il est humain !... il est ami de la paix !

– Au lieu d'envoyer cinquante mille révoltés au fin fond de la Sibérie, là-bas... sous un ciel de fer.

– Mais, je suis fou de m'emballer ainsi... la suite, Fédor, la suite !

– Le professeur Lobanof est opulent... et une grande partie de sa fortune est employée à soulager des infortunes cachées.

– C'est ça ! c'est bien ça ! il embrigade une armée de miséreux... Mais l'Inquisition l'eût brûlé vif !... ce faiseur de miracles, ce bienfaiteur de l'humanité, qui n'est, au fond, je le vois bien, qu'un dangereux professeur d'insurrection.

– Eh bien, ne pouvant pas le rôtir tout vif, l'orthodoxie va le mettre à l'ombre... et pour un temps, dans la forteresse Pierre-et-Paul, notre Bastille russe, d'où l'on ne sort qu'à bon escient !

– Un secret pressentiment m'annonce que là est la clef de ce mystère énervant dont nous sommes obsédés depuis vingt-quatre heures.

– Je vais donc faire arrêter, sans tarder, l'illustre professeur Lobanof, la charmante Nadia, sa fille, et fouiller de fond en comble la maison... le laboratoire...

À ce moment, un guéridon léger, haut monté sur trois pieds et portant un grand vase de Chine plein de fleurs, oscille, culbute et s'écroule avec bruit. Le vase fracassé jaillit en mille pièces, les fleurs s'éparpillent, l'eau ruisselle, pendant que les deux hommes interdits se lèvent, et ne trouvant pas un mot à dire, se regardent, béants ! Le général fait une

bruyante aspiration et d'une voix entrecoupée, mal assurée, finit par s'écrier :

– Mille tonnerres !... si Jef ne s'est pas dérangé... s'il n'a pas chaviré ce meuble... voilà bien du surnaturel... hein ! Fédor... ou je ne m'y connais pas !

– C'est étrange, en vérité !... dit le secrétaire en reprenant bien vite son sang-froid.

– J'ai vu vaciller, puis s'abattre le guéridon... comme s'il avait reçu un choc !...

– Et ce choc assez violent ne saurait être imputé à Jef qui n'a pas quitté le dessous du bureau... Voyez plutôt, Excellence !

Maintenant, le lévrier géant tremble, claque des dents et gémit de plus belle. Il s'aplatit positivement sur le parquet, pendant que son maître le tire par son collier, l'appelle et cherche à l'exciter :

– Viens !.. Jef... ici ! Ici ! allons, viens donc ! Cherche, mon chien !... pille ! Jef !... pille, là !

– Mais, ce n'est pas tout, Excellence, interrompt Fédor, il y a aussi l'odeur !

– Vous savez bien... l'odeur perçue par toute la famille impériale.

– Vous avez raison, Fédor... celle du chien mouillé.

– Mais, plus forte... plus désagréable... c'est le relent du loup... je l'ai sentie pareille... après une chasse au loup... des moujiks ayant rentré des peaux toutes fraîches dans une isba.

– Fédor !

– Excellence ?

– Eh bien ! ce meuble qui tombe tout seul... cette horrible senteur de fauve... de loup mouillé... est-ce de l'auto-suggestion ?

– Mais. Excellence !...

– Il n'y a pas de mais !...

– Avez-vous vu le fait vrai... brutal... indéniable... et l'avez-vous bien vu ?... de vos deux yeux vu ?...

– Oui ! Excellence.

– Et ce relent de loup dont la fourrure serait imbibée de pluie, le percevez-vous bien avec vos narines ?

– Absolument, Excellence !

– Alors, puisque nos sens d'olfaction et de vision nous ont révélé ces deux faits... à nous qui sommes bien éveillés... et qui ne sommes ni des rêveurs ni des névropathes... mais de fins policiers sceptiques par éducation et par profession, en un mot, puisque nous avons vu et senti, c'est que les faits sont vrais.

– Sans doute, Excellence, et ce raisonnement est inattaquable !

– Mais pourtant, les apparences, ou du moins les causes réelles peuvent être trompeuses.

– Et je conclus : puisque ces faits sont vrais... ceux que les membres de la famille impériale ont vus hier sont absolument indéniables.

– Alors, il doit y avoir autre chose ! Et c'est cette autre chose qu'il nous faut chercher.

– Jef va nous aider.

De nouveau, le général empoigne le chien par son collier, pendant que Fédor soulève les sièges, ouvre les placards, furète dans tous les coins et farfouille sous tous les meubles. Le général excite le lévrier qui hurle, s'arc-boute sur les quatre pattes, roule des yeux fous, et re-

fuse de bouger. Aussitôt, la colère saisit le général. Cette colère rouge qui pousse au meurtre les sanguins.

– Ah ! Brute stupide ! Lâche animal ! Je te croyais un chien de combat, et je comptais sur toi ! Il faut que je te tue puisque tu ne peux ni me servir ni me défendre !

Il tient toujours de la main gauche, par son collier, le grand lévrier de Sibérie, qu'il traîne de toute sa force. De la main droite il va pour saisir le poignard qu'il sait être sur son bureau, en belle place, et dans sa fureur cribler de coups la malheureuse bête.

L'arme a disparu ! Le général a comme un éblouissement et murmure tout bouleversé, ne comprenant plus :

– Par le Dieu vivant !... c'est trop fort... suis-je halluciné... moi aussi !...

– Ou bien, est-ce que je perdrais pour tout de bon la tête... Ma foi !.. on la perdrait à moins !

Il songe d'instinct à ces terribles paroles d'épouvante proférées par les petites princesses... Monsieur Rien ! c'est Monsieur

Rien ! et balbutie :

– Quelle chose terrible vais-je donc voir !

Un frisson de glace le secoue brusquement de la tête aux pieds, et pour un moment, il lui semble que son cœur cesse de battre !

Il voit distinctement le poignard brandi, à hauteur d'homme, et sans soutien apparent, comme la veille, dans le salon du Tzar. L'arme menace le secrétaire qui tourne le dos et continue à chercher au hasard, de tous côtés. Le général Borissof râle d'une voix étranglée :

– Fédor !... Monsieur Rien !.. va vous tuer !

Le jeune homme se retourne interdit et reçoit en pleine poitrine le coup qui allait le frapper dans le dos ! Le malheureux étend les bras, et tombe de son haut, sans un cri ! La lame est entrée jusqu'au manche. Intrépide en face d'un homme armé, d'un fauve en fureur ou d'une volée de mitraille, le général s'affole devant cette chose incompréhensible, surnaturelle et vraiment formidable ! Il ne pense même pas à lutter ! Et puis, lutter, comment ? Contre quoi ? Contre qui ? Contre quelle force aveugle et meurtrière ?

Il lâche son chien terrifié comme lui, il recule... recule... recule encore... avec des pas saccadés d'automate... il recule toujours d'instinct... sans savoir... sans pouvoir appeler... sans songer même à presser le signal d'alarme qui est là... sous sa main. La muraille l'arrête ! Alors il bégaye :

– La princesse... avait... raison ! C'est lui ! C'est Monsieur Rien ! Je suis... un homme... mort !

Il voit le poignard qui, après avoir fouillé la poitrine du secrétaire, s'est levé de nouveau. Comme s'il possédait la force et la pensée homicides. La lame rougie lui arrive au corps avec une vitesse foudroyante, et l'atteint en plein cœur. Il s'abat comme une masse, foudroyé !



Une grande heure s'écoule. De tous côtés ont afflué les visiteurs habituels. Bientôt les antichambres sont pleines. Et comme nul ne sort du cabinet de travail du général, on commence à s'inquiéter. Il semble, en outre, qu'on entend des gémissements, à travers les portes matelassées, blindées, assourdies. Aussi, l'inquiétude bientôt devient de l'angoisse.

Et sans tarder, on enfonce le panneau fermant l'entrée dérobée. L'obscurité est complète. La lumière électrique est éteinte, le commutateur ayant été tourné. On la rallume et un affreux spectacle apparaît.

Étendu tout de son long sur le dos, le général, chef de la police, est mort. Près de lui est couché son grand lévrier de Sibérie qui lui lèche la figure en poussant des gémissements plaintifs. Tombé la face en avant, le secrétaire étalé dans une mare de sang est inerte comme un cadavre.

Le coffre-fort demeuré ouvert et qui devait renfermer d'importants et nombreux documents semble vide. Mais dans la cheminée des monceaux de papier encore fumants achèvent de se consumer. Enfin, sur la muraille, sont tracées, en lettres de sang, ces trois mots :

E Nihilo Vita
[Du Rien la vie]

Une sorte de devise qui, dans sa concision semble une menace terrible à la société, à son organisation, à l'autorité qui la régit.

III

Le médecin de service, accouru au premier moment, a examiné les deux corps. D'abord, celui du général.

– Rien à faire ! dit-il tristement. Le cœur est percé de part en part, la mort a été foudroyante. Quant au secrétaire, il y a un léger doute. La peau conserve un reste de chaleur. Et si le cœur ne bat plus, du moins en apparence, il est permis de supposer que l'organisme possède encore un souffle imperceptible de vie. Du reste, le cœur est également atteint. Le jeune homme est perdu et le médecin déclare qu'il ne reprendra même pas connaissance. Et il conclut :

– Il ne voit plus... n'entend plus... ne sent plus... rien à faire... c'est un mort avant la lettre.

– Et nulle puissance au monde ne peut le sauver !
– En êtes-vous sûr ? dit une voix sonore et bien timbrée qui vibre dans le bureau où s'agitent, consternés, quelques familiers.

Le médecin se retourne courroucé. Mais, reconnaissant l'interrupteur, il salue courtoisement et répond avec déférence :

– Ah ! monsieur le professeur Lobanof !...

– Voyez, mon cher maître, il faudrait un miracle !

– Et je vais l'accomplir... tout simplement.

Il dit, tire de sa poche une trousse et en extrait une petite ampoule de verre analogue à celles qui renferment certaines substances très volatiles : notamment le nitrite d'amyle. Puis une seringue de Pravaz dont l'aiguille se termine en pointe mousse.

Il casse l'ampoule, en aspire le contenu avec la seringue, introduit l'aiguille dans la plaie, et doucement pousse le piston.

Alors, chose inouïe et vraiment stupéfiante, à mesure que le liquide pénètre au fond de la blessure, le moribond revient à la vie.

Ses yeux ternes, vitreux s'animent. Une lueur d'intelligence traverse l'atonie des prunelles. Un peu de rougeur monte aux joues, les narines pincées se dilatent, les lèvres s'entr'ouvrent. Un léger soupir s'échappe de la gorge et lentement la poitrine se soulève.

Cela dure une minute, pendant laquelle le médecin officiel crispé, haletant, regarde tantôt le professeur, et tantôt le patient avec une stupeur grandissante.

Grand, sec, la barbe grise, le teint pâle avec des yeux de flamme, le professeur retire l'aiguille et dit d'une voix étrangement calme :

– Eh bien !... le voilà, votre miracle ! mon cher Serge Ivanowitch Platof.

– Et cet homme vivra ?

– Dans trois jours il sera sur pied !

– Mais, c'est une résurrection.

– Bast ! Un bien grand mot, pour une chose aussi élémentaire !

– Enfin !... il vit !... il s'anime !... il parle !... il

voit... il va se lever et marcher !...

– Vous êtes prodigieux ; et ce véritable élixir de vie que vous venez d'administrer ?

– Le simple mélange d'une *zymase* et d'un métal à l'état *colloïdal*... tous deux préparés dans mon laboratoire de la Perspective Gorokovaïa.

– La médecine de demain, mon cher !

– Et vous n'avez pas encore offert au monde savant ce produit miraculeux ?

– J'y compte bientôt... quand j'aurai pu arriver à lui donner plus de stabilité.

Les employés de leur côté contemplent le savant avec une admiration à laquelle se mêle une sorte de terreur. Le blessé murmure quelques mots à peine intelligibles.

– Assassin !... bousculé... Monsieur Rien... caché... là... oui !... lui... Monsieur Rien... invisible...

– Il délire ! fait le professeur auquel échappe un tressaillement imperceptible.

– Quel bonheur, mon cher maître, que vous soyez intervenu pour sauver ce pauvre garçon !

– Je passais, j'ai appris l'attentat, je suis entré, j'ai opéré, comme c'était mon devoir.

– Cependant, il ne peut pas rester plus longtemps ici.

– Il faut le transporter à l'hôpital.

– Non !... plutôt chez moi... des soins particuliers sont indispensables... mes remèdes sont efficaces, mais dangereux, et moi seul puis les appliquer.

– Me ferez-vous la grâce de m'autoriser à voir ce blessé vraiment troublant ?

– Avec le plus grand plaisir... il dormira dix heures... venez donc demain à midi !

– Et maintenant, deux hommes de bonne volonté pour le porter jusqu'à mon auto.

– En douceur !... mes enfants... en douceur !... n'est-ce pas !

Deux minutes après, Fédor était étendu sur les coussins d'un superbe landau de soixante chevaux, conduit par un mécanicien barbu jusqu'aux yeux, botté jusqu'aux genoux et ceinturé de cuir sur sa blouse en soie groseille. Le professeur prenait place près du blessé. L'automobile filait sans retard de bonne allure et stoppait bientôt devant une maison d'aspect réellement princier. Puis, la porte monumentale s'ouvrait, l'auto pénétrait dans une vaste cour éclairée à la lumière électrique, décrivait une courbe savante et s'arrêtait devant un perron où apparaissaient des gens en livrée somptueuse. Vite un ordre bref ! Fédor, soulevé avec précaution, est porté dans une pièce du rez-de-chaussée, déshabillé, couché, installé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Le professeur ne l'a pas quitté. Maintenant, il semble dormir. Ses yeux se sont fermés pendant le trajet. Et un souffle très calme s'échappe de ses lèvres mi-closes.

Le professeur le contemple longuement, d'un air étrange, et murmure :

– Si, dès à présent je recommençais l'expérience... il est bien à point pour la subir... inerte... saigné à blanc... l'esprit absent... la réussite est assurée.

– Après tout... pourquoi pas... je me passerai

de son consentement... et puis, je le ramènerai à l'état de nature...

À ce moment la porte s'ouvre. Une belle jeune fille apparaît et s'écrie :

– Père !... vous rentrez et il est à peine dix heures... qu'y a-t-il ?... un accident ?... j'ai d'abord craint pour vous.

– C'est un blessé, ma chère Nadia, le secrétaire du chef de la police... un drame affreux... dont j'ai bien vite deviné l'auteur !

– Ce jeune homme est une des victimes... je suis aussitôt intervenu et je l'ai rappelé à la vie. Alors, j'ai pensé à renouveler sur lui ma grande expérience... Voyez !... un sujet magnifique... des conditions exceptionnelles... et le hasard l'a merveilleusement préparé.

– Allons !.. vite !... à l'œuvre...

Le savant prononce avec un sang-froid étrange, presque cruel, ces paroles mystérieuses, en regardant le blessé, quand un cri de la jeune fille l'interrompt.

Sans embarras, elle s'est avancée jusqu'au lit et a regardé attentivement Fédor.

– Père !... vous ne ferez pas subir à ce malheureux cette chose épouvantable ! dit-elle d'un ton à la fois résolu et suppliant.

– Pourquoi cela, ma fille ?... répond-il étonné.

– Je ne veux pas !... cela ne se peut pas !

– Voyons ! je vous ai associée à mes travaux... ils vous sont familiers et ils vous intéressent passionnément... J'ai fait de vous une femme supérieure à tous les préjugés, comme à toutes les faiblesses.

– Vous êtes un véritable savant pour qui les découvertes les plus audacieuses n'ont plus de mystère... et vous êtes blasée sur toutes les opérations de la physiologie transcendante...

– Et voilà que tout à coup, au moment de réaliser de nouveau le grand-œuvre, vous êtes prise d'un mouvement inexplicable de sensiblerie...

– Père ! vous savez que j'ai failli périr le mois dernier, dans l'inondation de la Néva.

– Oui ! ma chère enfant adorée... je me souviens... et je frémis encore en songeant que j'ai été si près de vous perdre.

– Le courant furieux m'emportait en dérive... la mort allait me prendre... et je vécus là quelques moments d'angoisse effroyable... c'en était fait de moi, quand un inconnu, au péril de sa vie, arracha des flots la pitoyable épave que j'étais... et me rendit à votre tendresse.

– Eh bien ! ce sauveteur intrépide auquel je dois la joie de vivre, c'est ce jeune homme !...

– ... Allez-vous donc payer votre dette de reconnaissance... la mienne aussi... en faisant de lui le sujet lamentable d'une épreuve terrible...

– Je serais un monstre !... oui, un monstre !

– Mais, en vérité, pouvais-je savoir ou même soupçonner que cet inconnu est celui auquel je dois mon plus cher trésor.

– Alors, vous renoncez ?

– Avec enthousiasme !... et je saurai bientôt lui prouver plus que de la gratitude !

– Merci de tout cœur, petit père aimé !

– À présent, une grâce encore !

– Accordée à l'avance !

– Laissez-moi le soigner... être sa garde-malade attentive et dévouée... Je lui dois bien

cela, n'est-ce pas ?

– Certainement ! Et je consens de tout cœur.

– Le traitement est très simple et vous le connaissez aussi bien que moi... dans deux heures, vingt-cinq gouttes de colloïdo-zymase dans la plaie... puis, demain matin, une copieuse injection de notre sérum numéro 3...

– C'est entendu !... merci encore !... je m'installe près de lui... Et vous, père, que faites-vous ?

– Je retourne là-bas, quoiqu'il soit un peu tard... mais, je suis horriblement inquiet et je voudrais tâcher de savoir ce qu'il est devenu...

– En vérité, je tremble d'apprendre quelque nouveau drame... Je le connais... il est capable de tout !... un fauve... une bête humaine... formidable... le génie de la destruction... Gardez-vous bien, ma fille !

– Contre nous, il n'oserait pas !

– C'est une erreur !... il m'a voué une haine implacable... et en m'échappant il a proféré des menaces terribles.

– Encore une fois, gardez-vous !

– Je ne le crains pas... et je veillerai !

– Au revoir ! cher petit père.

– Au revoir ! mon enfant.

Il l'embrasse tendrement sur le front, descend, et remonte dans l'auto qui part de bonne allure.



Deux heures s'écoulaient. Fidèle observatrice de la prescription faite par son père, Nadia Lobanof découvre la poitrine de Fédor. Puis, délicatement, avec une sûreté de main parfaite, elle injecte dans la plaie la substance mystérieuse à laquelle le blessé doit de vivre. Il dort toujours. Mais sa respiration s'affermir de plus en plus, ses traits d'ailleurs superbes n'ont plus cette effrayante contraction d'agonie.

On sent qu'un actif et prodigieux travail s'opère dans cet organisme qui fut si près de s'anéantir. Sous l'influence du médicament, il y a une reproduction extrêmement rapide, on pourrait dire instantanée de cellules. C'est une prolifération extraordinairement énergique des éléments qui composent le corps humain et qu'une circulation intense, mais non fébrile, transporte à travers les plus infimes capillaires jusqu'aux organes essentiels de la vie.

Le miracle se continue. Cependant, les heures s'écoulaient. Et si l'état du blessé s'améliore avec une rapidité miraculeuse, la jeune fille est bientôt en proie à une mortelle inquiétude. Son père toujours si ponctuel, et dont la vie est réglée d'une façon pour ainsi dire mathématique, son père ne rentre pas. Mon Dieu ! que se passe-t-il ? Quelle cause inexplicable, quel motif impérieux ont pu retenir cet homme qui ne connaît ni obstacle ni contrainte !

Les bruits de la rue ont peu à peu cessé. Maintenant, c'est le silence que trouble de temps en temps le pas lourd et cadencé des gardovoï.

Chose étrange ! il semble à la jeune fille que leur marche s'arrête un moment devant la mai-

son, pour reprendre bientôt avec son rythme pesant et monotone.

Enfin ! le jour commence à poindre. Énervée, angoissée, Nadia ne tient plus en place. Elle ouvre une fenêtre pour jeter dans la rue un coup d'œil furtif. Mais une voix rude lui lance un ordre brutal.

– Rentrez ! Fermez la fenêtre !

Une dizaine d'hommes gardent la porte ! Elle pousse un faible cri en reconnaissant l'uniforme des gendarmes, ces bleus terribles dont le nom seul fait trembler tous les Russes.

La maison est cernée par la police.

En même temps le ronflement saccadé d'une automobile en marche emplit l'immense rue. Le ronflement s'interrompt. L'auto stoppe devant la porte.

Nadia pousse un cri d'épouvante.

– Mon père !... ah !... prenez garde !

Il est trop tard pour tenter une fuite désormais impossible. En vain le mécanicien veut repartir à toute vitesse. Le temps lui manque pour actionner le mécanisme.

Avec leur brutalité coutumière, deux bleus sautent sur lui, arrachent de ses mains le volant, puis le culbutent sur la chaussée.

D'autres surgissent aux portières du landau et mettent en joue le professeur.

– Pas de résistance ! dit brusquement celui qui paraît commander l'expédition.

– Que me voulez-vous ? demande le professeur avec un calme superbe.

– Au nom de l'empereur... je vous arrête !

– Pourquoi ?

– J'ai un ordre... je l'exécute... Silence !... et en route !

– Puis-je du moins embrasser ma fille ?

– Non ! défense de communiquer !

À ces mots, le chef, un lieutenant, monte avec trois hommes dans le landau. Les deux autres sont déjà installés sur le siège. L'un a pris le volant et son attitude indique un chauffeur expérimenté.

– En avant ! crie le lieutenant par la portière.

Ce drame n'a pas duré plus de trente secondes ! Aussitôt l'ordre lancé, l'automobile démarre, pendant que Nadia terrifiée recule d'un pas saccadé, les mains crispées, les yeux hagards, et vient s'abattre en gémissant près du lit où vient de s'éveiller le blessé.

L'officier a fait baisser les stores. Et l'intérieur de la voiture est dans une obscurité presque complète. Les hommes placés à droite et à gauche du prisonnier l'ont saisi chacun par un bras et le maintiennent de façon à empêcher tout mouvement.

La course, très rapide, ne dure guère que cinq à six minutes. Puis des émanations fraîches et humides pénètrent dans l'auto et frappent le

visage du professeur. Il sourit dédaigneusement et dit à l'officier :

– Pourquoi ces précautions ?...

– Nous traversons la Néva, et vous me conduisez à la prison d'État... la forteresse Pierre-et-Paul.

Un appel de trompe retentit.

– Nous sommes arrivés ! dit en forme de réponse l'officier.

L'automobile s'arrête sous les voûtes du bastion Troubetzkoi. Là, un peu au-dessus du niveau du fleuve et en face d'un chemin de ronde, une muraille de granit s'élève, percée de plusieurs portes massives, blindées de fer. Précédé par l'officier et flanqué de deux bleus qui le tiennent toujours par les bras, le professeur descend du landau et arrive devant une de ces portes.

Ils y trouvent un geôlier et deux factionnaires qui stationnent, le fusil chargé. Le geôlier ouvre le lourd panneau qui grince.

Et malgré sa vaillance, Lobanof ne peut réprimer un frisson, en pénétrant dans ce tombeau de pierre et de fer qu'est la Bastille russe.

Le groupe débouche dans un large corridor qui semble se prolonger à l'infini. Partout, de dix en dix mètres, sont échelonnés des factionnaires choisis parmi les meilleurs soldats du régiment des gardes qui occupe la forteresse. Ils restent là, immobiles comme des statues, pendant que les gendarmes circulent activement pour l'exécution du service.

Car, dans la redoutable prison d'État, la surveillance et le service intérieur sont confiés exclusivement à ces bleus célèbres et terribles.

Les gendarmes sont ici aux ordres de la police secrète et ils exécutent sans hésitation, sans mot dire, aveuglément, ses ordres *quels qu'ils soient* ! Et trop souvent,

ces ordres sont effroyables.

Il est vrai que ces hommes, lors de leur admission dans le corps, ont prononcé un serment formidable. Ainsi, ils jurent de dénoncer, le cas échéant, leur père, mère, femme et enfants ! Jamais un mot inutile ne sort de leur bouche. Muets, sombres, impassibles, ils vont et viennent d'un pas discret sur les nattes épaisses capitonnant les couloirs et les cellules, étouffant tous les bruits et provoquant dans le lugubre bâtiment un silence de tombeau.

Le professeur Lobanof s'est vite ressaisi. Toujours précédé de l'officier, il suit le couloir le long duquel sont disposées les cellules. Chose étrange ! les portes sont recouvertes du même badigeon que les murailles, en sorte qu'on a bien de la peine à les distinguer.

Le groupe a déjà parcouru environ une cinquantaine de mètres, dans une demi-obscurité,



quand éclate un bruit sec, un claquement de soufflet s'abattant sur une face humaine.

L'officier pousse un juron de fureur, son bonnet de petite tenue jaillit au loin, et lui-même, à demi terrassé par une gifle retentissante, trébuche et manque de s'abattre. Il est seul, à cinq pas du groupe et complètement isolé. En proie à une rage indicible, il cherche vainement l'auteur de l'abominable outrage.

Il n'y a rien ! absolument rien d'insolite, sauf une singulière odeur de chien mouillé qui monte près de lui, sans cause apparente, et frappe son odorat.

Les bleus se taisent, effarés, ne comprenant pas, et déjà prêts d'admettre, en leur qualité d'anciens moujiks superstitieux, quelque diabolique intervention.

En même temps, un éclat de rire d'une ironie cinglante interrompt ce silence de nécropole, et décuple encore l'ahurissement du personnel.

– Qui a ri ? tonne la voix de l'officier.

Pas de réponse ! Mais un nouvel éclat de rire, plus moqueur et plus insultant, s'élève à quelques pas.

L'officier s'élance... et patatras !... s'abat avec un bruit de ferraille – éperons et sabre – comme fauché par un croc-en-jambe. Un bleu veut l'aider à se relever... patatras !... il s'étale sur l'officier qui le bourre de coups de poing... Un factionnaire intervient. Il oscille et dégringole sur le groupe. Son fusil jaillit à quatre pas. Le choc fait partir le coup ! Baoûm !... flamme !... fumée !... détonation ! fracas de poudre qui se répercute en échos assourdissants !... sifflement de la balle qui ricoche et traverse un mollet !... puis, alerte !... clameurs !... émeute !... appel aux armes !

De tous côtés bleus et factionnaires se précipitent. Sur eux, pleuvent des coups qu'ils se rendent mutuellement. Puis, il y a une mêlée générale, accompagnée de cris, de jurons, d'injures grossières...

Une véritable scène de vaudeville, avec torques, crocs-en-jambe, coups de poing et taloches... qui se passe dans une prison d'État, sans cause apparente et à laquelle personne ne comprend rien !

La bourrade continuerait longtemps encore, si l'officier ne s'était enfin relevé. Très mal en point, contusionné, débraillé, le nez saignant, il s'arrache du méli-mélo cocasse et tragique, cogne à grands coups de plat de sabre et s'écrie d'une voix retentissante :

– À vos rangs !... fixe...

Enfin !... la discipline, force des armées et de la force armée ramène un peu d'ordre ! chacun regagne son poste avec cet automatisme rigide que les instructeurs allemands ont inculqué au soldat moscovite, et on cherche à s'expliquer. Vains efforts ! À peine le silence est-il rétabli que de nouveau ce rire démoniaque éclate. Puis aussitôt un cri qui fait frissonner jusqu'aux pierres de la vieille forteresse autocratique :

– Vive l'anarchie !...

Telle fut l'entrée véridique et mouvementée du professeur Lobanof dans la prison Pierre-et-Paul.

IV

L'ordre est enfin rétabli, et non sans peine, dans la forteresse Pierre-et-Paul.

Néanmoins, une vive inquiétude règne dans la garnison. Inquiétude parfaitement légitime, après cette algarade sans précédent. Car, il n'y a pas l'ombre d'un doute, ces faits étranges, fantastiques, et pour tout dire déconcertants, n'en sont pas moins indéniables.

L'officier des gardovoï a bel et bien endossé un soufflet retentissant. Avant de se livrer à ce pugilat général et forcené, ses subordonnés ont été frappés, empêtrés et culbutés les uns sur les autres, par une force mystérieuse et absolument irrésistible.

Dans quel but ?... comment ?... par qui ?

Autant de questions restées sans réponse plausible, et qui, du reste, compliquent la situation au lieu de l'éclaircir. Alors, pour ces esprits simplistes et séculièrement imprégnés de superstition, il n'y a plus qu'une solution possible. Eh ! parbleu !... l'intervention du surnaturel.

Plus de doute ! La vieille forteresse, la rébarbative prison d'État est hantée par un de ces mauvais esprits dont l'unique occupation est de jouer des tours pendables à la pauvre humanité. Cela explique tout, n'est-ce pas ! Mais, cela ne rassure personne.

Au contraire ! Car ces hommes de fer, qui exécutent sans broncher les consignes les plus impitoyables, sont déconcertés, et même tremblants, à la pensée qu'ils peuvent être, à chaque instant, victimes de cette abstraction falote et redoutable.

Néanmoins, la journée s'écoule sans incidents. Enfermé dans son cachot, le professeur Lobanof n'a pas été interrogé. La procédure moscovite est lente ! Et les détenus attendent parfois des années entières la comparution devant le tribunal.

Seul, un bleu est venu apporter au prisonnier sa nourriture, avec le thé obligatoire. Le soir, même ration et cérémonial identique. Seulement, le passage du bleu dans le couloir et son entrée dans la cellule ne vont pas tout seuls.

D'abord, il éprouve cette impression très nette qu'il est suivi sur les talons. Et son oreille subtile de policier perçoit distinctement un léger souffle.

Il songe aussitôt :

– L'esprit ! c'est l'esprit !

Et d'instinct il se retourne effaré. Naturellement, il n'y a personne. Ou plutôt, il ne voit personne.

Mais il y a un choc assez violent. Pouf ! Puis, aussitôt : patatras !... un bruit de ferraille et un fracas de vaisselle !

Le bruit de ferraille est produit par le fourreau de son sabre et son trousseau de clefs. Le fracas de vaisselle, par la chute du dîner qui

s'étale sur les nattes dans un désordre plein d'imprévu.

– Ah ! seigneur Dieu ! s'écrie le bleu.

Cela fait rire les factionnaires, heureux d'un semblant de distraction, et l'un d'eux murmure avec envie :

– Le bleu a bu... je voudrais bien en faire autant. Le gardovoï entend et songe en frémissant qu'on va l'accuser d'ivresse. Cas très grave ! dix jours de cachot !... mauvaise note au dossier... renvoi possible... car la consigne ne plaisante pas dans le service.

Il se redresse, va au factionnaire, lui souffle dans la figure et ajoute à voix basse :

– Je n'ai rien pris... tiens !... sens plutôt...

– Je crois bien que c'est l'esprit.

Là-dessus, il retourne à la cuisine, et le sourcil froncé, l'oreille aux aguets, revient avec une nouvelle ration.

Tenant de la main gauche le panier à compartiments étagés, il ouvre, de la droite, la porte toute grande, entre vivement dans la cellule et fait le geste de repousser la porte. Mais alors il sent à son bras un froissement léger sans doute et pourtant distinct. Comme si quelqu'un s'introduisait en même temps que lui près du prisonnier. Frissonnant jusqu'aux moelles, il regarde ce dernier. Le professeur n'a pas sourcillé. Très calme, il est assis sur une chaise massive, qui, avec un lit de fer et une table en bois blanc, compose le mobilier.

Le gardovoï, qui se sent de plus en plus mal à son aise, ne dit pas un mot. Dans sa hâte de sortir, il dépose lestement le dîner sur la table, se sauve précipitamment, barricade la porte et pousse un soupir de soulagement quand il se retrouve dans le couloir. Heureux d'en être quitte à si bon compte, il s'en va de son pas silencieux assourdi par les nattes. Pas un moment d'ailleurs, l'idée ne lui vient d'avertir ses supérieurs. La consigne n'a pas prévu le cas. Elle concerne seulement les vivants, les êtres matériels et visibles, mais s'arrête aux fantômes, aux spectres, aux revenants ou autres esprits malfaisants.

Et puis, son chef ne lui dirait-il pas qu'il est halluciné par la boisson ?

Tout à coup, un sifflement bref l'arrête.

– Allons !.. bon !.. quoi encore ?

Le factionnaire immobile près de l'entrée du cachot lui fait un signe de détresse. Il revient en quelques bonds rapides et voit le soldat tout pâle, s'appuyer en tremblant sur son fusil. D'un geste d'épouvante, le garde lui montre la porte. Le bleu s'approche, pâlit à son tour et frémit jusqu'au plus profond de son être.

Des voix s'élèvent dans le cube de pierre où le professeur est seul ! absolument seul !

Une de ces voix, sonore, bien timbrée, est parfaitement reconnaissable. C'est celle du prisonnier. L'autre, voilée, basse, étrange, laryngée, a une tonalité lugubre, et pour tout dire effrayante. Le bleu écoute en claquant des dents et murmure :

– Je te l'avais bien dit... c'est l'esprit !

Et le factionnaire abasourdi répond :

– Une voix d'outre-tombe !

Le prisonnier parle.

– Oui, c'est bien à toi d'être venu. Voyons, que vas-tu faire pour moi ?

L'organe laryngé répond ironiquement :

– Mais, vous laissez ici jusqu'à ce que vous ayez consenti.

– À quoi ?

– À me rendre ma forme et à me donner Nadia que j'aime.

– Toi !... tu aimes Nadia ?

– Oui ! je la veux !

– Malheureux ! mais tes crimes lui font horreur.

– Des mots, tout cela !

– Ce que vous appelez crimes est une mission sacrée... l'affranchissement des peuples... et c'est pour cela que j'ai accepté de devenir invisible !

– Mais puisque tu veux reprendre ta forme ?

– À mon temps... à mon heure... mais bientôt, quand ma mission sera remplie !

– Aujourd'hui, j'exige une promesse de me donner Nadia.

– Non !

– C'est votre dernier mot ?

– C'est mon dernier mot !

– Alors, prenez garde et ma vengeance sera atroce !

– Je ne te crains pas ! moi seul possède avec Nadia la formule des granulés et du sérum qui t'alimentent... et tu ne peux vivre plus de dix jours sans les absorber.

– Or, ton dernier repas date d'avant-hier...

– Je n'ai donc plus qu'une semaine... mais huit jours suffiront largement à un homme de ma trempe.

– Ainsi, j'ai failli tuer le Tzar, et ce n'est que partie remise... j'ai tué le Préfet de police et j'ai anéanti les dossiers du nihilisme... Maintenant que je suis à proximité, je vais faire sauter l'arsenal... puis, je massacrerai les grands-ducs... les ministres... les maréchaux... je sèmerai partout l'épouvante et la mort...

– Et je n'oublierai pas notre chère Nadia qui sera à moi ou à la tombe !

– Bandit ! je ne te crains pas.

– Vous !... vous n'êtes qu'un fanfaron., et vous tremblez pour ce cher trésor... la joie et l'orgueil de votre vie... et sur lequel vous ne pouvez plus veiller !

– Enfin, sachez-le-bien : c'est moi qui vous ai fait enfermer ici... c'est sur ma dénonciation que vous êtes... bouclé... dans la prison d'où l'on ne sort pas. et cela, pour me débarrasser de vous... pour vous rendre plus maniable et vous faire capituler...

– Et tu conclus ?

– Que vous serez trop heureux de m'accorder Nadia.

– Non !

– Eh bien ! votre refus est son arrêt de mort.

– Imbécile ! s'écrie le professeur avec un rire de mépris.

– Comment !... tu menaces et tu oublies que tu es prisonnier comme moi dans quarante pieds carrés...

– Tu es invisible, mais matériel... un appel de moi et on accourt... je donne à travers la porte les indications nécessaires et on t'empoigne comme un vulgaire malfaiteur.

– Et tu peux croire que la capture de l'homme invisible sera pour le prisonnier Lobanof la meilleure des rançons.

– Oui ! si je vous en laisse le temps ! gronde le misérable.

Interdits, sans souffle, le bleu et le factionnaire écoutent grelottants de peur l'étrange dialogue. Ils comprennent peu ou mal ces mots qui leur arrivent précipités, indistincts, et dont la bonne moitié leur échappe, mâchés par la colère ou étouffés par la porte. Un bruit violent de lutte coupe tout net l'entretien.

Puis, on entend une lourde chute.

En même temps, un appel désespéré retentit, poussé par le prisonnier qui râle et suffoque.

– À l'aide ! Au secours !... on m'assassine !

Devant une situation bien définie, en présence d'une chose palpable et d'un danger réel, les deux hommes reprennent un peu de sang-froid. Et puis, bagarre dans un cachot... il faut intervenir... c'est la consigne.

D'une main qui tremblote comme une feuille agitée par le vent, le gardovoï introduit la clef dans la serrure. Il donne deux tours... la porte s'ouvre.

Terrassé, à demi étranglé, Lobanof se débat sur le plancher de la cellule.

– Mais, il est seul ! balbutie le gendarme.

Le prisonnier se relève en chancelant, s'appuie à la table et crie d'une voix étranglée :

– Arrêtez !... mais... arrêtez-le donc... il va... s'échapper... arrêtez !...

Les deux hommes le croient frappé d'un subit accès de folie.

Du reste, ils n'ont pas le temps de se livrer à de longues réflexions.

Les faits se précipitent. Le bleu bouche la porte de toute sa puissante carrure. Il va pénétrer dans la cellule...

Tout à coup, un choc formidable l'atteint au creux de l'estomac. Il recule de deux pas et s'effondre sur le dos en poussant un grognement étouffé.

– Han !

Pâle, exorbité, les vêtements en désordre, le professeur, d'un effort suprême, s'élance vers l'entrée. Mais, la consigne est là !.. toujours la consigne. Le factionnaire croise la baïonnette sur lui, le pique légèrement à la poitrine et lui dit d'un ton sans réplique :

– On ne passe pas, baliouchka, – petit père, – où je tue !

– Imbécile !... c'est lui qu'il fallait éventrer ! crie Lobanof exaspéré.

Puis il ajoute d'une voix qui s'affermi :

– Alerte !... fermez tout !... ne laissez pas une issue !...

– Croisez partout la baïonnette !... serrez-vous ! formez une muraille humaine !.. qu'il n'y

ait pas un trou !... même pour passer un rat ! Le gardovoï a plus de peur que de mal. Il se relève, le flanc houleux, et, sans respect pour la discipline qui enjoint le silence, hurle à pleins poumons :

– L'esprit m'a frappé... hommes !... vous entendez... l'esprit m'a frappé !

– Par saint Serge ! mon bienheureux patron... j'en mourrai.

– Eh ! triple animal !... ce n'est pas un esprit ! rugit le professeur.

– Qui ?... mais qui ?... alors...

– Pardieu !... c'est lui.

– Qui ?... encore une fois !

– C'est RIEN !... Nitchevo !... Monsieur Rien !... Gospodine Nitchevo !...

– Ah ! oui... Monsieur Rien ! je comprends ! fait le bleu.

Ô inconséquence humaine ! Ces paroles énigmatiques du prisonnier devraient encore embrouiller l'affaire.

Mais non ! Elles donnent au contraire une vague satisfaction au gardovoï.

Pourquoi ? C'est qu'elles précisent l'abstraction en la dénommant. Puisque ce mystère d'invisible et d'insaisissable s'appelle : Monsieur Rien, eh bien ! du coup, Rien devient quelque chose !

Et cela suffit à rassurer un peu le gardovoï.

Cependant, les cris du professeur Lobanof sont entendus et qui plus est écoutés. C'est un ordre.

Et les soldats façonnés à l'obéissance passive, croyant qu'il est proféré par un chef, exécutent cet ordre. Aussitôt des groupes se forment dans le couloir. Une muraille humaine épaisse, compacte, hérissée de pointes.

Il y a un moment d'attente angoissée. Puis, un choc brutal, suivi d'un flottement qui s'accompagne d'imprécations.

Rudement empoigné par les

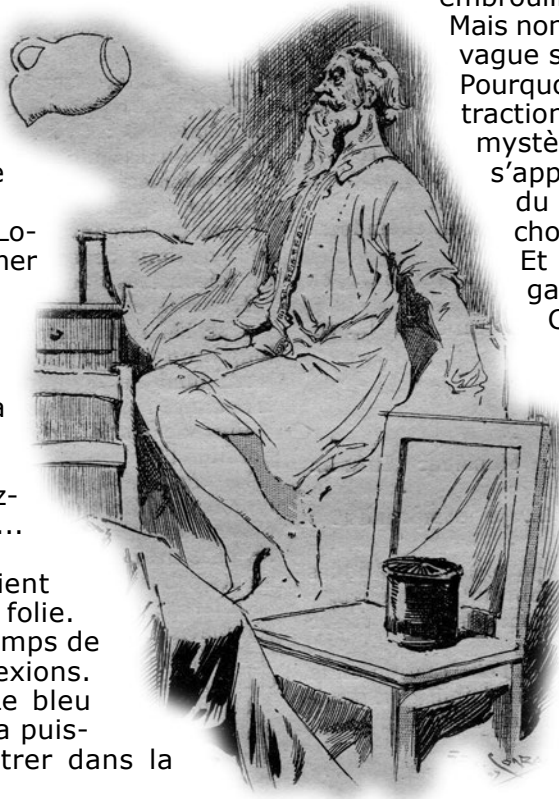
jambes, un soldat s'abat comme une

masse, et sans avoir pu soupçonner l'approche de l'homme invisible.

En même temps son fusil lui est arraché avec une force irrésistible. Et soudain l'arme, que rien ne paraît soutenir, exécute seule, en l'air, des mouvements étranges, rapides et mortels. L'escrime à la baïonnette !... coup lancé ! une ! deux !.. et voilà une poitrine crevée comme une outre... un cri d'agonie... et un homme qui roule à terre dans une mare de sang !

Les voisins terrifiés s'écartent, bousculés, puis aussitôt un second cri ! et un autre homme s'écroule, frappé à revers entre les deux épaules !

La muraille humaine est rompue ! Oui... Monsieur Rien a dû franchir la brèche... Plus de doute, elle est franchie, car le fusil et sa baïonnette rouge, reculent... reculent... toujours menaçants dans ce vide effrayant.



– En joue ! crie un sergent.

Mais avant qu'il puisse jeter le mot : Feu !... le fusil braqué sur le groupe crache un jet de flamme.

Paf !... la détonation retentit toute sèche... suivie de cinq autres, fulgurantes, instantanées, meurtrières.

Trois secondes, et les cartouches du magasin sont épuisées.

Une voix éclatante domine les hurlements de rage et les gémissements d'agonie.

– A moi !... je le tiens !... à l'aide !...

C'est un bleu qui lutte intrépidement contre l'invisible. Le fusil devenu inutile est tombé sur les nattes. Le bleu qui semble se colleter avec le vide s'agite et tient bon.

Ses camarades accourent lui prêter main forte ! Trop tard. Il projette sa tête en arrière et s'affaisse, en gémissant :

– Oh ! le brigand... je suis aveugle.

Cruellement dardés en "fourchette" deux doigts qu'il ne pouvait voir lui ont à moitié crevé les yeux !

Il se débat convulsivement, et dans sa main crispée sent quelque chose de laineux... comme une poignée de toison très douce, mais invisible.

Il vocifère, effaré :

– Je l'ai senti ! c'est une bête... un chien... un loup... un ours... tout velu... avec un relent de fauve.

Au bout du couloir, une porte vient de s'ouvrir. L'homme, l'animal, le fantôme velu s'est enfui ! Plus de trace... plus d'odeur... plus de poursuite possible !

La forteresse Pierre-et-Paul renferme tout un monde : la Monnaie, le musée d'artillerie, l'hôpital, la prison, la cathédrale. Et sa population est très nombreuse. On ne sera pas étonné si cette série d'événements provoque parmi elle une émotion indescriptible.

Officiers, fonctionnaires, gardiens, popes, employés, séminaristes, ouvriers commentent à qui mieux mieux ces faits extraordinaires, et chacun se livre à des explications plus stupéfiantes encore que la réalité. En même temps, les appareils téléphoniques pris d'assaut carillonnent de tous côtés : Des communications absolument folles s'échangent entre l'état-major, le commandement supérieur, le ministère et l'empereur lui-même.

Ainsi, cette histoire baroque et terrible est donc vraie ! Le Tzar et sa famille n'ont pas été le jouet d'une hallucination, dans le Palais-d'Hiver. C'est bien Monsieur Rien qui a voulu assassiner le chef de l'État !

Donc, il y a quelque part, dans la capitale du puissant Empire, un être d'exception invisible et féroce, que cette invisibilité rend formidable. Alors, les mesures les plus urgentes et les consignes les plus rigoureuses s'imposent.

Puisque le monstre est dans la forteresse, il faut qu'il y reste. À aucun prix il ne doit en sortir !

Des régiments entiers accourent et forment de triples cordons ininterrompus. Les portes verrouillées, cadénassées sont gardées par des pelotons. On amène des chiens et on promet cent mille roubles en or à qui prendra Monsieur Rien mort ou vif.

Mais il est à croire que Monsieur Rien se moque des consignes, des chiens, des régiments et des cent mille roubles. Comme si ce dédale de rues, de cours, de places, de galeries et de passages lui était depuis longtemps familier, il s'en va contournant les gens, franchissant les obstacles, sans que nul puisse même soupçonner son voisinage.

Du reste, comme toujours en pareil cas, les ordres sont arrivés trop tard. Et Nitchevo a déjà pu gagner l'arsenal. Il y reste une heure à peine, et cela lui suffit pour laisser une trace effroyable de son passage.

Au moment où de tous côtés les troupes cherchent à enfermer l'invisible, une immense colonne de fumée surgit comme d'un cratère.

En même temps, une flamme gigantesque monte à pic accompagnée d'une détonation épouvantable.

La vieille forteresse est secouée jusque dans ses fondations, une trombe de débris s'écroule et une clameur d'épouvante s'échappe de toutes les poitrines.

L'arsenal vient de sauter !

D'autres explosions se succèdent et empêchent de conjurer un désastre qui est bientôt complet. Nitchevo a sans retard accompli la menace faite au professeur Lobanof qui doit trembler et se dire :

– À quand le reste ?...

Et pour que nul n'ignore que c'est bien lui la cause du cataclysme, sa main a tracé, sur un pan de muraille noircie, la terrible devise : E Nihilo Vita.

Et au-dessous, un P.P.C.* goguenard dont cette dévastation souligne et accentue la féroce ironie.

V

Cependant, l'effroyable explosion qui a broyé l'arsenal, celles qui l'ont suivie comme des échos de foudre, les clameurs d'épouvante, l'alarme tumultueuse, les mouvements de troupes, tout ce vacarme de destruction, tous ces bruits d'humanité sont venus se briser contre le sommeil du pope Vassili Paulowitch. Contre toute présomption, contre toute possibilité, le pope, confiné dans une jolie maison adossée à la cathédrale, continue à goûter ce bon sommeil qui est le précieux apanage du juste. Il y a des grâces d'état pour l'homme dont la conscience est tranquille, surtout s'il a l'oreille un peu dure.

Chose bizarre ! Le pope n'a pas entendu ces explosions retentissantes et un simple éternuement l'arrache à cette torpeur voisine de la catalepsie. Il sursaute, s'étire, crispe les poings et l'œil mi-clos murmure en baillant :

– Est-ce toi ?... Marfa... petite sœur... qui viens...

* Pour Prendre Congé : formuler une absence
de votre signification

– Atchoûm !...

Un second éternuement plus violent encore que le premier lui coupe la parole.

Il n'y a personne dans la chambre du pope... ce n'est pas lui qui a éternué... mais, alors... quoi ?... qui ?

Interloqué, Vassili Paulowitch d'un mouvement brusque se met sur son séant, tend les bras, promène un regard effaré à travers la chambre, ouvre une bouche énorme et bégaye d'une voix qui tremblote :

– Qui va là ?...

Pas de réponse. Mais le bruit d'une respiration haletante arrive distinctement à son oreille, en même temps qu'une étrange odeur de fauve frappe son odorat..

Il rassemble ses idées et ronchonne :

– Bast !.. sans doute un chien qui s'est fourré sous mon lit

Il se baisse, la croupe en l'air, l'échine courbée, la tête basse, la barbe balayant le plancher, regarde attentivement de tous côtés et ajoute :

– Rien sous le lit !

Il se relève d'un coup de rein et voit en même temps le verrou de sa porte glisser... glisser comme si une invisible main le poussait, puis s'arrêter dans la gâche avec un craquement sec. Il bégaye, confondu :

– Ah !... âââh !... seigneur !...

Et devant ce fait surnaturel, une peur intense le saisit. Néanmoins, il essaye de réagir et s'écrie en forçant la voix, pour se donner de l'assurance :

– On éternue... on respire... ma porte se ferme... je ne vois personne... et cette odeur de bouc...

– Mais alors... c'est...

Un éclat de rire, d'une ironie cinglante, aigre comme un grincement de scie, l'interrompt...

Une sueur glacée l'enveloppe... un frisson le secoue... son cœur bat à défoncer sa poitrine... ses yeux vacillent... sa gorge se serre et ses lèvres gémissent :

– C'est le diable en personne !

– Esprit malin ! vade retro !... vade retro...

Un second éclat de rire plus ironique s'il est possible que le premier emplît la chambre, indiquant au pope abasourdi que l'esprit du mal est absolument réfractaire à la formule d'exorcisme. Du coup, le pope Vassili perd tout à fait la tête et se met à hurler :

– À moi !... au secours !... à l'aide !... bonnes gens... sauvez-moi !

– Silence ! gronde une voix brutale.

– Ah ! Dieu tout-puissant... bienheureuse Pan-naggia... saint Pierre et saint Paul... et toi, saint Basileus... mon cher patron... prenez en pitié... un pauvre pécheur.

– Encore une fois, silence !... double jambon d'ours !

– Je ne suis pas le diable !

Proférés par un organe invisible... là... tout près... ces mots éclatent à ses oreilles comme des coups de carabine et ajoutent encore à son épouvante.

Crispé, tremblant, le regard fou, les lèvres blanches, il ne peut que balbutier.

– Alors... qui... es-tu ?

La voix répond avec une condescendance narquoise :

– Mais... tout simplement un homme invisible !

– Tu sais bien : celui qu'on appelle Monsieur Rien... Gospodine Nitchevo... :

– Ainsi donc, il y a... des gens qu'on ne voit pas... serait-il vrai ?

– La preuve !

– Mais, moi... je ne te connais pas... petit père, continue le pope insinuant.

– Assez !

– Que veux-tu donc ?

– Depuis des heures je m'agite et je trotte... j'ai chaud... j'ai froid... je m'enrhume... .

– Atchou ! Atchoum !... là... tu entends ?

– Aussi, je veux un abri... ta chambre me plaît... je la prends... je m'installe...

– Soit !.. alors je m'en vais !

– Tu t'en ferais mourir !

– Quoi encore ?

– J'étrangle de soif et je meurs de sommeil...

– Vite !... un verre d'eau... et puis, donne-moi ton lit!

– Allons, houst !... en bas !... laisse-toi attacher pieds et pattes... et mettre un solide bâillon...

– Mais non ! mais non ! je ne peux pas... je ne veux pas, fait-il en se débattant.

– Voyons... tout cela n'est pas clair... tu n'es pas un phonographe, puisque tu dialogues. tu n'es pas un homme, puisque je ne te vois ni te touche.

– Décidément, tu es le diable... venu pour me damner éternellement...

– Au secours !... au secours !...

– Eh bien ! moi, je vais prendre... avec toi... un contact un peu rude... et tu sentiras si je suis un corps matériel... ou un esprit...

Et pendant ce temps, deux mains de fer ont empoigné à la gorge le pope et arrêté ses cris. Le malheureux rougit, blêmit, tourne les prunelles, tire la langue, se débat convulsivement, tressaute, et finit par demeurer immobile.

Et Nitchevo ajoute, avec son ironie cruelle :

– Voyez-vous, ce vilain petit nez salé... qui se permet de me refuser l'hospitalité.

– Alors, je suis bien forcé de me l'accorder à moi-même... il y a soixante heures que je n'ai dormi !... et quelle besogne j'ai faite! Deux heures de sommeil me suffiront... mais encore, faut-il que je puisse les prendre !

– Et je serai bien tranquille ici... car nul n'aura la pensée de venir me chercher aussi près !

Il dit et en homme pressé que les préjugés n'arrêtent guère, il garrotte et bâillonne, en un tour de main, le pope à demi étranglé. Cela fait, il pousse la victime dans la ruelle du lit, très large et pourvu de fines couvertures.

Ouf !.. il pousse un soupir de satisfaction, fait claquer sa langue et saisit un pot plein d'eau.

Cependant, le pope respire un peu plus, un peu moins, et plutôt mal sous le bâillon. Mais enfin, il respire. Et c'est là l'essentiel.

Soustrait à la rude étreinte des doigts invisibles, il se rassure un peu... un tout petit peu, et songe :

– Si c'était le diable, il m'aurait déjà emporté !... alors, cela doit être un homme !

– Et puisqu’il se contente de me garrotter, c’est qu’il ne veut pas me tuer.

Alors, partagé entre une peur bleue et une curiosité ardente autant que légitime, le pope Vassili ouvre à demi les yeux et ose regarder. La scène, une simple pantomime, est inénarrable. Le pot à l’eau quitte vivement la table avec un petit froissement très doux, monte tout seul, décrit une courbe légère, et s’arrête, sans support, au milieu de l’air. Le pope frissonne et se dit :

– Voilà qui est miraculeux !...

– Mais, ce pot va tomber... se briser... et cette eau va éclabousser toute la chambre !

– Je vous demande un peu si un honnête pot est fait pour une telle gymnastique ?

Bien que prévenu, il ne peut concevoir cette mobilité spontanée en apparence d’un objet inerte qui semble, en vérité, doué de vie et de volonté.

Il y a un murmure d’aspiration produit par la langue et les lèvres du buveur invisible, puis un bruit rauque de déglutition. Cela fait : glou !... glou !... pour cesser aussitôt.

Le pot décrit un petit mouvement latéral et reste à hauteur, pendant que quelques gouttes suintent de son bord, et tombent sur la car-

pette en lino-léum avec un bruit sec. En même temps, Monsieur Rien se gargarise bruyamment, se rince la bouche, crache et ronchonne d’un ton de regret :

– J’avalerais un tonneau !...

– Deux simples gorgées, c’est déjà beaucoup trop !... et il faut plus que de l’énergie pour s’arrêter.

Le pope Vassili finit, ma foi, par s’intéresser à cette petite scène très simple, mais que l’invisibilité de l’acteur principal rend follement étrange.

Il voit le jet d’eau surgir pressé entre les lèvres qu’il devine, puis s’allonger en une courbe parabolique, et s’écraser en pluie sur la carpette. Cela fait, le pot à l’eau reprend son mouvement, s’abaisse et vient se poser doucement sur la table.

La précision et le naturel de ces évolutions familières augmentent encore un tout petit peu l’assurance du brave homme.

Ah ! ma foi, s’il n’était point bâillonné, incapable de proférer un son articulé, il oserait offrir à Nitchevo une tasse de thé, un verre de kummel. Mais Monsieur Rien, dont le caractère s’affirme de plus en plus rébarbatif, arrête tout net cette velléité hospitalière. Il bougonne, jure, grogne, et finalement s’écrie, furieux :

– Idiot !... triple brute !... je suis au-dessous de l’animal.

Et le pope Vassili toujours partagé entre la peur et la curiosité se dit en lui-même :

– Pourquoi donc Monsieur Rien est-il au-des-

sous de l’animal ?

– Moi, je ne trouve pas... non ! je ne trouve pas !

– Car, enfin, être invisible... cela vous rend un homme plus puissant que tout au monde !... même que le Tzar, notre père, que Dieu garde. Monsieur Rien continue à gronder de sa voix dure :

– Oui !... voilà ! j’ai bu... ce fut irrésistible !

– Et il ne le fallait pas... un animal ne l’eût point fait... et j’en suis cruellement puni !

– Ah !... mille millions... de millions de tonnes !... cela me brûle partout !... il me semble que mes veines charrient de l’eau bouillante !

– Lobanof me l’avait pourtant bien défendu !

– Dans mon nouvel état, je ne dois manger que les granules chimiques... le maximum d’aliment sous le minimum de volume... et surtout, ne boire que la liqueur dérivée du sérum... sous peine de souffrances cruelles... et aussi de danger mortel !

– Claquer comme un crapaud fourvoyé dans un pot à tabac, voilà qui serait une fin stupide pour Monsieur Rien !

– Ah que je souffre... et que vais-je devenir !

– Malédiction !

voilà, ce que je deviens... visible

– Trop et trop peu ! un spectre... une abominable caricature de vivant !

Son regard s’arrête un moment sur la grande glace inclinée au-dessus et en arrière des saintes icônes.

Un râle étouffé lui échappe !

Un râle de colère et peut-être aussi de terreur.

Dans la glace apparaît une image étrange, vague, profonde, en quelque sorte lointaine, avec des contours à peine distincts qui s’estompent dans l’air environnant. C’est bien en effet une figure humaine. Mais une figure de cauchemar, transparente, vitreuse, incolore, et pourtant vivante, aperçue comme un brouillard impalpable.

Les yeux mornes, un peu bridés, n’ont ni regard ni couleur. Le nez se détache gros, large, épaté en pavillon de trompe, un vrai nez de cosaque, sur la face que couvre une vaste barbe en éventail. Le torse puissant est comme laineux, et les membres solides s’agitent fébrilement avec des gestes de surprise et de colère. Il s’écrie, rageant à froid, ironique et mauvais :

– Eh bien ! Oui !... ça y est ! c’est moi, un peu changé... mais tout de même reconnaissable.

– Et voilà où j’en suis arrivé !... bêtement... par ma faute... et en toute connaissance de cause !

Le pope, lui aussi, aperçoit l’image, et de nouveau il se met à trembler.



Bon gré, mal gré, il commençait à prendre son parti de l'invisibilité de son hôte forcé.

Mais cette apparition grotesque et redoutable de Nitchevo lui cause une épouvante sans nom. Est-ce bien là un homme, ce fantôme, ce monstre qui semble découpé dans un bloc de glace, à peine ternie par une buée légère ? Non ! car si c'est là l'état matériel et, pour tout dire, l'incarnation de Monsieur Rien, ce personnage de drame et de mystère n'a rien de l'humanité.

Le pope Vassili sent sa tête s'égarer.

Une plainte sourde lui échappe. Un cri de terreur qui s'étrangle sous le bâillon et fait retourner Nitchevo.

Ce dernier pousse un éclat de rire démoniaque et s'écrie, en tapant du pied :

– Ah ! ah ! Tu me vois... oui ! mon garçon... un vrai phénomène et pas banal... hein !

– C'est une sottise que j'ai faite en buvant de l'eau !..

– Cela t'étonne ?... moi aussi !

– Il paraît que deux simples gorgées d'eau remplissent à mon égard l'office de révélateur photographique !

– Elles développent mon cliché ! comprends-tu ?

– C'est pourquoi Monsieur Rien, – Nitchevo – l'invisible, apparaît sous cette forme spectrale d'un bonhomme pétri de brouillard.

– Et pas plus fier pour ça ! je l'assure...

– Car, si cette plaisanterie amère doit durer, je suis un homme fichu ! et fichu sans rémission.

– Eh bien ! Soit ! en attendant, dormons !

L'effroi du pope grandit encore s'il est possible, en voyant le fantôme s'approcher du lit et s'y laisser tomber lourdement, à son côté.

Affolé, il songe maintenant aux vampires. Ces monstres insatiables qui se repaissent de sang humain... aspiré tout chaud... par une petite piqure... aux artères de leurs victimes. Il râle sous son bâillon :

– Monsieur Rien !... vampire. oh !...

Alors, incapable de crier, d'appeler à l'aide et même de s'agiter, le pope Vassili Paulowitch, croyant sa dernière heure venue, exhale un long soupir et s'évanouit.



Nitchevo voudrait bien dormir. Son organisme surmené réclame absolument un repos réparateur. Mais les souffrances qu'il endure lui coupent le sommeil. Ensuite, et surtout, il est redevenu partiellement visible. Trop peu pour être un homme ordinaire, trop pour échapper aux regards. Et ce phénomène constitue pour lui un danger terrible.

Oh ! comme il maudit son imprudence ! Pourquoi avoir cédé à la tentation ? Pourquoi avoir bu ces deux gorgées du liquide révélateur ?

Mortellement inquiet, il se demande combien de temps il va conserver cette apparence de spectre, d'esquisse humaine falote et dénonciatrice. Il aperçoit, sur les draps, ses membres et son torse embués d'une teinte grisâtre, et cela l'épouvante.

D'un moment à l'autre, des gens peuvent survenir à l'improviste, enfoncer la porte et l'apercevoir vautré sur ce lit, où il ferait si bon dormir quelques heures.

Mais au dehors, on entend des bruits multiples : marche pesante de fantassins aux gros talons ferrés, piétinements de chevaux qui retentissent sur le pavé de bois, roulements de voitures, et jusqu'au teuf-teuf d'automobiles qui traversent en cornant la petite place de la Cathédrale.

Il y a du monde partout, et c'est miracle que jusqu'à présent la maison du pope n'ait pas été envahie.

Une demi-heure se passe ainsi dans des transes mortelles ! Les souffrances de Nitchevo sont un peu moins vives, mais la fine grisaille de son corps apparaît toujours. Il lui semble néanmoins qu'elle s'atténue un peu, quand, soudain, l'inévitable se produit.

On frappe, et rudement, à la porte.

Monsieur Rien frissonne, étouffe un juron et se sent perdu !

VI

Là-bas, dans la somptueuse habitation de la rue Gorokovaïa, Fédor, le secrétaire du Préfet de police, le jeune homme assassiné par Monsieur Rien, achève sa guérison. Toutes les prévisions et toutes les promesses du professeur Lobanof se réalisent de point en point. L'affreuse blessure, la plaie mortelle qui intéressait le cœur est presque cicatrisée.

Comme le disait le médecin officiel de la Préfecture, c'est une résurrection.

Et c'est Nadia, la fille du maître, qui a opéré cette merveille. Attentive, dévouée, infatigable, elle a instillé, pour ainsi dire goutte à goutte, la vie à ce moribond. Alors, d'heure en heure l'agonisant s'est ranimé. Il a repris ses forces et reconquis ce composé de pensée, d'énergie et de volonté, ce *mens divinius* qui semblait chez lui anéanti pour jamais.

Maintenant, Fédor sent, il comprend, il sait. Et puis, au fur et à mesure qu'il revenait à l'existence, la jeune fille l'initiait peu à peu aux mystères de cette stupéfiante et douloureuse aventure.

Avec une patience et un tact infinis, elle dosait à son esprit ces révélations étranges, comme à son corps le sérum réparateur, amenant ainsi, progressivement, le retour simultané des fonctions intellectuelles et organiques.

Mais si tout va bien de ce côté, l'absence du maître cause à la jeune fille une douleur que rien ne peut ni distraire ni atténuer. Si du moins elle avait des détails !... Mais, non !... Rien !... On lui a bien dit que son père était enfermé à la forteresse Pierre-et-Paul, mais on lui a laissé ignorer même jusqu'au motif de son arrestation. En vain, Fédor encourage sa bienfaitrice.

En vain, il essaye de lui inspirer la confiance et l'espoir qui l'animent. En l'absence de toute nouvelle, Nadia est toujours inconsolablement désolée.

Jusqu'à présent, la gravité de sa position a empêché Fédor d'intervenir. Mais maintenant qu'il a reconquis une partie de ses moyens, il compte bien pouvoir agir vite, et de manière efficace.

Il a tout d'abord téléphoné à la Préfecture. Mais on ne lui a répondu que d'une façon évasive. La police craint les fuites et les indiscretions. Signe particulier des temps : le médecin n'a pas osé venir le visiter.

Oh ! la crainte des soupçons ! même les plus absurdes ! Cependant, Fédor voit arriver un fonctionnaire qui se présente pour enquêter. Le fonctionnaire est un ami. Enfin ! on va savoir quelque chose. Oui, des folies ! des monstruosité ! L'ami de Fédor lui apprend que le professeur Lobanof est accusé d'avoir lancé à travers la société russe l'homme invisible, Monsieur Rien, pour assassiner l'empereur, sa famille, les grands dignitaires, les ministres et tout mettre à feu et à sang. Alors, le professeur Lobanof serait le chef du nihilisme !

De qui vient cette accusation abominable ? On ne sait ! Pour le moment, l'affaire en est là, en attendant des détails.

– Je vous les apporterai bientôt, répond énergiquement Fédor ; et ils vous démontreront, en même temps que l'ineptie de l'accusation, l'innocence de l'illustre savant.

– Pour l'instant, cher ami, vous voudrez bien reconnaître officiellement que ce grand destructeur de la société a commencé par sauver en moi la première victime du monstre, de Monsieur Rien !

– C'est parfaitement juste, et je n'y manquerai pas ! répond le fonctionnaire en prenant congé. Cette visite, ce commencement d'enquête, la connaissance de l'accusation, le concours prochain de Fédor, tout cela calme un peu les angoisses de la jeune fille.

Mais, pour que ce concours puisse être efficace, il faut que le jeune homme connaisse par le détail ce personnage mystérieux et féroce, Gospodine Nitchevo, sur lequel on ne sait absolument rien.

Et Nadia estime que le moment est venu de tout apprendre à Fédor, sans omettre le plus petit détail.

– Je vous écoute avec une ardente curiosité, mademoiselle, répond le jeune homme à cette proposition.

– Je vais donc vous édifier sur Monsieur Rien !

– Je vous préviens seulement que ce sera un peu long ; car quelques considérations générales sur la visibilité des objets me sont indispensables.

– C'est d'ailleurs le seul moyen d'arriver à connaître et apprécier l'invisible.

– Je suis à votre disposition, mademoiselle.

– Du reste, je n'ai pas l'intention d'improviser un traité de physique... ce serait inutile et compliqué.

– Je commence par une remarque futile en apparence, mais essentielle en réalité, car nous

en ferons la base de la démonstration.

– Vous savez, n'est-ce pas, pourquoi une feuille de papier nous apparaît blanche.

– Hélas ! mademoiselle, j'ai la honte de vous confesser ma profonde ignorance.

– Si !... Si !... vous le savez !.. mais, vous ne vous souvenez pas... vous allez voir.

– Étant donné son peu d'épaisseur, sa composition cellulosique et l'absence de toute matière colorante, ce papier devrait être naturellement, non pas invisible, mais translucide !

– Mais, il nous apparaît opaque ! et cette opacité plus ou moins grande est due à sa porosité.

– L'air s'introduit entre ses pores innombrables et c'est cet air inclus entre les molécules qui donne au papier sa *teinte* blanche... mots signifiant qu'il *réfléchit totalement la lumière sans la décomposer et sans l'absorber*. C'est en raison du même phénomène que la neige nous apparaît blanche. Si elle ne renfermait pas d'air entre ses fines aiguilles cristallisées, elle serait transparente comme la glace, puisque, en réalité, la neige est de l'eau congelée.

– Réciproquement, la glace est translucide parce qu'elle ne contient pas d'air occlus entre ses molécules. Et celle fabriquée artificiellement doit son opacité à cet air qu'elle retient.

– Chassez l'air par la pression, et la glace devient transparente, comme aussi la neige comprimée de force jusqu'à en faire partir la quantité d'air contenu.

– Un phénomène analogue se produit avec le papier.

– Si l'on mouille simplement avec de l'eau du papier *non collé*, ce papier absorbe l'eau par capillarité. Aussitôt, cette eau chasse l'air, et le papier apparaît translucide. Si le papier est *collé*, l'eau ne peut pas s'incorporer à lui, mais alors on l'imbibe d'huile. Et cette huile s'insinue dans sa substance, chasse l'air d'une façon beaucoup plus complète, plus durable aussi, et lui donne la translucidité.

– Tout cela est bien compris, n'est-ce pas ?

Fédor écoute avec un intérêt passionné ces explications très sommaires sans doute, mais qui, dans la bouche de la jeune fille, ont pour lui un charme et un attrait vraiment incomparables. Il répond doucement, l'œil brillant, la figure radieuse :

– Oui, mademoiselle, je comprends, j'admire, et je suis heureux !

– En vérité, ces choses abstraites, exposées familièrement par vous avec tant de clarté... surtout de grâce, me semblent la plus délicieuse des musiques !

Elle interrompt gravement :

– Eh quoi! monsieur Fédor, un madrigal ?

– Oh ! non, mademoiselle... ce n'est pas une banalité issue de l'admiration... une galanterie alambiquée frottée d'hyperbole... mais l'expression de l'absolue vérité... Il me semble que vous chantez ces démonstrations scientifiques... qui sont comme le livret un peu... rébarbatif d'une musique géniale et divine !

Elle sourit, un peu amusée, puis ajoute :

– Va donc pour la musique !... et continuons l'audition, puisqu'elle vous intéresse.

– Dites qu'elle me ravit !

– Eh bien ! sachez aussi que non seulement toutes les substances inanimées se comportent comme la glace et le papier, mais encore les tissus organiques vivants...

– Ils peuvent, en certains cas, devenir transparents.

– Quoi ! les muscles... les cartilages... les cheveux... les ongles... les dents... les os ?

– Tout ! Il s'agit seulement de trouver la manière... d'inventer le procédé pour rendre le sujet translucide, sans le faire périr.

– Chose au moins difficile, n'est-ce pas, mademoiselle Nadia ?

– Difficile... sans doute !.. impossible... non !

– À force de recherches, mon père a fini par inventer un sérum gras...

– Un *sérum gras* !... oui... je devine... quelque chose comme l'huile qui chasse l'air du papier... se substitue à lui et donne au papier sa transparence.

– Parfait ! ce sérum se comporte en présence des organismes vivants absolument de la même façon que l'huile en présence du papier.

– Mais ici, le problème est autrement complexe et redoutable.

– Je n'essayerai pas de vous en nombrer les formules. Elles sont trop... et rempliraient un volume !

– Sachez seulement, – et ceci est très important – que notre sérum à base de glycérine est une sorte de synthèse des éléments essentiels composant les liquides contenus dans les organismes les plus perfectionnés... Il est très stable et d'ailleurs inoffensif, et l'on peut dire de lui qu'il est le plus magnifique produit de la chimie biologique transcendante.

– Des essais très longs, patients, innombrables furent d'abord tentés sur les animaux inférieurs... les résultats furent merveilleux.

– Puis on traita par le sérum des organismes de plus en plus élevés dans la série, et tous devinrent translucides !... clairs comme le cristal, et continuèrent à vivre comme par le passé... la nature et l'usage des aliments étant toutefois réservés.

– Un mot, je vous prie, mademoiselle.

– Dites, monsieur Fédor !

– Ces corps devinrent translucides, mais cependant restèrent visibles, n'est-ce pas ?

– Oui ! mais attendez : l'introduction du sérum dans les organismes eut un résultat extraordinaire, et tel assurément que mon père n'eût jamais osé l'espérer.

– Le hasard voulut – dans les découvertes les plus merveilleuses, il y a presque toujours une large part d'imprévu – donc, le hasard voulut que ce sérum en saturant les corps modifiât,

du tout au tout, leur indice de réfraction.

– Phénomène optique jusqu'à présent inexplicable, le sérum faisait de chacun de ces corps un milieu isotrope, et en même temps rendait son indice de réfraction égal à celui de l'air.

– De telle façon qu'il n'y eut plus ni réflexion ni réfraction quand les rayons lumineux passaient de l'air dans le corps et du corps dans l'air ambiant.

– Vous me comprenez, n'est-ce pas, monsieur Fédor ?

– Oui, mademoiselle !... où du moins, à peu près.

– Eh bien ! le problème de l'invisibilité se trouvait par cela même résolu, puisque l'absence de réflexion et de réfraction produit cette invisibilité absolue.

– Il n'y avait plus qu'à expérimenter sur l'homme.

– Un des élèves de mon père accepta de se soumettre à cette épreuve redoutable. Il s'appelait Yégor Martinof, âgé d'environ vingt-cinq ans, grand, vigoureux, énergique, résolu... bref, paraissant réunir toutes les conditions favorables à la réussite.

– En vérité, ce fut une chose curieuse, extraordinaire et pour tout dire : passionnante.

– L'expérience eut lieu, naturellement, dans le plus grand secret... condition essentielle !

– Soumis à un régime préparatoire, Yégor est d'abord et en quelque sorte "mis en forme" pour subir cette expérience unique dans les fastes de la science.

– Ensuite le sérum soigneusement

dosé est absorbé en quantités minimales par la bouche, et par injections hypodermiques... puis le sujet est enfermé sous une immense cloche en verre, on pourrait dire une coupole emplie d'une atmosphère spéciale. C'est un mélange d'air et de sérum finement vaporisé qui, par les voies respiratoires, aide et complète l'incessante saturation de l'organisme.

– Au début, nulle modification appréciable... seulement, toutes les sécrétions s'arrêtent peu à peu... chose qui, d'ailleurs, se produit invariablement chez les êtres de la série inférieure.

– Par un scrupule de conscience bien naturel, mon père demande de nouveau à Yégor :

– Tu consens toujours ?

– Oui, maître !.. toujours, plus que jamais et quoi qu'il advienne ! répond le futur invisible.

– Et l'expérience continue dorénavant sans trêve et sans hésitation.

– Bientôt, sous l'action incessante du sérum, des changements importants commencent à se manifester. Ainsi, les parties molles du sujet



passent au gris, se décolorent, puis s'éclaircissent... il y a déjà de la transparence... mais des parties solides résistent !

– Et c'est une chose réellement étrange que de voir distinctement le squelette à travers la peau, les muscles, les vaisseaux sanguins et chylifères évanouis, comme la charpente de cet organisme en voie de transformation.

– Les cheveux, la barbe et les ongles deviennent tout blancs, puis incolores comme du verre filé, puis disparaissent... maintenant la tête est devenue hideuse, avec ses orbites vides qui vous regardent... sa bouche de squelette qui parle et grimace... et ses mâchoires qui paraissent toujours prêtes à mordre.

– À leur tour, les os prennent l'aspect gélatineux, et semblent se résorber peu à peu.

– Entre temps, Yégor demande à boire et à manger.

– Alors, mon père lui apprend gravement que la sobriété est non seulement la vertu, mais encore la condition essentielle de l'invisibilité.

– Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne faille ni boire ni manger. Mais les aliments solides et liquides sont d'espèce particulière, comprenant le maximum de matière nutritive sous le plus petit volume possible.

– C'est-à-dire la nourriture azoto-hydro-carbonée à l'état d'éléments chimiques purs et directement assimilables sous forme de granules... pour boisson, quelques gouttes de sérum dilué dans une faible solution des sels indispensables à l'organisme.

– C'est tout ! avec un repas tous les dix jours additionné d'une cuillerée à café de liquide.

– Un régime très simple, d'absorption facile, sans déchets d'aucune sorte, et dont il ne faut à aucun prix s'écarter, sous peine de complications mortelles.

– Gros mangeur et fort buveur, Yégor se soumit néanmoins sans récriminer à ce régime qui, d'ailleurs, fit merveille... De jour en jour, on pourrait dire d'heure en heure, l'invisibilité s'accroît et s'accentue... le squelette semble se fondre et disparaître.

– On ne voit plus la tête ; mais un petit point noirâtre irrégulier, anfractueux subsiste quand même dans la région maxillaire. On cherche, on examine de près, et finalement on découvre que c'est l'enduit métallique ayant servi à obturer une grosse molaire !... La dent est devenue invisible. Mais le métal réfractaire, et pour cause, au sérum continue à s'apercevoir. On arrache séance tenante la dent plombée... une goutte de sang s'écoule et rougit à l'air... c'est tout !... la plaie se cicatrice en une heure, à l'inverse de celles des diabétiques, qui, vous le savez, sont à peu près incurables.

– À présent, on ne fait, pour ainsi dire, plus qu'entrevoir Yégor... son corps n'est qu'une masse incolore, sans contours définis et qui, avant peu, sera invisible.

– Du reste, sa santé se maintient excellente, et son état moral est parfait. Quelques jours encore, et cette invisibilité sera complète... Yégor sera devenu pour tout de bon Monsieur Rien ! Fédor écoute avec un intérêt toujours croissant ce récit étrange. Maintenant, il comprend

tout... et emporté par le désir de connaître la suite, il serait tenté de s'écrier, comme les enfants du Tzar :

– Encore !... encore !...

Aussi, n'a-t-il pas trouvé l'instant d'applaudir... ni même de formuler une question qui vingt fois est venue sur ses lèvres.

Une question qui est indissolublement attachée au souvenir de Monsieur Rien, et dont la hantise le poursuit. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il s'écrie :

– En vérité, mademoiselle, tout cela s'enchaîne, se complète et s'explique avec une clarté admirable.

– Cependant, une chose m'intrigue et me préoccupe jusqu'à l'obsession, quand je songe à Monsieur Rien.

– Dites la chose, monsieur Fédor.

– Eh bien ! c'est cette odeur de chien mouillé... ce relent de fauve qui accompagne l'homme invisible.

– C'est très simple... et vous faites bien de me rappeler ce détail, car il a son importance.

– Vous allez voir : Complètement nu et devant rester toujours nu, Yégor se plaignait vivement du froid... comme cet inconvenient très grave ne pouvait qu'augmenter par la suite, surtout en hiver, mon père eut l'idée de pourvoir Nitchevo d'une fourrure invisible, naturellement.

– De plus en plus étrange !

– Ce fut chose facile !

– Mon père, à qui rien n'échappe, avait constaté jadis que les émanations modérées de radium provoquaient, en certains cas déterminés, la prolifération surabondante des villosités.

– Je dis : en certains cas ; car les émanations prolongées produisent invariablement la calvitie complète.

– Alors, vous devinez ?..

– Oui !... c'est bien cela... M. le professeur soumit Nitchevo à l'influence de ce métal extraordinaire, et ce traitement fit de Nitchevo un homme-chien !

– Parfaitement exact !

– En moins d'une semaine, et grâce au radium, Yégor devint velu comme un véritable caniche... et cette toison, issue des follicules de son derme invisible, naquit, s'accrut et demeura comme lui invisible.

– À merveille !... et c'est ainsi que Monsieur Rien n'eut plus à redouter les courants d'air, la gelée, la neige et de mortels refroidissements.

– Cette particularité suffit à expliquer son odeur *sui generis* de chien dont le pelage est humide.

– Mais comment se fait-il que Jef, notre grand lévrier, si intrépide, ait éprouvé, en percevant cette odeur, une terreur folle qui l'anéantissait ?

– Voici : tout en demeurant invisible aux chiens, Yégor n'échappait pas à leur odorat.

– Il songea qu'on pourrait lui donner la chasse, ou que le premier toutou venu serait, à l'occasion, tenté de lui faire sentir ses crocs...

– C'est pour les éloigner et leur inspirer une crainte salutaire que Nitchevo eut l'idée point banale de se frotter avec de la graisse de loup...

– Vous connaissez l'horreur invincible du chien

pour le loup, n'est-ce pas, monsieur Fédor ?

– Oui, mademoiselle, et c'est parfaitement raisonné.

– Ainsi s'explique l'épouvante du lévrier géant quand Nitchevo assassina le Préfet de police et me fit cette affreuse blessure... qui eût été mortelle sans vous !

– Trop heureuse, si mon père et moi avons pu réparer cette catastrophe dont nous sommes la cause occasionnelle.

– Ah ! si nous avions su !

– Mais, nous pensions que Yégor s'était prêté à cette épreuve redoutable par amour pour la science.

– Quelle erreur fut la nôtre !... Dès que son invisibilité fut complète, Yégor s'échappa du laboratoire et montra bientôt ce qu'il était réellement.

– Je compris alors que sous des dehors graves et studieux se cachait un de ces êtres formidables qui incarnent le génie de la destruction !

– Oui ! une destruction méthodique, impitoyable des gens et des choses... un anéantissement complet de l'organisation sociale, sur les ruines de laquelle ces monomanes sanglants prétendent rebâtir l'édifice de la société future... asseoir l'humanité renouvée !

– C'est pourquoi il a voulu assassiner l'empereur et qu'il a commis cette série de crimes qui épouvantent le pays !

– Le péril est grand, en présence de cette machine infernale déchaînée à travers le monde...

– Une machine d'autant plus redoutable qu'elle est douée de vie et de pensée... qu'elle peut s'insinuer partout, à l'improviste... frapper avec une férocité que rien ne lasse ni n'apaise, et déjouer pièges, embûches, recherches et poursuites !

– La situation est donc terrible et je me demande avec angoisse ce que nous allons faire.

– Nous défendre, mademoiselle Nadia !

– Quand serai-je complètement rétabli ?

– Demain.

– Aussi fort que jadis ?

– Oui.

– Merci... Alors, dès demain, j'inaugure mon système de défense... le meilleur et le plus efficace.

– Et ce système, c'est ?...

– L'attaque !

possible : la fuite ! La nuit, ce serait chose facile. Mais on est en plein jour et sa silhouette de spectre apparaît encore comme une ombre, une sorte de buée révélatrice.

La place est gardée, la maison cernée, chaque issue fermée par des soldats rangés coude à coude...

C'est encore une muraille humaine à franchir... mais sans l'avantage d'une invisibilité absolue ! Toutes ces réflexions traversent comme un trait de feu le cerveau de Monsieur Rien surexcité par l'angoisse et le péril, et de plus en plus l'incitent à l'action... Oui, agir avec une vitesse foudroyante... improviser en quelques secondes l'évasion.

Depuis qu'il évolue dans la chambre de Vassili Paulowitch, Monsieur Rien a remarqué une petite porte dérobée à demi-cachée par les rideaux du lit.

Cette porte donne certainement accès dans une pièce voisine, occupée ou non. Peu importe ! c'est une issue.

Il songe :

– C'est par là qu'il me faut partir.

En un tour de main, il arrache le bâillon du pope toujours inerte, puis les liens de ses bras et de ses jambes. Puis il ajoute :

– Il croira qu'il a eu le cauchemar.

Un temps appréciable s'est écoulé depuis les premiers coups. De nouveau on frappe, et de plus en plus fort. Des voix rudes crient d'ouvrir et menacent d'enfoncer la porte extérieure.

Aux clameurs succède ce bruit caractéristique de crosses de fusil reposées brusquement sur les pavés !

Monsieur Rien a déjà fait glisser le verrou de la petite porte dérobée. Il l'entre-bâille et allonge la tête. Ah !... personne !... Vite il entre, referme et se trouve dans une salle à manger déserte.

À ce moment, on crie, sur la place :

– Enfonchez !

Il y a un fracas de panneaux broyés, la chute retentissante de planches désarticulées, puis le bruit d'une ruée d'hommes. La chambre est envahie et le pope secoué comme un sac de graines par les soldats qui vocifèrent :

– Nitchevo ! Il se cache ici, nous voulons Gospodine Nitchevo ! Mort ou vif !

– Le feu !... le feu à la maison !... allons, sauve toi... si tu ne veux pas être grillé...

Ainsi malmené, le pope revient à lui, ouvre des yeux énormes et ne comprenant rien bégaye, affolé :

– Le feu ?... Nitchevo ?... par tous mes saints patrons... je l'ai vu ! il m'a étranglé... bâillonné... garrotté... tenez.

– Ah !... Dieu tout-puissant !... plus de bâillon... plus de liens... je perds la tête...

Les soldats se mettent à rire. L'un d'eux riposte :

– Tu as vu l'invisible !... ah !... ah !... ah !

– Allons, tu rêves, mon petit père... oui, tu rêves... ou tu es plus ivre que toute la Pologne !

– Je vous jure !... mes petits frères... j'ai vu le spectre... Ah !... c'est terrible... mon col porte la marque de ses doigts.

– Assez !... tu dis des sottises !...

– Et puis, debout !... lève-toi... nous allons mettre le feu à la maison et rôti Nitchevo

VII

Dans la petite maison du pope Vassili Paulowitch. Nitchevo, harassé, va s'allonger sur le lit près du pope évanoui sous son bâillon. Il espère goûter quelques moments de repos, quand des coups violents ébranlent la porte qui donne sur la place.

Monsieur Rien se sent perdu. Mais il n'en conserve pas moins un sang-froid prodigieux et cherche quand même à réaliser cette chose im-

Le déguisement est d'une perfection absolue, et l'allure d'un naturel inouï. Ah ! s'il n'y avait pas ces orbites vides... ces yeux absents, dont le blanc de porcelaine s'accuse encore au mi-

lieu de la face noire. Nitchevo arrive ainsi en flageolant devant la porte effondrée. Il y a de chaque côté un factionnaire baïonnette au canon, puis, en arrière, à six ou huit pas, un double rang de grenadiers de la garde postés coude à coude.

L'échine arquée sous le fardeau, le front couvert par le capuchon qui cache les paupières, les pommettes, le nez et découvre seulement la barbe en broussaille, Nitchevo s'avance pour franchir la porte.

Les factionnaires croisent la baïonnette et crient rudement :

– On ne passe pas !

Lui, avec son entêtement passif d'ivrogne, bourre de sa poitrine les deux pointes menaçantes, comme s'il lui était bien égal d'être embroché. Le soldat russe n'a pas ces brutalités du soudard allemand. C'est un grand enfant naïf, doux et bon. Il possède en outre des trésors d'indulgence pour les pochards. Tout homme qui a trop bu lui devient par cela même digne de sympathie, si toutefois son ivresse est inoffensive. Que voulez-vous ! il commet si volontiers lui-même ce péché mignon !

Aussi, les factionnaires incapables de larder l'ivrogne retirent les deux baïonnettes.

Nitchevo pousse un grognement de satisfaction, fait une énorme embardée si naturelle, mais si bien calculée, qu'il passe eu trébuchant. Un officier voit la scène et ne peut s'empêcher de rire, tant est comique le contraste de ce loqueteux noir des pieds à la tête, avec les grenadiers astiqués, luisants, magnifiques.

Le faux charbonnier aperçoit l'officier et gravement essaye de l'éviter. Mais, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, il s'en va justement buter sur lui. Avec juste raison, l'officier craint pour son bel uniforme cet abordage menaçant. Il recule en s'effaçant et, ne pouvant tenir son sérieux, rit de plus belle.

Rien ne peut arrêter Nitchevo qui, toujours impassible et toujours titubant, fonce en festonnant sur la ligne des soldats. Comme leur chef, ces derniers redoutent l'immonde contact pour leur tenue numéro un. Le moindre frôlement serait désastreux pour leurs gants blancs, leurs culottes claires, leur plastron, leurs buffleteries. D'instinct ils s'écartent, sans croire pour cela violer la consigne. Et ils ont raison ! Car enfin, ils sont là pour cerner Monsieur Rien... l'invisible... le souffle... l'intangible... le Nitchevo mystérieux et terrible.

Alors, on peut sans inconvénient laisser aller ce pochard silencieux, malpropre et surtout ahuri, au milieu de ces géants sur lesquels flamboient les ors, scintillent les aciers et frissonnent les panaches.

Ah ! il n'est que trop visible, lui, avec ses ergots d'un noir d'encre, sa barbe souillée de pulvérin, ses savates éventrées qui laissent une trace professionnelle, et ses loques d'où s'échappe une poussière opaque !

Et, ma foi !... il passe tout de go !

Il traverse donc la double ligne un moment rompue. Il fait quelques pas, mais au lieu de forcer l'allure, il s'empêtre dans ses savates, et lourdement s'écroule sur le pavé de bois.

Cette chute, volontaire d'ailleurs, est tout simplement un trait de génie ! Allez donc, après cela, concevoir le moindre soupçon !

Patatras !... fait l'homme, pendant que le sac rebondit avec un bruit sourd... brr... boum !... La dégringolade provoque un rire fou. Et les efforts du loqueteux noir pour se remettre sur pied portent à son comble l'hilarité des grenadiers.

En vérité, de mémoire d'homme, on ne vit jamais, dans la citadelle Pétropavlovsk, troupe si gaie sous les armes et en service commandé. Enfin, le soi-disant charbonnier finit par se redresser ! Mais incapable de charger son sac, il lui montre le poing en grognant pour bien lui témoigner sa haine et son mépris. Puis, il s'en va, délesté de son fardeau, en accompagnant sa marche de festons aussi naturels que capricieux et originaux !

Cinq minutes après, il s'engageait sur le pont Troïtsky, le franchissait sans encombre, et, la Néva traversée, débouchait dans le Champ-de-Mars.

Il poussait un long soupir de soulagement, et rompu cette fois pour tout de bon, se laissait tomber lourdement sur le sol. Comprenant que le sommeil allait le saisir, il se reposait un quart d'heure, puis cherchait un endroit solitaire derrière les cahutes abandonnées où s'installent, pendant les manœuvres, les mercantis.

Alors, n'en pouvant plus, il s'endormait comme une bête fourbue, sans même songer aux dangers qu'il pouvait courir.



Une sensation de fraîcheur l'éveille. Combien de temps a-t-il dormi ?... des heures sans doute ! Car avant de faire un seul mouvement, avant même d'ouvrir les yeux, il se sent tout ragaillard, les forces revenues, l'esprit lucide. Il constate qu'il est trempé, s'étire, et sentant un contact étranger sursaute brusquement. Et aussitôt, un cri lui échappe !... un cri qu'il ne peut étouffer, et auquel répond un hurlement d'épouvante :

– Le diable !... c'est le diable !...

D'instinct, Nitchevo regarde ses mains et ne les voit plus. O bonheur !... il est redevenu invisible. Mais, qui le secoue ainsi ? que se passe-t-il ? pourquoi ce cri ?... Voici !

Pendant qu'il dormait à poings fermés, la pluie s'est mise à tomber en déluge. Sans que Monsieur Rien harassé en eût conscience, elle a lessivé à fond l'enduit de cirage qui couvrait les parties visibles de son corps.

Tant et si bien qu'il ne reste plus trace de ce déguisement original.

Mais ici, l'affaire se complique bizarrement.

Ainsi étalé derrière la mesure d'un petit débitant, Nitchevo, ayant reconquis son invisibilité, ressemble à un tas de loques abandonnées.

La pluie vient de s'arrêter. Passe un misérable à demi-nu et cherchant chape-chute. Sac, pantalon, savates et touloupe, son œil fureteur a tout vu, d'un seul coup. Et ces haillons, tout répugnants qu'ils soient, tentent sa cupidité.

Soudain, il s'avise que la touloupe abriterait on ne peut mieux son pauvre torse. Une chose l'étonne bien un peu. C'est la symétrie de tous ces vêtements superposés dans leur ordre habituel, comme sur un mannequin tombé. C'est aussi cette apparence d'humanité qui persiste, de telle façon que toutes les parties, au lieu d'être affaissées, offrent des voussures et des protubérances de membres invisibles.

Mais tout cela lui est bien égal. Ce qu'il veut, c'est la touloupe. Alors, sans plus tarder, il se baisse, empoigne le col du vêtement de peau et tire doucement à lui. Il sent une résistance extraordinaire. Ses doigts ont peine à pénétrer dans l'hiatus béant du col, et la touloupe lui paraît peser plus de cent livres !

Il murmure, interloqué :

– Bizarre !... ça... comme c'est lourd ! et puis, on dirait qu'il y a quelque chose dedans... c'est tiède... comme si... oh !...

À ce moment, Nitchevo pousse un cri !... le mendiant répond par un autre cri et ajoute :

– C'est le diable !

Nitchevo se lève d'un bond. Le mendiant vert d'épouvante s'abat lourdement, assis à plat, dans la boue, en voyant se dresser la défroque. Au-dessus du col de la touloupe convoitée, il n'y a pas de tête... au bout des manches, il n'y a pas de mains... au bas du pantalon trop court, il n'y a pas de jambes... et pas de pieds dans les souliers béants !

En même temps, d'une bouche insoupçonnée, jaillit un éclat de rire strident, sardonique !... un vrai rire de démon. Le mendiant pousse des hurlements de chien écorché vif. Des passants accourent et le croient frappé d'aliénation. Puis, bientôt affolés à leur tour, ils voient le vêtement ébaucher une gigue échevelée, un cancan macabre comme jamais n'en dansa le plus facétieux des fantômes en goguette.

Cependant Nitchevo voyant grossir la foule s'éloigne en cabriolant. Les gens épouvantés suivent d'instinct...

Et tout à coup, les souliers arrachés sont lancés l'un après l'autre et s'abattent sur deux figures avec un double bruit de soufflet : flic !... flac ! Le pantalon s'affaisse en une double spirale, et reste là comme un grand 8 déformé. La touloupe se déboutonne, tourne en fronde autour d'une manche qui sert de pivot, puis part à travers les airs et tombe lourdement sur la boue : – Flocc !...

– Ah !... ah !... fait la foule ahurie.

Puis, plus rien !... que Monsieur Rien lui-même qui s'esclaffe tout seul et s'éloigne, ou reste... on ne sait !

VIII

Après cette chaude et comique algarade, Monsieur Rien en est quitte pour la peur. Tout péril est écarté.

Il se regarde minutieusement et constate avec un plaisir indicible qu'il ne s'aperçoit plus. Les moindres vestiges d'opacité ont disparu. Quelques heures ont donc suffi pour effacer les traces de son imprudence.

Mais, quelles angoisses ! quelles souffrances ! quels dangers courus inutilement pour deux gorgées d'eau ! Ah ! certes, il se promet bien de ne plus succomber à la tentation, dût-il endurer pour cela tous les tourments de la soif et de la faim.

Ayant retrouvé cette invisibilité qui le rend si redoutable, il se demande ce qu'il va faire.

Ma foi ! il n'en sait rien encore. Il lui faut réfléchir d'abord à ce que cette situation étrange et, pour tout dire, surnaturelle, comporte de difficile et d'imprévu. Il doit ensuite s'habituer à cette vie nouvelle et s'adapter à des exigences de prime abord insoupçonnées. Combien de petites choses neuves qui le déconcertent, en regard de celles qu'une longue accoutumance lui a rendues familières.

D'abord, sa nudité complète, à laquelle il songe toujours, d'instinct, malgré son invisibilité trop récente pour le rassurer complètement. C'est, malgré la réalité, une obsession permanente contre laquelle il doit à chaque instant réagir.

Il y a ensuite cette absence gênante des objets usuels familiers au civilisé, et qui lui sont, à la longue, devenus indispensables. Ainsi, les vêtements, le mouchoir, le chapeau, la canne, la pipe...

C'est étrange, en vérité, de circuler en pleine foule, comme au sortir du bain, les bras ballants et les pieds nus. Ah ! oui, ses pieds... sur lesquels il craint à chaque pas de sentir la lourde semelle d'une botte.

D'autre part, combien il doit se surveiller, pour ne pas tousser, cracher, éternuer, et surtout pour éviter de cogner les passants !

Chose plus difficile que l'on ne croit. Car l'homme invisible est, par rapport à soi-même, une sorte d'aveugle. N'apercevant plus son corps, il n'a pas conscience de son volume solide, et finit par oublier que l'invisible n'est pas intangible. Il va bientôt en faire l'expérience.

Tout en s'absorbant dans ces réflexions, Nitchevo quitte le Champ-de-Mars et se dirige vers le centre de la ville. Il suit le canal Catherine, longe le palais Paul I^e, passe devant le Théâtre-Français, et aborde en plein un superbe capitaine des hussards de la garde.

L'officier, distrait, s'arrête, fléchit sous le choc, pousse un juron et lève la main pour lancer un soufflet... Il regarde... ne voit rien et demeure béant. Il tâte machinalement son dolman rouge, hoche la tête, s'effare devant cette solitude et brusquement se ressaisit. Il aperçoit, sur le quai, de petits nuages de poussière soulevés par à coups, de place en place, comme si quelqu'un s'enfuyait.

Aussitôt, il songe à l'invisible qui, depuis cinq jours, trouble les cervelles, et s'écrie :

– Monsieur Rien !... c'est Monsieur Rien !... arrêtez-le ! arrêtez-le !...

Naturellement, Nitchevo détaille de plus belle et arrive à la Perspective Newsky alors pleine de monde. Sur la chaussée immense, des équi-

pages, des cavaliers, des voitures de place, des piétons qui traversent vivement.

Sur les trottoirs, la foule, mélangée, bruyante, affairée. Le hussard est bien loin encore, quand Nitchevo stoppe devant un petit groupe composé d'un concierge et d'un cuisinier. Tous deux lisent un journal accroché à une devanture. Le cuisinier est Français, cela va sans dire. Il écorche impitoyablement le texte russe, et le concierge, complaisamment, rectifie la prononciation.

Le journal raconte les exploits de Monsieur Rien, et l'imagination d'un reporter aidant, les détails les plus extravagants surabondent.

Nitchevo, debout près d'eux, écoute un moment. Puis malgré ses résolutions de prudence, l'idée d'une mauvaise farce et d'une bravade insensée lui vient à l'esprit. Déchaîner sur la grande voie aristocratique et à travers cette foule une tabarinade, une scène de Guignol... Après le drame, le comique intense... le burlesque... et pourquoi pas !

Aussitôt fait que pensé. De toute sa force Nitchevo rapproche vivement les deux têtes. Il y a un choc très dur qui fait résonner les têtes comme des citrouilles.

Endoloris, à demi assommés, les deux hommes se retournent et ne voyant rien s'en prennent l'un à l'autre.

La fureur les saisit et un dialogue sans aménité s'engage.

- C'est donc toi !... eh !... sale pipelet.

- Non ! mais... c'est toi ! mauvais marmiton

- Va donc !... mouchard... espion...

- Boîte à crasse !... torchon ambulante...

- Attends un peu !... eh ! roussin...

- Tiens donc !... râclon ! Une bousculade enragée, puis un pugilat sérieux. Un agent de police accourt mettre le holà... Mais, à quatre pas, il s'abat fauché par un croc-en-jambe...

Un deuxième arrive au secours de son collègue étalé à plat, comme un gros crapaud... second croc-en-jambe ! et puis : patratas !... et voici derechef la force armée par terre. La foule s'amasse et rit, comme toujours en pareil cas. Survient le capitaine de hussards criant et surtout soufflant comme un cavalier qui embarque le pas gymnastique.

Survient également un ouvrier peintre, son échelle debout sur l'épaule droite, et dans la main gauche un énorme seau de peinture verte.

- Arrêtez !... crie l'officier... arrêtez... c'est Gospodine...

Il n'a pas le temps d'achever. Le seau, arraché au peintre par une main invisible mais vigoureuse, décrit une courbe... et vient coiffer, jusqu'aux épaules, l'infortuné capitaine.

Le contenu, d'un vert cru, dégouline sur le beau drap écarlate, sur les dorures, sur le cein-

turon... ruisselle sur les jambes et s'épanouit largement sur le pavé. Mais, ce n'est pas tout ! Pendant que le peintre béant d'horreur contemple le désastre, son échelle tirillée violemment est lancée au beau milieu d'une devanture. C'est celle d'un splendide magasin de denrées coloniales et alimentaires.

La glace effondrée vole en éclats. Des débris jaillissent de tous côtés avec un fracas qui se mêle aux clameurs de la foule.

Des polissons accourus on ne sait d'où, comme aux jours d'émeute, semblent sortir du sol et commencent à piller. Il y a bagarre sur la chaussée, bagarre dans le magasin envahi, arrêt des voitures, des cavaliers, des autos... une affluence énorme... tout le monde interroge... tout le monde répond... personne ne sait... avec cela, de nouveaux agents qui foncent comme des sangliers et arrêtent au petit bonheur.

Puis soudain, des hurlements, des cabrioles, des gestes de détresse, des clameurs déchirantes et des éternuements qui jaillissent de toutes les narines.

- Atchi ! atchou ! atchoûm !

Une foule entière qui éternue, se bouscule, se frotte les yeux, s'écrase et se roule, en même temps qu'une violente odeur de poivre se répand dans l'atmosphère.

Qui a projeté l'échelle dans la devanture ?... Pas le malheureux peintre, à coup sûr, bien qu'on l'accuse ! Qui a lancé à travers les airs toute la provision de poivre disponible ?

Peut-être les employés pour repousser l'assaut des pillards !

Quoi qu'il en soit, Nitchevo a su manœuvrer le seau de peinture sans attraper une tache. Il a évolué sur le trottoir sans se couper les pieds aux morceaux de verre. Enfin il est parti à temps pour éviter le contact du poivre plus désastreux pour lui que pour tout autre.

Et maintenant, où est-il ?... Est-ce du moins fini ?... Ah bien oui ! Le mauvais plaisant ne fait que commencer cette sinistre farce qui révolutionna Saint-Pétersbourg pendant vingt-quatre heures.

Au moment où le désarroi est à son comble, on entend retentir des rauquements de trompe et chacun se range sur la chaussée.

- Les pompiers !... ah ! les pompiers... le feu ! Où est le feu ?

Un pompe à vapeur s'arrête en face de la devanture effondrée... Vite les tuyaux... un dévidoir... des échelles... tous les appareils de sauvetage.

Cependant une superbe automobile rompt le barrage qui vient d'être établi en un moment. Près du chauffeur en uniforme, se tient un sous-officier de dragons, revolver au poing. Derrière l'auto, sur le siège détaché, deux soldats de la même arme, le mousqueton entre les jambes. Dans la voiture, deux hommes d'un



certain âge, l'un en civil, et l'autre en tenue d'officier général.

L'automobile stoppe, le général fait un signe impérieux à un brigadier de police qui accourt et demeure figé au sol, la main au front.

Il a reconnu le ministre de la Guerre.

– Qu'y a-t-il ? demande brusquement le général.

– Excellence !... je... je ne sais pas...

– Comment !... imbécile... tu ne sais pas ?

– Il faut que tu saches !... tu es ici pour cela.

Voyons... réponds-moi... et vite !

Le regard ahuri, les membres crispés, le front balafré d'un pli, l'homme a un mouvement de déglutition, comme si ses cordes vocales refusaient le service.

– Hum !... Hum !... Excellence...

Il fait de violents efforts, rappelle toute son énergie défaillante, cherche des mots plutôt que des idées et répond d'une voix qui s'étrangle :

– Pardon !... Excellence... voilà !.. c'est un capitaine aux hussards de la garde...

– Eh bien !...

– Il a la tête dans un seau de peinture... verte...

– Vraiment ! et pourquoi ?

– Excellence !... à cause du concierge qui se débattait avec le marmiton... même que l'échelle a enfoncé la devanture... et que tout le monde éternue...

– Tu es fou ! mon garçon...

– À vos ordres, Excellence !... alors les pompiers

– Oui, les pompiers... où est le feu ?...

– Il n'y a pas de feu... Excellence...

– ... Ah ! Jésus Seigneur... ayez pitié...

Cette exclamation s'accompagne d'une détonation violente ! Puis on entend un râle d'agonie, accompagné d'une clameur terrible.

– À l'assassin !

Et aussitôt une deuxième détonation, suivie d'un cri rauque, tout bref.

Voici le drame, court, affreux, poignant.

Pendant que le ministre de la Guerre dialogue avec le brigadier de police, le chauffeur, le maréchal des logis et les deux dragons regardent ébahis la scène qui se déroule sur le trottoir.

L'attention de tous ceux qui devraient veiller est détournée un moment, un seul moment.

Il est vrai que l'automobile se trouve isolée au milieu de la chaussée, et qu'il y a autour d'elle un espace assez considérable. C'est très bien ! Mais il faudrait toujours compter non seulement avec l'imprévu, mais encore avec l'impossible ! Et c'est justement l'impossible qui, en cet instant tragique, se réalise.

Le brigadier de police est bien trop abasourdi pour sentir le contact d'une main invisible qui fouille dans la sacoche renfermant le revolver d'ordonnance. Certes, si la main ne peut se voir, le contact nerveux et rapide est perceptible.

Mais le malheureux est hypnotisé par l'Excellence qui le toise, l'interpelle et l'ahurit.

Alors, pendant cet instant fatal d'inattention, la main sort doucement le revolver de la sacoche.

Et c'est là une chose que ces cinq paires d'yeux devraient apercevoir, surtout quand le revolver opère tout seul, de son étui jusqu'à l'épaule de son propriétaire, un mouvement en arrière et de bas en haut absolument déconcertant. Ce

n'est pas tout ! Familièrement, l'arme semble s'appuyer sur l'épaule du brigadier, puis se braquer sur le général...

Alors seulement le général voit l'engin de mort auquel semble servir d'affût, de support l'épaule du brigadier. Instinctivement, il veut opérer un brusque mouvement de retraite. Mais il est trop tard !

Du mince tube de métal sort un jet de flamme entouré de fumée. La détonation éclate...

Frappé entre les deux yeux, le ministre lourdement s'écroule dans la voiture, le crâne ouvert, la cervelle éclaboussant l'homme aux vêtements civils.

Assommé par le coup qui vibre à son oreille, le policier s'ébroue dans le nuage de poudre, quand aussitôt retentit le second coup.

Le civil atteint en plein cœur étend les bras et retombe sur le siège avec des gestes convulsifs d'agonie.

Ce massacre épouvantable a juste duré trois secondes !

Des cris affreux s'élèvent de tous côtés... des mots sans suite qui révèlent en exclamations apitoyées l'identité des victimes.

– À l'assassin !... Dieu ! Quel malheur !.. morts tous deux !... Damnation !... Qui ?... mais qui ?... Le ministre de la Guerre !... Le ministre de l'Intérieur !... tué aussi !... Seigneur, ayez pitié... Deux Excellences... Assassinées !...

Il y a dans la foule atterrée un remous formidable. On veut voir... on se bouscule... on s'écroule, pendant que les trois dragons sautent sur la chaussée.

À l'aspect du brigadier de police crispé, livide, horrifié, son revolver d'ordonnance à ses pieds, des malédictions, puis des accusations formelles jaillissent de toutes les bouches.

– C'est lui !... c'est lui !... le misérable.

Les dragons l'empoignent, le terrassent et hurlent d'autant plus furieux qu'ils ont manqué à leur devoir :

– Oui !... l'assassin !... c'est lui, l'assassin !

Les coups pleuvent en grêle sur le pauvre diable qui ne peut ni protester ni se défendre, car tout l'incrimine. Des bottes éperonnées lui enfoncent les côtes. Des crosses de mousqueton lui broient la tête. En un moment ce n'est plus qu'une bouillie sanglante, une loque, un débris navrant d'humanité !

À ce moment un jeune homme très pâle, mais énergique et résolu, accourt et fend le barrage. Un colosse barbu, vêtu de l'uniforme des veneurs du Tzar l'accompagne et docilement exécute ses ordres.

Le géant tient en laisse un chien énorme qui tire sur sa laisse, aspire sur le sol des émanations et pousse un grondement de fureur. Une bête formidable, moitié dogue et moitié lévrier, avec des crocs démesurés, des yeux sanglants, un poitrail de lion.

– C'est bien la voie du loup ?... interroge le jeune homme.

– Oui, barine [*seigneur*] ! répond le géant ; mon limier ne donne que sur le loup.

– Nous le tenons !... le gredin !... Ah ! sans cette foule il serait pris avant cinq minutes !

– N'ayez crainte, barine !... il tient la piste et

ne la lâchera pas.

– Mille roubles en or si tu dis vrai !

Un officier de police aperçoit ce groupe étrange et se met en devoir de l'arrêter. Mais aussitôt il se ravise et sourit, la main tendue. Il reconnaît son meilleur camarade, le secrétaire du Préfet de police assassiné. Il s'écrie, tout joyeux :

– Fédor Ivanowitch !... vous !... cher ami... quelle joie de vous revoir debout !... et vaillant comme jadis.

– Capitaine Grégori Constantinowitch !... quel bonheur aussi pour moi de vous rencontrer ici !... Ah ! si vous saviez !... Vous allez m'aider.

– De tout cœur, mon cher Fédor.

– Alors, vite !... le temps presse... Voyez !... j'arrive trop tard pour empêcher ces deux crimes... et sauver l'innocent..

– Je ne vous comprend pas !

– Plus tard... vous saurez...

– Mais, enfin, que faites-vous ici... avec ce valet de limier et ce dogue des équipages de Sa Majesté.

– Je vous en supplie !... écarter la foule !

– Place !... Place !... crie d'une voix de tonnerre l'officier en faisant des bras de grands gestes latéraux.

– Place !... Place !... répètent les agents aux curieux qui séance tenante laissent la chaussée libre.

Le chien avance de quelques pas et pousse un nouveau grondement. Fédor hoche la tête en signe d'approbation et répond à son ami le capitaine :

– Vous le voyez, je chasse !

– En pleine Perspective Newsky !... Et que diable chassez-vous donc ?

– Par autorisation spéciale de son Excellence le grand veneur, qui a mis à ma disposition son premier valet et son meilleur limier, je relève la piste de Monsieur Rien !

– Vous êtes fou, mon cher Fédor !

– Pas tant que cela !... voyez comme le limier tire sur sa botte et comme son poil se hérise...

– Il va !... il va !... le brave chien... et comme son odorat merveilleux aspire les moindres émanations, perdues cependant à travers mille et mille traces !...

– Voyons ! quelles émanations ?

– Celles de Nitchevo ! vous dis-je.

– Vite !... vite !... suivons... Vous m'accompagnez, n'est-ce pas !

– Par devoir et par plaisir... Avec moi, vous passerez partout.

– Cependant, je croyais que l'odeur seule de Monsieur Rien inspirait aux chiens, même les plus intrépides, une folle terreur.

– Oui, mais pas à celui-là qui est un limier pour le loup !... vous entendez : pour le loup !...

– Voyez comme il va !...

– En avant, mon cher, en avant !...

Et insensibles aux bruits de la foule, à cette curiosité dont ils sont l'objet, aux commentaires fous qu'ils provoquent, les trois hommes partent à la suite du chien qui gronde et voudrait s'élancer.

IX

Chose étrange, invraisemblable qui stupéfie l'officier de police, le limier suit imperturbablement la piste de la bête dont le fumet a frappé son odorat.

Et la bête, c'est Monsieur Rien qui, jusqu'alors, a évolué dans une sécurité absolue.

Le nez collé aux pavés en bois de la Perspective, le chien aspire ces émanations familières, mêlées à celles des chevaux et des piétons. Et sans erreur, sans hésitation, malgré des difficultés incroyables, demeure, pourrait-on dire, collé à la trace du fugitif.

Surtout, que l'on ne crie pas à l'impossibilité ni même à l'exagération.

Des faits analogues se sont produits et se renouvellent chaque jour. On n'a pas oublié les prouesses cruelles des fameux blood-hounds, les terribles chiens de sang qui donnaient autrefois la chasse aux esclaves en fuite. Lancés sur la piste d'un nègre marron, les blood-hounds pendant des jours et des nuits, à travers bois, plaines, rivières, marais, villages et villes, poursuivaient le malheureux sans jamais se tromper, sans prendre le change sur un autre noir, et fatalement capturaient toujours le fugitif.

Et maintenant, ne voit-on pas des chiens de meute s'acharner sur un lièvre, un chevreuil, un cerf ou un sanglier, suivre sa trace non seulement à travers celles des humains ou des animaux de toute espèce, mais encore et surtout celle des bêtes de sa race... reconnaître son fumet personnel, sans le confondre avec celui d'un congénère et le poursuivre jusqu'à la mort !

On admettra donc sans peine qu'un limier de loup puisse percevoir en pleine ville, même sur une voie très fréquentée, la piste d'un loup. Étant donné surtout que cette rue, pavée de bois à ce moment humide, prend et conserve assez bien ce fumet violent.

L'ancien secrétaire du Préfet de police a donc eu véritablement une inspiration de génie. Ayant appris de Nadia que Monsieur Rien, pour terrifier les chiens, s'était enduit de graisse de loup, Fédor a songé :

– C'est parfait !... j'attaquerai, puis je battrai le bandit avec ses propres armes !

Et voilà pourquoi, à peine debout et guéri, il s'est procuré un limier pour le loup que le grand veneur de la couronne a mis à sa disposition avec le meilleur de ses valets. Donc, la chasse ainsi commencée à l'improviste continue, et les deux amis la suivent émerveillés. Le capitaine a recruté quelques agents qui partent en avant et déblayent la chaussée.

– Bravo ! s'écrie Fédor, liberté de manœuvre... j'ai le pressentiment que nous allons aboutir.

Tout en ne perdant pas de l'œil le molosse qui

tire sur sa botte et gronde sourdement, l'officier répond :

- Je l'espère comme vous, mon cher ami.
- Mais, incidemment, permettez-moi de vous adresser encore une question... ce sera la dernière.

- Allez-y !... demandez !...

- Quel hasard prodigieux vous a ainsi conduit sur le lieu de l'assassinat ?

- Car, enfin, la ville est grande, et vous aviez mille chances contre une de vous trouver ailleurs.

- Ce hasard n'est qu'apparent.

- Un coup de téléphone venait de m'annoncer que Nitchevo avait fait des siennes chez un pope attaché à la citadelle de Pétrópavlovsk... alors, je me rendais à la citadelle par le plus court...

- Arrivé ici, ce merveilleux auxiliaire à quatre pattes rencontra la piste de l'homme invisible... c'est tout !

Le groupe a déjà parcouru trois cents mètres environ, sur l'immense voie qui, dans sa partie rectiligne, mesure trois kilomètres.

Pendant ce rapide colloque, le chien rencontre de plus en plus. Il force le pas, son œil s'injecte, il tire tellement que les trois hommes sont forcés de courir.

- Nous gagnons !... nous

gagnons ! s'écrie Fédor.

- Ah ! le brave chien...

Impossible

que mon-

sieur Rien

soupçonne

quelque

chose.

Confiant

dans son invi-

sibilité, il doit

musarder et préparer

quelque mauvais coup. Le chien s'étrangle

à tirer. De rauques abois tout brefs lui échap-

pent. Décidément, comme on dit en terme de vénerie, la voie est "saignante" tant le chien met d'ardeur à la suivre.

- Si on le lâchait ! s'écrie le capitaine.

- Sûr qu'il ferait avant peu connaissance avec les mollets de Nitchevo.

- Pourquoi pas ? ajoute Fédor.

Le valet de limier répond :

- Pardonnez, seigneur capitaine et vous aussi barine Fédor, mais la chose est impossible.

- En plaine ou dans les bois, je ne dis pas... mais ici, au milieu de la foule, je risquerais de perdre mon limier... Du reste, nous ne pourrions pas le suivre.

- Oui, tu as raison ! ajoute Fédor.

On avance encore, de plus en plus vite. Soudain, le secrétaire pousse un cri de joie.

- Mille tonnerres !... je le vois... là... capitaine... tenez... regardez... mais regardez donc !

- Vous êtes fou ! s'écrie le capitaine en écarquillant les yeux.

- Un pied ! j'aperçois un pied... gris de poussière... et la plante... souillée de boue...

- Extraordinaire !... comme il détale !... oh ! mais, j'ai de bonnes jambes, moi aussi !

Fédor abandonne les deux hommes et le dogue et s'élance en avant, à corps perdu.

- Suivons !... suivons ! vocifère le capitaine...

Fédor est déjà vingt-cinq pas en avant, bousculant tout sur son passage. Sans relâche, il cherche à revoir ce pied... cette vague apparence de membre... cette ombre qui se lève, gigote et retombe... ce vestige d'humanité auquel les souillures de la route ont donné une légère opacité.

Monsieur Rien doit se sentir poursuivi. Sans doute il a vu le chien et soupçonné la vérité.

À trente pas, Fédor voit un homme culbuté par un obstacle invisible. L'homme est isolé. Mais le choc est rude. Le pauvre diable se relève, regarde autour de lui avec un ahurissement comique et s'enfuit devant ce néant dont il vient de sentir la douloureuse atteinte.

- C'est Nitchevo qui l'a renversé, gronde le jeune homme toujours courant.

- Ah ! malheur !

Lui-même s'embarrasse dans une charrette à bras conduite par un marchand de légumes. Il manque de tomber, perd trois secondes, et repart de plus belle. Pour un moment il a perdu la trace. Mais le capitaine, le valet de limier et le dogue le rejoignent.

Une automobile stationne en trépidant devant le grand bazar. Le chauffeur, galonné sur toutes les coutures a mis pied à terre et, la cigarette aux lèvres, regarde curieusement la devanture en tournant le dos. Grave imprudence !

Fédor aperçoit encore la grisaille du pied poussiéreux. Dix mètres encore et il empoigne Nit-

chevo. Le cœur battant, la poitrine houleuse, les jambes crispées, il fait un effort surhumain.

En même temps l'auto cesse de ronfler. Il y a un brusque déclenchement de leviers, puis la voiture part toute seule, en casse-cou, d'un élan fou, à toute vitesse.

Le chauffeur a juste le temps de se retourner pour la voir s'emballer. Du reste, personne sur le siège. Pas de pieds aux pédales. Pas de mains au volant. Le pauvre diable peut-il soupçonner l'auteur de ce tour pendable : Nitchevo ! l'homme invisible !

Affolé, il vocifère d'une voix qui s'étrangle :

- Ah ! mon Dieu !... ma machine qui s'en va... et seule !... des malheurs... je suis perdu !...

- Arrêtez-la !... arrêtez-la !...

Ah ! bien oui !... qui donc oserait le tenter !... alors, une folie ! un suicide !

Teuf !... teuf !... teuf !... brrr... brraoû...



brroûf... le monstre déchaîné roule comme un ouragan devant qui tout tremble, s'écarte et s'enfuit.

Oh ! les arrêtés municipaux et préfectoraux... et les décrets ministériels !... et les oukases impériaux relatifs aux excès de vitesse !... comme l'automobile sans chauffeur apparent se moque de tout cela !

Fédor époumoné, le sang aux yeux a tout deviné. Il gronde en montrant le poing dans un geste de fureur impuissante :

– Oh ! le démon !... mais j'aurai ma revanche.

Le capitaine, le dogue et son maître l'ont rattrapé.

– Eh bien ?... Nitchevo ? interroge l'officier.

– Le coquin !... parti sur une auto volée... tenez... là-bas !

– Eh bien ! donnons-lui la chasse !

À point nommé passe une superbe 18-20 chevaux. Sur le siège, un chauffeur ; à l'intérieur, personne.

– Stop ! commande le capitaine.

Docilement, l'automobile s'arrête sur place.

– Au nom de Sa Majesté, je réquisitionne votre voiture... urgence ! Pour le service de l'empereur !

– À vos ordres !... commandez !... répond le chauffeur.

– Là-bas !... voyez... une auto emballée... elle emporte Monsieur Rien !...

– Ah ! Monsieur Rien !...

– Oui !... courez-lui dessus... à tout prix rejoignez-le... je réponds de la casse... et du reste.

– C'est bien !... embarquez !

Fédor saute près du chauffeur. Le capitaine grimpe derrière. L'homme de vénerie soulève comme un carlin son dogue, le dépose près de l'officier, puis s'élance à son tour.

– Nous y sommes !... Bon !... en avant !

Un hurlement de trompe. Une secousse. La 18-20 démarre et tempête sur cette ligne rigide que forme, à perte de vue, la grande voie de Saint-Petersbourg.

Ah ! la belle course pour les forcenés de vitesse ! En vérité, avec ses dimensions énormes, son plan horizontal, et jusqu'aux obstacles évités de main de maître par Nitchevo, la Perspective Newsky semble faite pour ce match extraordinaire.

Et alors, quel effarement chez tous ces gens, devant l'engin redoutable qui se rue, sans maître et sans guide, à travers cet encombrement ! Jusqu'à présent, il n'y a pas d'accident. Mais aussi, comme on se range sur le passage de cette automobile que l'on croit échappée !

Cependant, les poursuivants gagnent. Mais, parmi ces derniers, si diversement acharnés à la capture de l'homme invisible, il en est un qui est profondément ahuri.

C'est le limier ! En serré entre les genoux de son maître, il fait d'énergiques efforts pour s'échapper.

Sans souci de la vitesse infernale, en bon sauvage ignorant des lois de la pesanteur et des périls mortels d'un saut pour le moins intempestif, il essaye de bondir. Et c'est tout au plus si l'homme de la vénerie réussit à le maintenir.

– La distance diminue ! s'écrie Fédor triomphant.

– Pas étonnant ! répond le capitaine, le coquin

ralentit.

– Voilà qui est bizarre, en effet.

– Pourtant, il y a moins d'obstacles.

– C'est juste ! à mesure que nous approchons de la gare Nicolas, la Perspective n'est plus aussi fréquentée.

– Alors, pourquoi ?

Le chauffeur, personnage muet jusqu'à présent, répond brièvement :

– Il s'est aperçu que nous lui donnons la chasse.

– Alors, ouvrons l'œil !... certainement il va nous jouer quelque mauvais tour, dit Fédor.

Le secrétaire ne croit pas si bien deviner.

Juste au-dessus du pont qui coupe le canal Li-govski, l'auto de Nitchevo s'arrête brusquement et repart aussitôt à toute vitesse.

Mais il n'y a plus au volant l'invisible main qui dirigeait la machine. La chose est évidente au premier coup d'œil. L'auto s'en va de biais, fait une embardée terrible, tournoie, traverse la place et va s'écraser sur la gare, avec un bruit de canon.

– Stoppez ! Stoppez ! hurle Fédor exaspéré.

– En bas tout le monde !...

Ils sautent à terre et abandonnent la 18-20 désormais inutile et se regardent, déconcertés.

– Que faire ? demande le capitaine, pendant que le valet de limier conserve son impassibilité de moujik habitué à tout et prêt à tout.

– De deux choses l'une, reprend Fédor ; ou Nitchevo s'est élancé vers la gare, pour se perdre au milieu des employés, des voyageurs et des wagons.

– Je ne le crois pas ! interrompt l'officier.

– Ou il s'est arrêté ici pour se jeter dans le canal et faire perdre sa piste au limier.

– Quatre-vingt-dix-neuf contre un que vous dites vrai, mon cher !

– Nitchevo est tapi quelque-part sous le pont, au bord du canal, ou même là, devant nous, avec la tête hors de l'eau, et se payant la nôtre, de tête !

– Par le Dieu vivant ! nous allons bien voir.

Il réfléchit un moment et ajoute :

– Des filets seraient excellents !... il suffirait de traîner une nappe ayant la largeur du canal et de guetter le premier remous... au milieu de ce remous serait Monsieur Rien et quoique invisible on lui enverrait quelques bons coups de revolver.

– Mais avons-nous le temps de trouver des filets et du monde ?

– Non !... du reste, j'ai mieux.

– Quoi ?

– Vous allez voir !

Le chauffeur de la 18-20 est resté sur le pont, en curieux. Fédor lui demande :

– Y a-t-il un dépôt de moto-naphta aux environs ?

– Là !... en face.

– Auriez-vous l'obligeance de nous en procurer cinq ou six bidons ? ... le plus vite possible.

– Avec plaisir... je vous les envoie de suite.

Deux minutes après des jeunes gens accourent du dépôt et, sur l'ordre de Fédor, débouchent les récipients.

– À vous ! capitaine, commande Fédor.

– Vite !... je vous prie, cher ami... un bidon de

chaque main... versez cela en grand dans le canal, mais de l'autre côté du pont...

– Moi, j'en fais autant de ce côté-ci !...

– Et puis après, une allumette !

– Bon ! compris ! c'est simplement merveilleux !

Glou ! Glou !... glou !... et glou !... glou !... glou !... le liquide incendiaire tombe à pic en minces filets, s'étale et flotte sur l'eau...

– Encore !... encore !... et rapportez-en autant... dépêchez-vous, mes enfants, il y aura pour vous une bonne récompense !... allez !... Il y a déjà six bidons de répandus, et cela forme sur le canal une pellicule emportée par le courant.

Le capitaine frotte une pincée d'allumettes et les jette du haut du pont. À leur contact, une flamme ardente surgit d'un bord à l'autre, et fait du canal une rivière de feu.

Et pendant que des curieux, accourus de tous côtés, s'exclament en voyant ces gens graves s'efforcer d'incendier le cours d'eau, Fédor s'écrie joyeusement :

– Si Monsieur Rien ne s'éloigne pas, il va être cuit comme un poisson au court-bouillon !...

– Et pour aller plus vite que le feu, il lui faudra nager, faire des mouvements qui produiront des vagues... des remous... Or, nous avons chacun un revolver... et nous tirerons sur le centre du remous jusqu'à ce que Nitchevo ait "écopé" en grand !

– Mais, cette agitation de l'eau... elle se produit... là-bas... à soixante-dix ou quatre-vingts pas. Voyez, on dirait les ébats d'un marsouin !

– C'est lui ! Courons ! Malheureusement, nous allons être entourés, débordés par les curieux. En homme qui connaît la valeur du temps, le capitaine pousse un coup de sifflet strident, bizarrement modulé. Les agents les plus rapprochés arrivent à ce signal et sur un geste de leur officier barrent le quai.

Le revolver au poing, Fédor s'est élancé. Le veneur et son limier bondissent à sa suite. Le capitaine les rejoint en armant son pistolet d'ordonnance.

Soudain, là-bas, hors de la portée des projectiles, surgit du canal une silhouette un instant visible sous un ruissellement copieux. Cette silhouette est celle de Monsieur Rien ! Elle apparaît comme un léger brouillard ayant une apparence humaine, au moment où elle prend pied sur le quai. C'est l'eau qui en adhérant à la peau lui donne une légère opacité. Les trois hommes se rendent bien compte du phénomène qui leur permet d'entrevoir un moment l'invisible. Et aussitôt Monsieur Rien se met à détalier avec la vitesse d'un chevreuil.

– Mille tonnerres ! quel coup de jarret !... s'écrie Fédor ; mais Dieu merci ! nous ne sommes pas non plus des culs-de-jatte.

Le capitaine fait feu, sans résultat d'ailleurs et ajoute :

– C'est pour donner l'alarme !

La silhouette s'efface. Le liquide répandu sur les membres est tombé ou s'est évaporé. Mais il reste encore de fines gouttelettes attachées aux villosités du dos. De telle façon que la partie dorso-lombaire est encore vaguement perceptible. Mais Monsieur Rien qui songe à tout

n'a garde de négliger ce détail si important. Alors, tout courant, il se secoue et s'ébroue, chasse ainsi les parcelles d'eau les plus ténues et redevient invisible.

– Lâche ton chien ! commande Fédor.

L'homme de vénerie arrache la botte qui enserre le col et les épaules de la bête, et le limier libéré s'élance en grondant.

Mais arrivé à une large flaque indiquant l'endroit où Nitchevo est sorti du canal, le chien tourne, cherche, nasille, s'arrête et ne trouve rien. Fédor frémit et dit d'une voix que la colère fait trembler :

– Est-ce que cette baignade n'aurait pas fait disparaître, chez Nitchevo, les émanations de loup ?

X

– Alors ton chien est en défaut ? demande Fédor, et tout est perdu !

Le valet répond :

– Peut-être pas complètement, barine... j'espère encore.

– Quoi ?

– Aux émanations du loup se joignaient celles de l'homme.

– Et alors ?

– Je pense que ne sentant plus la voie du loup effacée par l'eau il va prendre celle de l'homme.

– Cela me paraît bien hasardeux !

Le géant hoche la tête, caresse doucement la bête, et lui adresse ces mots bizarres qui sont les formules d'excitation familières aux veneurs. En vérité, on dirait que le limier comprend. Son œil s'allume. Son mufler se froncé. Sa queue s'agite.

Lentement, il prend les devants, respire par saccades, les narines collées au sol, gronde, souffle et pousse enfin un rauque aboi.

– Voyez ! barine, s'écrie l'homme triomphant, la chasse recommence !

– Bravo ! l'ami... tu toucheras la prime... et cela, quoi qu'il arrive !

– À vos ordres... et merci, barine !

Fédor et le capitaine émerveillés suivent cette chasse étrange qui étonne les rares passants et se perd dans le crépuscule avant-coureur de la nuit.

Fréquemment le limier nasille, gémit et repart. Conduit par lui, le groupe côtoie imperturbablement le canal, et cela dure l'espace d'un bon kilomètre. Au coin de la Perspective Tchernitchef, le chien tourne brusquement sur sa droite et s'engage dans la grande voie, comme pour retourner vers le centre de la ville.

Nitchevo toujours courant a dû prendre une avance considérable, et la poursuite nécessairement très lente lui permet de garder cette avance.

Néanmoins, comme le limier rencontre tou-

jours, il est permis d'espérer que l'on finira bien par atteindre l'homme invisible.

– Ah ça ! le coquin a donc le diable dans les jambes, s'écrie le capitaine qui s'exaspère.

Et Fédor murmure en serrant les poings :

– Je ne comprends rien à une telle résistance ! Maintenant la nuit est venue. Et c'est là une circonstance fâcheuse qui augmente les chances du fugitif. Encore un kilomètre ! En vérité, ces voies de communication de l'empire moscovite sont colossales.

À la jonction de la Perspective Zagorodny, la chasse prend à gauche. Elle parcourt environ huit cents mètres et passe près de la caserne du régiment de Séméonovski. Dix mètres à peine la sépare de la guérite d'un factionnaire posté non loin de la rue Gorokovaïa. Le limier s'arrête un moment et aspire violemment les émanations, quand soudain surgit une flamme ardente qui s'accompagne d'une détonation.

Le chien pousse un hurlement terrible, tombe sur le coup et se débat, percé d'une balle.

Son maître laisse échapper un cri de colère et d'angoisse, pendant que le capitaine s'élance intrépidement vers la guérite d'où est parti le coup de feu.

– Mille tonnerres ! rugit l'officier, malheur à celui... Il n'achève pas. Lancé comme un boulet, il s'empêtre dans le corps du factionnaire qui gît, inerte comme tassé devant le réduit.

Un second coup de feu lui arrive à bout portant. Mais par bonheur, la violence du choc lui a fait perdre l'équilibre. Il s'abat une demi-seconde auparavant, et cette chute lui sauve la vie.

Un même bond porte Fédor vers la guérite. Mais le secrétaire est culbuté en pleine course avec une force irrésistible. Il ne voit rien, mais comprend et s'écrie :

– Nitchevo !... ah ! bandit...

Un éclat de rire strident, d'une ironie cinglante lui répond au moment où, à demi assommé, il roule jusque sur le corps du limier.

Le poste accourt. En tête, un sergent portant un falot.

Le sous-officier voit son supérieur qui se relève, salue et ajoute :

– Mon capitaine... à vos ordres...

– Ce n'est rien... une alerte... nous poursuivons un malfaiteur... il a désarmé le factionnaire.

On soulève ce dernier qui gémit, ouvre les yeux et respire faiblement.

– Es-tu blessé ? demande l'officier de police.

– Mon... mon capitaine... on m'a étranglé... je n'ai rien entendu... rien aperçu...

– Oui !... oui !... je sais... tu n'es pas coupable... tu ne seras pas puni...

– Tu as plus de peur que de mal... j'en suis heureux.

– Rentrez au poste... reprenez la garde... je ferai mon rapport.

– Mon chien !... mon pauvre chien ! sanglote le veneur.

L'officier continue :

– Sergent ! faites emporter ce bon animal qui nous a rendu service... il appartient au chenil de Sa Majesté... demain on enverra prendre son corps.

– Et toi, mon garçon, suis-nous !

– Eh ! Fédor...

Le secrétaire, qui vient de se remettre d'aplomb, répond tout meurtri :

– Présent !... cher ami.

– Et maintenant, que faisons-nous ?

– Sangdieu !... nous poursuivons, et plus énergiquement encore, s'il est possible, ce misérable Nitchevo.

– Sans le limier... la partie est perdue d'avance... le coquin savait bien ce qu'il faisait en tuant la pauvre bête !

– Non ! la partie n'est pas perdue... mais plus que jamais le temps presse.

– Je devine où s'en va Nitchevo... et puissions-nous arriver avant lui pour éviter un affreux malheur...

– Un mot !... un seul... où allons nous ?

– La maison du professeur Lobanof est située rue Gorokovaïa. Nadia, la fille de l'illustre savant, est seule... et Monsieur Rien a proféré contre elle les plus terribles menaces...

– Vous avez raison... courons. Oui, courons de toutes nos forces !

Il leur faut près de dix minutes pour atteindre la somptueuse habitation du professeur. Époumonés par

ce dernier effort, ils s'arrêtent un moment pour respirer. Mais aussitôt un cri terrible les glace d'effroi. Ce cri jaillit de l'intérieur. Et Fédor, étreint par une angoisse mortelle, balbutie, croyant reconnaître la voix de la jeune fille :

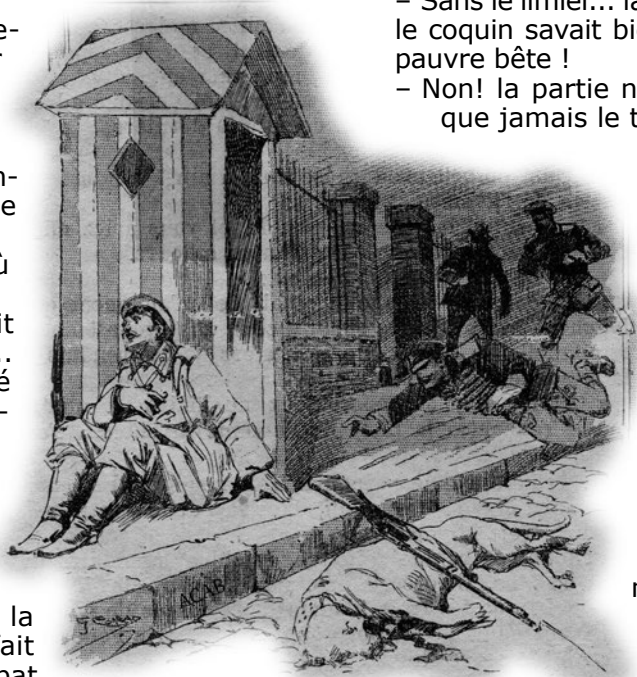
– Nadia !... mon Dieu !... Serait-il trop tard ?

La porte est fermée. Il essaye d'ouvrir pendant que le capitaine carillonne éperdument et que le veneur cogne de toute la force de ses poings d'athlète.

Des gémissements répondent à ce vacarme. Une voix plaintive murmure des mots sans suite entrecoupés de râles d'agonie.

Quelqu'un se traîne derrière les lourds panneaux. Il semble qu'une main défaillante tire les verrous.

La porte s'entr'ouvre sous la rude poussée du dehors. Et le grand vestibule apparaît éclairé comme en plein jour par la lumière électrique. Par terre est étendu le concierge. La figure souillée de sang, le front coupé d'une affreuse blessure, le malheureux a usé ses dernières forces pour accomplir son devoir. Il reconnaît



le secrétaire et balbutie :

– Monsieur Fédor !... ah !... vite... au secours... de mademoiselle... Nadia... il va la tuer... moi... je suis... un homme... perdu !

Sa tête, un moment soulevée, retombe sur la mosaïque rougie, pendant que là, tout près, vibre un second cri plus effrayant que le premier. Au fond retentissent des coups sourds probablement frappés par les gens de service enfermés à double tour.

Fédor connaît seul les dispositions de la maison. Il commande à ses compagnons :

– Au plus pressé !... suivez-moi !

Il s'engouffre dans un large couloir. Au bout, une porte. Fermée aussi. Le jeune homme se rue dessus. Elle résiste.

– À moi ! hurle le géant.

D'un coup d'épaule formidable il la jette à bas. Les voilà dans un petit salon. Encore une porte. Et fermée, toujours... Sans un mot, le veneur l'effondre !

Tous trois bondissent dans la bibliothèque. Une pièce très vaste, où les volumes alternent avec les bibelots précieux, les glaces, les tableaux.

À terre, se débat échevelée, mourante, les mains crispées, la jeune fille. Épuisée par une lutte sauvage contre l'invisible, elle vient de tomber sur le tapis.

– Nadia ! rugit Fédor, chère Nadia... c'est moi !

Il dit et se jette à corps perdu, les mains en avant, sur la place où il croit rencontrer Nitchevo.

– Ah ! bandit ! je te tiens.

Il sent sous ses doigts une peau froide comme celle d'un reptile et serre de toute sa force. Un coup terrible lui arrive en pleine poitrine au moment où le capitaine s'écrie en brandissant son revolver :

– Tenez bon.

Affaibli par sa récente blessure, Fédor recule, manque de tomber et lâche prise.

Par un prodige d'énergie, il reste debout, respire largement et ajoute :

– Ce n'est rien !... la porte !... gardez la porte.

Le géant la bouche de toute sa carrure et répond froidement :

– C'est fait, barine !

– Moi vivant, Nitchevo ne passera pas.

Fédor se penche sur la jeune fille qui suffoque, ouvre les yeux, le reconnaît et murmure d'une voix éteinte :

– Fédor !... merci.

– Sauvée !... sauvée !...

– Pas encore ! gronde la terrible voix laryngée de Monsieur Rien.

Sur un guéridon fume un grand samovar plein d'eau bouillante. Effrayés malgré leur vaillance, les trois hommes voient l'énorme récipient se soulever brusquement, décrire une courbe et s'abattre dans la direction de Nadia. Ainsi projeté, le liquide à cent degrés va tomber sur la figure de la jeune fille et la brûler atrocement. D'instinct le capitaine se jette en avant et fait feu au hasard. La balle manque le but invisible. Mais au milieu de la fumée l'officier reçoit la cascade bouillante qui l'échaude cruellement aux mains, au col et à la face. Il pousse un hurlement de douleur et lâche son revolver qui tombe sur le tapis.

– Ah ! démon !...

Nitchevo éclate de rire et l'effrayant organe de lépreux ajoute :

– Et d'un !...

Prompt comme la pensée, il ramasse le revolver et le braque sur le groupe sans défense. Mais le colosse veille, encadré dans l'entrée. Il voit l'arme brandie par une invisible main, à la hauteur d'un homme debout qui va tirer.

Prompt comme la pensée, il arrache du fourreau son couteau de chasse d'ordonnance. Puis il bondit, frappe à toute volée, un pied en arrière du revolver, et gronde furieux :

– Tiens donc... gredin !

La lourde lame s'abat, avec un bruit de couperet, sur quelque chose de flasque et de résistant tout à la fois et que l'on ne voit pas, naturellement. Mais un jet de liquide jaillit... à peine teinté de rose et qui se fonce aussitôt.

Le sang de Monsieur Rien !

– Bravo ! mon ami !... bravo ! crie Fédor en se relevant, pendant que le capitaine ronchonne :

– Dieu merci ! je ne suis pas aveugle !

– Quel bonheur ! mon cher capitaine !...

Tout cela, en une seconde, pendant que le veneur envoie de toute sa force un second coup de revers.

Cette fois, la lame ne rencontre que le vide.

– Ah ! le coquin !... mais attends un peu !

Cruellement blessé, Nitchevo n'a pas poussé un cri. Avec une endurance et une énergie prodigieuses il se dérobe et enfile l'ouverture qui n'est plus défendue.

Fédor l'entend cogner au montant, lui envoie un coup de revolver et le manque. Mais le bandit saigne en abondance et il est facile de le suivre.

Serré de près, il ouvre une porte au bout du couloir, l'enfile et la ferme en dedans. Cette porte est celle du laboratoire, qui d'autre part donne sur la cour au moyen de vastes baies vitrées.

Fédor commande brièvement au veneur :

– Ne bougez pas ! si Nitchevo essaye de sortir, sabrez-le.

– Oui, barine ! répond le colosse avec sa froide résolution.

Fédor ouvre une fenêtre et saute dans la cour. À sa droite se trouve le laboratoire éclairé, comme en plein jour, par la lumière électrique. Il regarde de tous ses yeux, espérant apercevoir la blessure, ou, du moins le sang qui s'en écoule... quelque chose lui révélant approximativement la présence de Nitchevo.

Il voit le revolver déposé sur une table encombrée d'appareils. Puis aussitôt des bocalux sont déplacés, comme si Monsieur Rien cherchait quelque médicament pour se panser et arrêter l'hémorragie.

Fédor lève doucement son revolver, vise avec soin et fait feu à travers la vitre.

Au bruit de la détonation succède un hurlement de douleur et un vacarme de flacons broyés. La balle a dû atteindre Nitchevo. Mais en même temps elle a pris d'enfilade et fracassé une série de vases renfermant des liquides variés qui se répandent de tous côtés.

En même temps une violente odeur d'éther et

de chloroforme emplit le laboratoire. L'air en est aussitôt saturé, à tel point que les vapeurs s'échappent par le petit trou qu'a fait le projectile dans la grande baie vitrée. Fédor a un rire cruel et murmure :

– Voilà une balle intelligente... elle a blessé l'ennemi, et versé en grand les drogues qui font dormir...

– Dans deux minutes, maître Nitchevo copieusement anesthésié sera immobile et inoffensif comme un homme de pierre !

– Et ce n'est pas trop tôt !

Cette fois enfin, Monsieur Rien paraît hors de combat. Il ne bouge pas et ne donne plus signe de vie. Mais Fédor, non sans raison, craint une nouvelle ruse, et il attend patiemment l'effet des vapeurs soporifères.

Incapable de se soustraire à leur absorption, Nitchevo sent une torpeur invincible l'envahir. Il va succomber très vite à ce sommeil de plomb... tomber sans défense aux mains vengeresses de ceux qu'il a voulu exterminer et payer l'arrière de ses crimes... Pour cela, jamais !... et cette pensée le révolte jusque dans l'agonie...

Il a été vaincu dans cette lutte sauvage contre la société... eh bien ! soit ! il endosse la responsabilité de sa défaite. Et Fédor l'entend râler de sa voix molle, sans timbre :

– Plutôt la mort que d'être pris... je vous hais ! de toute mon âme... oui ! Je vous hais... Soyez maudits à jamais !

Fédor, étreint jusqu'aux moelles par une émotion indicible, voit le revolver quitter la table, se dresser vivement, prendre ensuite une position horizontale et s'arrêter. En même temps éclate une détonation violente produite par la cartouche d'ordonnance. Puis le bruit flasque d'un corps pesant qui tombe et rebondit sur les dalles.

– Accourez !... accourez !... c'est fini ! claironne la voix de Fédor.

Le capitaine, la face et les mains ébouillonnées, arrive bientôt soutenant Nadia. Encore très pâle, mais néanmoins hors de danger, la jeune fille arrive en chancelant dans la cour. Le veneur ferme la marche, son couteau de chasse à la main. Fédor leur explique en quelques mots rapides ce qui vient de se passer et ajoute :

– Attendons encore avant d'entrer... sait-on les surprises qu'un tel homme peut réserver !

Mais ses craintes sont vaines ! Et un phénomène extraordinaire, presque effrayant qui se

manifeste soudain, leur démontre que Nitchevo est bien mort. Sur les dalles du laboratoire, le cadavre encore palpitant reprend très vite sa visibilité. Sa forme apparaît d'un seul coup, en rose clair... vous savez, ce rose qui donne aux statues enluminées cette couleur imitant si mal les tons de chair. Puis, ce rose va en se fonçant. Les téguments passent au pourpre et, deviennent couleur de sang.

On dirait que tous les pores de cet organisme si étrangement modifié laissent transsuder la masse entière du sang qui s'échappe, comme d'une colossale éponge, rougit au contact de l'air et ruisselle partout !

Un soupir de soulagement échappe à ces hommes si braves, à cette jeune fille si vaillante qui, malgré leur intrépidité, avaient tremblé devant le monstre !... le monstre invisible doté imprudemment, par le professeur, de cette formidable puissance !

Le cauchemar est fini ! Nitchevo, l'homme de sang n'est plus qu'une lamentable épave d'humanité. Un énorme caillot sanglant qui symbolise l'effroyable manie de destruction incarnée dans Monsieur Rien !



Le lendemain, dès la première heure, le professeur Lobanof, rendu à la liberté, réintégrait sa maison et reprenait ses chères études.

Pour commencer, il disséquait tranquillement le cadavre de Nitchevo. Ce travail lui permettait de faire d'intéressantes constatations sur cette hématoïdrose, – sueur de sang – survenue après la mort du sujet, et sur les propriétés de l'hématosine qui est, comme l'on sait, la matière colorante du sang.

Ceci, sans préjudice d'autres découvertes qui firent l'objet de rapports mémorables à l'Académie impériale des sciences.

Entre temps, le capitaine Grégori Constantino-witch était promu au grade de commandant pour services exceptionnels. Et le valet de limier recevait la prime de mille roubles que Sa Majesté le Tzar triplait, et de très bon cœur. Enfin, Fédor, qui par deux fois avait sauvé Nadia, était admis à lui faire officiellement sa cour, en vue de fiançailles prochaines. Et comme dans tous les contes de fées, – même de mauvaises fées – cette fantastique aventure se terminait par un mariage.

Fin

MONSIEUR RIEN (Господине Ништо en macédonien - Sênher Ren en nissard) Alias de Yégor Martinof ou Iégor Martinov.

Contexte protivophile ^[1]

Dès la fin du XIX^e siècle après JC ^{2]}, les idéaux anarchistes émergent dans les discours politiques contestataires à travers le continent européen, du royaume britannique à l'empire russe, en passant par la république française ou la Roumélie ottomane. Loin d'être un bloc homogène, ils ont des racines multiples. Les histoires régionales ou nationales ont marqué de leurs empreintes les différents mouvements anarchistes émergents, tout autant que les très nombreux textes théoriques qui s'écrivent alors. L'idéologisation de l'anarchie fait qu'il est difficile d'en écrire une histoire réelle. Le processus de normalisation dans l'écriture de l'histoire tend évidemment à retenir des hominines ^{4]} plutôt que d'autres, à ne se souvenir que d'une linéarité plutôt que d'un foisonnement brouillon. La réalité n'est pas toujours facilement acceptable et sa complexité est impossible à assumer totalement. En France, l'anarchisme d'alors se nourrit autant de textes et des pratiques de Louis-Auguste Blanqui qu'elle les critique sévèrement. Les anarchistes soutiennent avec lui que "*Qui fait la soupe doit la manger*" ^{3]} et n'hésitent pas à proclamer "*Qui a du fer a du pain*" ^{5]}. Tout comme en Russie où les groupes révolutionnaires anarchistes ne se réclament pas de Serge Netchaïev le jeune amant d'Albertine Hottin qui le croise Rue du Jardinet mais en sont l'une des continuités ^{6]}. Le projet social de Pierre-Joseph Proudhon est valorisé alors que son sexisme est relégué au second plan, les envolées insurrectionnelles de Mikhaïl Bakounine font oublier ses aspirations à la conspiration de petits groupes clandestins pour renverser le pouvoir. Malgré une certaine cohérence théorique sur de grands points philosophiques, les situations sociales et politiques différentes ne provoquent évidemment pas les mêmes effets dans les pratiques et les théories anarchistes. La France et la Russie, par exemple, sont difficilement comparables bien qu'il y ait du commun. Dans l'une, les hominines qui prônent l'anarchisme le font dans une démocratie policée, dans l'autre, illes ^{7]} le font dans une autocratie policière. La première entretient l'illusion que l'ensemble des hominines sont des rouages du pouvoir, la seconde ne s'en donne pas la peine.

De l'anarchisme social à l'individualisme anarchiste, de l'anarcho-syndicalisme à l'illégalisme, en passant par les milieux libres ou les communautés anarchistes, les hominines qui composent ce vaste nuancier qu'est l'anarchisme sont multiples. Illes ne se retrouvent pas sur tous les sujets

et parfois même s'affrontent autour de certains. Affrontements théoriques qui en arrivent quelques fois à des violences entre elleux. Mais, au-delà de ces différences, l'anarchisme se caractérise par une volonté de mettre fin aux hiérarchies sociales, économiques et politiques. Cette détermination à lutter contre toutes les formes de pouvoir fait de l'anarchisme un mouvement singulier parmi l'ensemble des autres courants et théories qui se disent révolutionnaires. Sa critique de l'existant se veut radicale et sa vision du futur est sans concession. Tous les domaines des sociétés d'hominines sont passés au hachoir de la critique théorique et contestés par des tentatives pratiques. Aucun n'y échappe. Comme le fait la protivophilie avec beaucoup de plaisir, les idées de dieu, de patrie, d'État, de patron, d'autorité, de domination ou de famille sont traînées dans la boue. Parfois, l'amour aussi. Les projets collectifs et les promesses de lendemains meilleurs sont regardés au minima avec méfiance, au plus avec défiance. Par simplification, par erreur ou par choix, "nihilisme" est parfois utilisé en synonyme de "anarchisme". L'un et l'autre peuvent être définis comme des critiques radicales du présent, mais l'un ne s'encombre pas du futur alors que l'autre cherche à influencer dessus. Ladislav Klíma rappelle que les manières de se vivre anarchiste sont très diverses. Et pas forcément antagonistes.

Enfant, je haïssais tout le monde, la moindre caresse me faisait vomir, contre tous les spécimens du sexe masculin en particulier je nourrissais une idiosyncrasie très poussée. Fondée sur un mépris inné. Analysant mes souvenirs, il m'apparaît que dès les premières années de cette petite vie ma perception de moi-même et de l'humanité a été celle de deux puissances en guerre ; et dès mon plus jeune âge j'ai instinctivement sous-estimé mon adversaire je le tenais pour rien. [...] Je volais simplement pour voler, je me faisais un sport de casser les carreaux la nuit [...], de poser des pierres sur les voies de chemin de fer, de mettre le feu aux meules de blé. Je profanais systématiquement la croix aux environs de la ville, je faisais de l'esclandre à l'église, je lançais, faute de bombes, des tracts anarchistes, etc. ^{8]}

L'utilisation ou non de la violence dans les pratiques politiques anarchistes est un des sujets qui divisent. Que ce soit pour des raisons défensives, en réponse à la violence directe de milices patronales ou de la police par exemple, ou de manière offensive en détruisant des bâtiments officiels, en dévalisant de riches hominines ou en s'attaquant directement à elleux. Être pacifiste contre la guerre ne doit pas être confondu avec le fait d'être pacifique contre l'utilisation de la violence. Tout en se réclamant de l'anarchisme, il est possible d'être pacifiste et pacifique, ou simple-

ment l'une des deux options. Même si les cas historiques sont plus rares, il existe des pacifiques qui ne sont pas pacifistes. Les première et seconde guerres dites mondiales, pour ne citer que ces deux exemples, sont des moments d'histoire où des anarchistes ont soutenu au moins en théorie l'entrée en guerre de tels ou tels pays alors que d'autres préfèrent désertir ou soutenir la désertion. Moins rares sont les cas où des hominines se disent pacifistes, mais ne sont pas pacifiques. Que l'on pense aux adeptes de Bakounine qui partent à la fin du XIX^e siècle se battre en Bosnie contre l'empire austro-hongrois ou en Roumélie/Macédoine contre la présence ottomane ⁹¹. Ou aux nombreux assassinats politiques et actes de destruction perpétrés par des hominines se réclamant de l'anarchisme à la charnière des XIX^e et XX^e siècles en Europe, en Asie et aux Amériques.

*Ce[lle]ux qui produisent tout n'ont rien.
Ce[lle]ux qui ne produisent rien ont tout.
POURQUOI ?
Vive l'anarchie ! ¹⁰¹*

Le message est simple. Accessible et destiné à l'ensemble des hominines. Sans exception. Contrairement aux croyances religieuses, la description anarchiste du réel se fait à partir des outils disponibles de son époque. En plus des réflexions théoriques, les textes diffusés par des individualités, des groupes ou des journaux sont ceux des sciences sociales naissantes et des sciences dures que sont la biologie, la chimie et les sciences de la Terre. En Russie, *L'évolution des espèces* de Charles Darwin ou le positivisme d'Auguste Comte font partie des premières traductions diffusées clandestinement. Avec le risque de finir en prison pour cela. Tout en produisant des réflexions critiques sur ces sciences, la pensée anarchiste parvient à se saisir des opportunités qui se présentent. Le rejet de la modernité ou la méfiance vis-à-vis du modernisme n'empêchent pas les anarchistes de savoir y trouver de nouvelles ressources. Arme d'exploitation, la dynamite est rapidement adoptée par les anarchistes les plus "à la pointe" qui en font une arme de destruction. En France, la "Bande à Bonnot" ¹¹¹ est la première à réaliser des braquages de banques avec des voitures automobiles et à posséder des armes à feu à répétition que les forces de police n'ont pas encore.

Récit yégorien

Les sources concernant Yégor Martinof se réduisent à la seule biographie connue qui lui est consacrée par Louis Bousenard ¹²¹ dans le numéro 5 de *La vie d'aventures* d'octobre 1907 ¹³¹. Longue de seulement 32 pages, elle est sobrement intitulée *Monsieur... Rien !* Selon les normes de transcrip-

tion actuelle, il est préconisé d'utiliser plutôt Iégor Martinov pour noter le russe Егор Мартынов en caractères latins. Hormis celle de parution, la courte biographie ne contient aucune date précise. Néanmoins, il est possible de la déduire par quelques indications. En effet, l'âge de quatre des personnages est indiqué. Il s'agit de personnes clairement identifiées et dont l'état civil est connu. Elles sont les quatre jeunes filles du tsar Nicolas II et de la tsarine Alix de Hesse-Darmstadt. Si Olga a sept ans, Tata cinq ans, Marie trois et Zizie deux, il est possible d'en conclure que les faits relatés se situent en 1902. En Russie. À cette date, Yégor Martinof est "âgé d'environ 25 ans" ¹³¹. Il est donc né autour de 1877. Probablement en Russie même si cela n'est pas aussi clairement dit. À cet âge, il est décrit comme "grand, vigoureux, énergique, résolu... [...] Gros mangeur et grand buveur" ¹³¹. Il est étudiant à Saint-Petersbourg auprès du professeur Marcus Lobanof. Ce dernier est assisté par sa fille Nadia dans les recherches qu'il mène. Âgé d'une cinquantaine d'années, il est d'origine allemande ou suédoise et est né dans le village d'Ermelan près de Riga (Lettonie) ¹³¹. Polyglotte, il est un savant reconnu par ses pairs dans les domaines de l'anatomie, de la physiologie, de la physique, de la chimie et de la biologie. "*Cependant il se tient en dehors de la science officielle. Il consacre sa haute intelligence à l'étude infatigable de choses étranges, mystérieuses et troublantes qui seront peut être la science de demain*" ¹³¹. Le rejeton d'une copulation fictive entre le docteur Victor Frankenstein et le professeur Didier Raoult. En ce qui concerne les années qui précèdent 1902, rien n'est connu sur la vie de Yégor Martinof. "*A t il des relations amicales et sociales autres que celles que l'on entretient habituellement avec un animal domestique ou une plante verte ?*" ¹⁵¹ pour citer les biographies de F. Merdjanov. Quels sont ses liens avec les milieux anarchistes pétersbourgeois ? Est-il lié à un groupe constitué ou participe-t-il à un journal ? A-t-il lu la première traduction de *L'unique et sa propriété* de Max Stirner publiée à Moscou en 1905 ? ¹⁶¹ Autant de questions qui restent sans réponse. Des recherches complémentaires doivent encore être menées pour y répondre. Le Saint-Petersbourg de ce tout début de XX^e siècle est agité par quelques groupes anarchistes qui diffusent les écrits de Piotr Kropotkine et se réunissent dans de petits cercles clandestins pour discuter, échanger et s'organiser pour élargir la propagande. Il est possible que Louis Bousenard fasse une erreur dans la datation des faits. En effet, si l'année 1902 se déduit des âges des jeunes princesses, selon ce qu'il décrit dans la biographie de Yégor Martinof, il est probable que les faits soient postérieurs. Dans ce cas, le contexte politique russe est tout autre et l'activité de groupes anarchistes a évolué vers d'autres options. L'utilisation de la violence politique par des groupes armés clandestins s'est accrue et est venue s'ajouter aux autres formes d'activisme anarchiste. Dans les premières années du XX^e siècle, l'empire russe est secoué par

des vagues de protestations. Des pétitions, des manifestations, des grèves, des écrits et des organisations politiques réclament des réformes politiques et sociales pour atténuer les méfaits de l'autocratie et améliorer le sort des hominines les plus pauvres. Le monde ouvrier urbain est en effervescence et le monde paysan villageois est traversé par le rejet de la servitude et l'obtention d'une réforme agraire. Les plus modérées des demandes veulent une libéralisation politique et économique de la Russie, les plus radicales souhaitent le renversement du tsarisme pour instaurer autre chose. Régime violent et peu habitué à la contestation, la réponse est une fin de non-recevoir. Les oppositions sont contraintes de se cacher pour ne pas tomber sous les coups de la répression. Les morts sont nombreuses et les arrestations fréquentes. Que l'on utilise l'alphabet cyrillique ou pas, il existe toujours au moins 1312 raisons de détester la police ^{17]}. La répression sanglante d'une manifestation ouvrière le 22 janvier 1905 à Saint-Petersbourg déclenche un vaste mouvement de révoltes et de grèves dans les villes de l'empire jusqu'en octobre, évènement généralement appelé "Révolution de 1905" ^{18]}.

D'après les dires de Nadia Lobanof ^{19]}, l'étudiant Yégor Martinof est volontaire pour participer à une expérience du professeur Lobanof, d'en être le cobaye. De nombreux tests ont été menés auparavant sur d'autres animaux que les hominines. Avec succès. Dans les locaux du laboratoire situé sur la Perspective Gorokovaïa, il s'agit dans un premier temps d'injecter un sérum gras à base de glycérine, une "sorte de synthèse des éléments essentiels composant les liquides contenus dans les organismes les plus perfectionnés" ^{13]}. En plus des injections hypodermiques régulières et savamment dosées, l'expérience nécessite aussi une ingestion par la bouche. Ensuite, Yégor Martinof est placé sous une grande cloche en verre dans laquelle l'atmosphère est chargée de gouttelettes de sérum gras. Il les respire et s'en imprègne doucement. L'idée repose sur une démonstration simple. "Si l'on mouille simplement avec de l'eau du papier non collé, ce papier absorbe l'eau par capillarité. Aussitôt cette eau chasse l'air, et le papier apparaît translucide... Si le papier est collé, l'eau ne peut pas s'incorporer à lui, mais alors on l'imbibe d'huile. Et cette huile s'insinue dans sa substance, chasse l'air d'une façon beaucoup plus complète, plus durable aussi, et lui donne la translucidité." ^{14]} Avec ce procédé du sérum gras, Yégor Martinof doit dans un premier temps devenir transparent. Ce nouvel état engendre un phénomène optique qui rend l'indice de réfraction égal à celui de l'air, "de telle façon qu'il n'y eut plus ni réflexion ni réfraction quand les rayons lumineux passaient de l'air dans le corps et du corps dans l'air ambiant" ^{13]}. Ce qui, en termes moins scientifiques, induit l'invisibilité. Le long et progressif processus est clairement détaillé dans la biographie écrite par Louis Boussenard. Les descriptions de toutes les étapes sont de la bouche même de

Nadia Lobanof, très investie dans les travaux scientifiques paternels. Moins de dix ans après la publication en 1897 par Herbert George Wells de la biographie de Griffin un hominine mâle albinos ^{20]}, Yégor Martinof est le second hominine à devenir invisible et dont l'existence est attestée par une biographie. Selon les études menées à ce sujet ^{21]}, la troisième personne à devenir invisible est Segundo de Chomon, un hominine mâle, dont nous disposons des premières images cinématographiques datant de 1909 ^{22]}. S'inspirant de l'exemple de Griffin, la formule chimique suivante est employée pour se rendre invisible : 15 gouttes d'invisibylite, 2 grammes de vaporine et 10 centilitres de fluidhyte. La méthode développée par le professeur Markus Lobanof comporte quelques effets secondaires. Boire et manger n'est plus recommandé car l'eau et la nourriture provoquent une réaction du corps traité avec le sérum gras. Outre des douleurs après l'ingurgitation, Yégor Martinof redevient partiellement et temporairement visible le temps de la digestion. Maintenant, il est préférable qu'il prenne exclusivement de la "nourriture azoto hydro carbonnée à l'état d'éléments chimiques pur et directement assimilables sous forme de granule... pour boisson quelques gouttes de sérum dilué dans une faible solution des sels indispensables à l'organisme." ^{13]} Une fois tous les dix jours. Au bout de plusieurs semaines d'imprégnation de sérum gras par Yégor Martinof, il est complètement invisible. À l'exception d'un plombage dentaire qu'il faut extraire pour que l'invisibilité soit totale.

Comme Griffin avant lui, Yégor Martinof doit être intégralement nu pour ne pas être vu ^{23]}. Évidemment. La disparition des notes du professeur Lobanof empêche de comprendre pour quelle raison la méthode par sérum gras n'est pas utilisée sur des tissus. Est-ce un manque de temps ou une impossibilité physique ? Afin de pallier cet inconvénient majeur pour qui vit à Saint-Petersbourg, où les hivers sont rudes, Markus Lobanof fait preuve d'ingéniosité. Il propose de surexposer l'invisible hominine à des émanations de radium afin que cela active une prolifération abondante de pilosité invisible ^{24]}. "En moins d'une semaine, et grâce au radium, Yégor devint velu comme un véritable petit caniche. [Il devient] un homme chien." ^{13]} Tout risque de grippe intestinale ou de rhume est écarté. Alors que Griffin et plus tard Segundo de Chomon sont contraints de demeurer habillés et de masquer leur visage, Yégor Martinof gagne grandement en autonomie et en discrétion. L'inconvénient principal de ce pelage qui recouvre l'intégralité de son corps est l'odeur de chien mouillé qu'il dégage. Afin d'éviter d'être confronté aux canidés dont il peut croiser la route, il enduit sa fourrure de graisse de loup ^{25]}. Pour ne pas s'exposer à la curiosité d'un chien de chasse à l'odorat sensible ou éviter les périodes de chaleur des mâles qui s'accrochent à tout ce qui bouge, il préfère créer de la peur chez les canidés. Au lendemain de sa trans-

formation, Yégor Martinof met fin à l'expérience et quitte le laboratoire du professeur. Difficile d'avoir les détails précis sur les événements qui précipitent ce départ.

Peu de temps après, il se rend dans le palais du tsar Nicolas II. Invisible, il ne rencontre aucun obstacle à cela. La famille impériale est réunie. Les quatre filles et les parents impériaux. Nicolas, souriant à l'idée de semer la peur, comme à son habitude, raconte à ses enfants l'histoire d'un mystérieux Monsieur Rien. Inventant un personnage qui se veut effrayant, il le décrit comme *"à la fois étrange et terrible... farceur et méchant... comique et cruel... grotesque et féroce"* et qui *"entre partout sans qu'on l'entende... sans qu'on l'aperçoive... sans même qu'on soupçonne sa présence."*¹³¹ Alors qu'il profite de cet instant pour tenter de poignarder le tsar, Yégor Martinof est touché par le tir de revolver de Nicolas deuxième du nom. Bien que blessé, il parvient à prendre la fuite. Le général Borissof, chef de la police de Moscou, est sans voix :

*Rien !... Je ne trouve rien... je me heurte au néant !*¹³¹

Le lendemain, l'anarcho-nihiliste invisible s'introduit dans les locaux de la police. Il poignarde à mort le général Borissof et blesse grièvement son secrétaire particulier, Fédor. Avant de s'enfuir, Yégor Martinof vide le coffre-fort et brûle les dossiers sur les nihilistes. Sur un mur, il tague *"E nihilo vita"*, *"Du Rien la vie"*. La police est sur les nerfs. Le professeur Lobanof est arrêté et envoyé dans un cachot de la forteresse Pierre-et-Paul à Saint-Petersbourg. Sans que l'on sache exactement si, oui ou non, il est en plein délire pour cause d'effets secondaires imprévus, l'invisible étudiant tente de négocier avec son ex-mentor un retour à la normale et obtenir l'autorisation de fréquenter sa fille Nadia contre une aide à l'évasion ! Markus Lobanof refuse et annonce à Yégor Martinof qu'en l'absence d'un repas de granule et d'une cuillère à café de sérum gras dilué tous les dix jours, il court vers la mort. Se sachant perdu, il oscille entre des moments de pleine lucidité et de crétinie absolue. *"Je vais faire sauter l'arsenal... puis je massacrerai les grand ducs... les ministres... les maréchaux... je sèmerai partout l'épouvante et la mort"*¹³¹ se mélange avec ses menaces de tuer Nadia Lobanof, qu'il dit aimer, pour se venger du professeur qui lui refuse sa fille ! Un de ces grands moments du discours amoureux qui pourraient être si hilarants s'ils n'étaient pas mortels. En termes modernes de catégorisation, Yégor Martinof est un hominine mâle hétérosexuel cisgenre dont les comportements liés aux hominines femelles semblent en adéquation avec le rôle de dominant qui est valorisé socialement et attendu de lui. Peut-être est-il bisexuel ? Ou pansexuel comme la mère de F. Merdjanov ? Impossible d'en savoir plus, mais cela ne change rien. Il est doublement trans : trans-espèce et transparent. Croire que parce qu'invisible,

il ne peut bénéficier des privilèges sociaux de la blancheur de sa peau, c'est minimiser la dimension systémique²⁶¹ qui fonde les privilèges racistes. Il est validiste de ne pas comprendre les difficultés quotidiennes rencontrées par une personne invisible à trouver sa place dans une société adaptée aux visibles. Pour éviter les accidents routiers, par exemple, ne faut-il pas installer des herse automatisées mobiles au sol aux passages piétons à la place des simples feux de signalisation qui n'arrêtent rien pour qui veut passer ? De manière générale, pour éviter les accidents, il faut toujours conduire avec prudence comme aime à le rappeler l'accidentologue Nicolas "Seth Gecko" Salvadori : *"Plutôt qu'de rouler en Subaru, j' préfère rouler en 2 ch'vaux avec un cadavre de flic sous la roue"*²⁷¹. Il est aussi probablement très anthropocentriste et spéciste de ne voir en Yégor Martinof que ses aspects d'hominines alors que sa transition mi-hominine mi-caniche est finie.

La traque policière se fait de plus en plus pressante et est largement relatée dans *Monsieur... Rien !* Comme promis, l'arsenal est pulvérisé par une explosion. En s'emparant discrètement de l'arme d'un militaire, Yégor Martinof parvient à tirer en pleine rue sur les ministres de la Guerre et de l'Intérieur, les tuant tous les deux sur le coup. *"Ce que vous appelez crimes est une mission sacrée... l'affranchissement des peuples... et c'est pour cela que j'ai accepté de devenir invisible"* aurait-il dit au professeur Lobanof selon son biographe Louis Boussebard¹³¹. Pour éviter d'être capturé et de finir dans un cachot, Yégor Martinof se tire une balle dans la tête. Mort, il redevient visible. D'après le témoignage de ses poursuivants, ces derniers mots sont : *"Plutôt la mort que d'être pris ! Je vous hais ! De toute mon âme... Oui, je vous hais"*. De manière involontaire, Nadia Lobanof lui rend un hommage émouvant en disant de lui que *"sous des dehors graves et studieux, se cachait un de ces êtres formidables qui incarnent le génie de la destruction !"*¹³¹ Ce que fera sans le savoir, près d'un siècle plus tard, Giuseppe Culicchia dans *Le pays des merveilles* :

L'été que j'avais tant attendu est arrivé. Maintenant il est presque fini. En septembre, je retourne à l'école. Grand père m'a dit que si je veux, je peux arrêter la comptabilité. Il me paiera le conservatoire avec sa retraite. Mais j'en ai plus rien à foutre de rien. J'en ai plus rien à foutre de rien. J'en ai plus rien à foutre de rien. J'en ai plus rien à foutre de rien. De rien. De rien. De rien. J'ai demandé à Franz un de ses T shirts comme souvenir. Celui avec gribouillé au stylo bille JE VOUS HAIS TOUS. Je le porte tout le temps. Le rendez vous avec Margherita, j'y suis pas allé.

*J'écoute de la musique.
Le jour.
La nuit.
Tous les jours.
Toutes les nuits.
Ils ont aussi abattu mon chêne. Il était sur
le chemin de la nationale. Je regarde le T
shirt que je porte.
JE VOUS HAIS TOUS, c'est écrit.
JE VOUS HAIS TOUS.
JE VOUS HAIS TOUS.
JE VOUS HAIS TOUS. ^{28]}*

Cycle merdjanovien

Malgré ses vraisemblances, *Monsieur... Rien !* est à considérer avec toute la rigueur de la protivophilie. Les éléments biographiques et les détails du récit doivent être scrutés avec soin. Cette biographie de Yégor Martinof est publiée en octobre 1907. Malgré les repères chronologiques des âges princiers qui laissent à penser que les faits décrits se situent en 1902, il est très probable que ce ne soit pas le cas.

Hormis Yégor Martinof et la famille tsarienne, les protagonistes se cachent derrière des pseudonymes. Les assassinats d'un chef de la police et de deux ministres semblent faire allusion à d'autres hominines dont les archives font mention. Les ministres de l'Intérieur Dmitri Sipiaguine et Viatcheslav Plehve sont assassinés respectivement en avril 1902 ^{29]} et en juillet 1904 ^{30]}. Le ministre de la Guerre Viktor Sakharov est tué en novembre 1905 ^{31]}. D'autres échappent de peu à la mort. Par exemple le ministre de l'Intérieur Piotr Durnovo qui, en 1905, pense que *"les émeutiers doivent être exterminés immédiatement par la force des armes, leurs habitations doivent être brûlées en cas de résistance. L'autonomie arbitraire doit être éradiquée une fois pour toutes maintenant. Les arrestations ne serviraient à rien aujourd'hui et il est de toute façon impossible de juger des centaines et des milliers de personnes."* ^{32]} Ou encore Dmitri Trepov, chef de la police moscovite et gouverneur général de la région de Saint-Pétersbourg en 1905, qui survit à plusieurs tentatives d'assassinat ^{33]}. La famille du tsar est aussi la cible d'attaques meurtrières. Déjà en 1881 le grand-père de Nicolas II, le tsar Alexandre II ^{34]}, est tué lors d'un attentat et en 1905, c'est le frère de ce dernier qui est abattu par l'esseriste Ivan Kaliaïev ^{35]}. Cet acharnement n'est pas le fait du hasard. Tous sont visés pour leur responsabilité directe dans la répression qui cause la mort de milliers d'hominines lors des manifestations qui réclament des réformes politiques, ainsi que pour leur acharnement à poursuivre et anéantir les différents groupes politiques qui contestent l'autocratie tsariste.

D'après Louis Boussenard, le général Borissof est le successeur de Dmitri Trepov, mort en septembre 1906 d'une angine de poitrine trois mois après une dernière tentative ratée de le tuer ^{36]} mais selon la presse de cette époque, c'est le général Vladimir Dediouline, préfet de police pétersbourgeois, qui le remplace ^{37]}. Lorsque dans *Monsieur... Rien !* il fait allusion à la tentative d'assassinat du "prédécesseur" de Borissof par Vera Zassoulitch ^{38]}, il semble que Louis Boussenard confonde Dmitri Trepov avec son père, le général Fiodor Trepov, que Vera Zassoulitch a tenté de tuer en janvier 1878. Sa formulation prête à confusion. Il existe bien un général Borissof ou Borissov, que l'on retrouve dans les événements liés à la guerre de 1905 entre la Russie et le Japon et non à un poste de gouverneur ou de chef de la police. Il est attaché militaire auprès de Mikhaïl Alekseïev, général d'état-major de la 3^e armée en Mandchourie lors de cette guerre. Dans une lettre datée de 1915, la tsarine demande à son empereur de mari des précisions sur Borissof car leur fille Anastasia "Zizie", la plus jeune ^{40]}, *"a entendu dire qu'il n'était pas un homme bien pendant la guerre du Japon !"* ^{40]} ^{41]}

La plupart de ces actions meurtrières contre des officiels du régime tsariste sont l'œuvre de membres de groupes socialistes-révolutionnaires ^{42]}. Les socialistes-révolutionnaires (SR) sont un courant révolutionnaire non marxiste qui fonde ses espoirs, non pas sur la classe ouvrière, mais sur la paysannerie. Ils sont organisés en parti depuis 1901 et sont adeptes de la violence politique. La branche dite "maximaliste" est tactiquement proche des anarchistes avec qui de nombreuses actions clandestines et braquages sont réalisés. Adeptes du parti centralisé, les socialistes-révolutionnaires forment l'Organisation de Combat ^{43]}, chargée des vols à main armée les expropriations et des actions violentes contre des représentants du pouvoir ou des militaires. Parmi les anarchistes, les choix d'organisation sont différents. Une myriade de groupes anarchistes clandestins apparaissent dans les régions industrielles du sud-ouest de la Russie et du nord-ouest, ainsi que dans les territoires de l'ancien royaume de Pologne et de Lituanie. En Russie, nombre d'anarchistes sont d'ex-esseristes ^{44]}. Dans les premières années du XX^e siècle, à Saint-Pétersbourg, apparaît le groupe anarchiste Beznatchalie, nom qui signifie "refus de toute autorité" et peut être un synonyme de "anarchiste". Au printemps et à l'été 1905, Nicolas Romanov (homonyme du tsar Nicolas II) dit Bidbei et deux de ses compagnons publient à Paris un journal intitulé *Feuille du groupe Beznatchalie*. Le discours est clair : il appelle au *"soulèvement armé du peuple tout entier : pay sans, ouvriers et déshérités..."* et préconise pour cela de s'unir à *"la lie de la société : chômeurs, vagabonds, clochards, tous les éléments rejetés, les renégats de la société car ils sont tous nos frères et nos camarades"* pour une *"revanche gigan*

tesque, totale, féroce et sanglante du peuple" ^{45]}. À Saint-Petersbourg même, le groupe Beznatchalie diffuse beaucoup de textes anarchistes et fait de la propagande en direction des hominines dans les usines "les appelant à détruire leurs machines, à faire sauter les centrales d'énergie, à lancer des bombes sur les tortionnaires bourgeois, à piller les banques et les magasins, à faire sauter les commissariats et à ouvrir les prisons", selon l'historien anarcophile Paul Avrich. L'un des hominines de ce groupe anarchiste pétersbourgeois, "Tolstoï" Rostovtsev ^{46]}, publie un petit manuel pratique pour fabriquer les bombes dites macédoniennes selon une méthode éprouvée en Macédoine dans lequel il explique "la façon de s'y prendre pour mettre le feu aux meules des gros propriétaires" et exhorte les hominines à "s'armer de haches et à faire périr la famille du tsar, les hobereaux et les prêtres !" Alors qu'il n'a encore à son actif qu'un braquage de banque et l'assassinat d'un policier, le groupe anarchiste de Saint-Petersbourg est démantelé courant 1906 et le procès de ses membres débute le 13 novembre de la même année. Illes refusent évidemment de reconnaître la légitimité de la justice tsariste et se moquent de leurs juges. Parmi elleux, Nikola "Bidbei" Romanov est condamné à 15 années de prison. Idem pour Alexander Kolosov ^{47]} qui se suicide trois ans plus tard. Boris Speranski prend 10 ans. Ce dernier, condamné à 10 années supplémentaires pour une tentative d'évasion, est maltraité par ses geôliers après les avoir insultés en 1908. L'un d'eux lui tire une balle de pistolet dans la jambe. Il disparaît dans les méandres du système carcéral russe. "Tolstoï" Rostovtsev et Vladimir Ouchakov ^{48]} sont envoyés à la forteresse Pierre-et-Paul. L'un simule la folie et parvient à être transféré dans un hôpital d'où il s'échappe. Réfugié en Suisse, il participe à un braquage à Montreux qui tourne mal. Emprisonné à Lausanne, il s'asperge d'essence et s'immole. L'autre, Vladimir Ouchakov, réussit aussi à s'évader. Capturé après un braquage en Crimée, il parvient à s'échapper mais, rattrapé, il préfère se tirer une balle dans la tête plutôt que d'être arrêté. Le sort de Maroussia l'épouse de Rostovtsev et de quelques autres membres demeure pour l'instant inconnu pour la protivophilie.

Malgré toutes les indications qui pourraient le laisser penser, il n'est pas possible d'affirmer avec certitude que Yégor Martinof ait fait partie du groupe anarchiste de Saint-Petersbourg. Il n'apparaît dans aucune des archives officielles. Seule la biographie de Louis Bousсенard conserve son souvenir. Yégor Martinof n'est pas le seul cas loin de là d'invisibilité d'hominines qui ont lutté, voire perdu la vie, pour défendre une cause qui leur semblait juste et dont l'historiographie officielle ne garde pas de traces. Pour des raisons différentes, ce phénomène d'invisibilité se retrouve aussi dans l'historiographie écrite par les mouvements révolutionnaires. Yégor Martinof en est la preuve.

Et bien, oui, je le répète à la face du monde : toute "organisation" ne profite et ne profitera jamais qu'aux organisateurs ! Voilà ce que je veux "conter" encore avant de mourir. Tous ceux qui veulent faire de l'Homme la bête d'un troupeau sont des assassins. Quels qu'ils soient. [...] Pourquoi ? Mais parce que je suis convaincu que les révoltes des bergers ne sont que des révoltes commanditées, quoiqu'il leur arrive, parfois, à ces bergers, de se casser le cou, eux aussi, au beau milieu de la commandite, ou de l'illusion. Et c'est pourquoi je crie, sur mon grabat : Vive l'Homme qui n'adhère à rien ! ^{49]}

Les hominines qui asservissent les autres minimisent les faits, transforment la réalité et n'hésitent pas à ridiculiser ceux qui les contestent. La méthode est courante. Les biographies et les autobiographies ne sont pas fiables. Combien d'hominines à qui des actes imaginaires ont été attribués, des paroles faussement prêtées ou des surnoms farfelus accolés ? Il semble que cela soit le cas pour Yégor Martinof. Rien n'indique qu'il se surnomme lui-même Monsieur Rien. Au contraire. Dans sa biographie, l'auteur dit que le jour de la tentative de son assassinat, le tsar Nicolas II raconte à ses proches une histoire qui se veut effrayante, d'un mystérieux Monsieur Rien qui a "des mains de justice... et des bras de levier" avec "un corps qui n'est qu'un cor de chasse... à moins que ce ne soit un corps de délit". Sa bouche est "une bouche de cha leur... avec une langue... universelle. [...] Quant à sa tête... et bien ! c'est une tête de Turc, parbleu !" ^{13]} Une espèce de croquemitaine. Nous sommes très loin d'une description réaliste de Yégor Martinof. Nicolas le second a littéralement fumé la moquette ! Le rapprochement entre cet imaginaire monsieur Rien et Yégor Martinof n'est en fait qu'un hasard. Le témoignage de l'halluciné tsar vient alimenter une version policière qui, dans la biographie de Yégor Martinof, fait de lui Monsieur Rien. Dans la version originale en français, il est même parfois appelé Gospodine Nitchevo par ses poursuivants, comme s'il s'agissait d'un prénom et d'un nom, alors que c'est simplement la translittération en alphabet latin de Monsieur Rien en langue russe ^{50]}. La première réédition de *Monsieur... Rien !* en langue française date de 1991 ^{51]} et la traduction en langue russe est rééditée en Russie en 1997.

Dystopie de Rien

Il est très compliqué, même pour la protivophilie, de faire des comparatifs. Griffin ^{20]} et Segundo de Chomon ^{22]} sont les parentèles symboliques les plus proches de Yégor Martinof. Le premier, sous le titre d'Invisible I^{er}, veut mettre fin à la royauté

(britannique). Pour entamer le processus qui mène à la chute royale, il projette dans un premier temps d'assassiner un savant mais il en est empêché par une foule d'hominines qui le lynchent. Ses notes sur les travaux qui lui permettent de devenir invisible demeurent introuvables. D'après son biographe H.G. Wells elles sont entre les mains d'un de ses complices, Thomas Marvel. Le second invisible, Segundo de Chomon, est un détrousseur de riches. Les quelques images de lui le montrent invisible en train de dévaliser une riche demeure dans laquelle il s'empare des bijoux et de la faïencerie. Puis dans un deuxième temps, il fait les poches d'un couple d'hominines en admiration devant la vitrine d'un bijoutier. Malgré la traque policière, il parvient à effrayer ses poursuivants qui renoncent. Nul ne sait ce qu'il devient par la suite. Est-il arrêté ? Finit-il mort comme Invisible I^{er} avant lui ? Le lien entre les deux invisibles semble être du domaine politique. Griffin abhorre la monarchie au point de vouloir attenter à la vie d'une personne pour l'ébranler, alors que l'autre n'hésite pas à prendre l'argent directement là où il est. S'il n'est pas clairement dit que ces deux invisibles soient anarchistes, les similitudes avec Yégor Martinof sont frappantes. Louis Bousenard ne dit d'ailleurs pas si Monsieur Rien est anarchiste ou non. Les références politiques historiques directes renvoient aux socialistes-révolutionnaires à travers l'exemple de Vera Zassoulitch, autant qu'aux nihilistes lorsque Yégor Martinof détruit les dossiers policiers les concernant ou avec son graffiti "E nihilo vita", "Du Rien la vie".

Dans le courant du XIX^e et le début du XX^e siècle, les liens entre les révolutionnaires de Russie et de France sont à l'image de la relation entre la parisienne Albertine Hottin et son amant russe Serge Netchaïev : profonds et fragiles à la fois. Profonds par les proximités idéologiques et la détermination partagée à en finir avec un présent vomitoire, fragiles par leur exposition permanente à la répression policière et par leur éloignement géographique irrémédiable. Qu'elles soient socialistes-révolutionnaires, nihilistes ou anarchistes, les hominines ne peuvent échapper à cette réalité : plus de 2300 kilomètres séparent Saint-Pétersbourg du hameau de Rien, dans la Drôme. Mais, malgré ces distances, les polices collaborent entre elles. Pour y échapper, il est nécessaire de s'entraider. Les anarchistes de Saint-Pétersbourg ne sont pas le seul groupe à profiter d'un exil en France pour publier des journaux qui sont ensuite envoyés clandestinement en Russie. Les anarchistes du groupe Drapeau Noir de Bialystok publient le premier numéro de *Le mutin* Buntar en russe en décembre 1906 à Paris. Entre 1906 et 1910, le journal anarchiste *L'oiseau tempête* Burevestnik en russe édite 19 numéros, tous imprimés dans cette ville. Animé par German Askarov^{52]}, *L'anarchiste* y publie 5 numéros entre 1907 et 1910. Pour ce faire, il est indispensable de s'allier avec des anarchistes de France.

L'ahistorienne Renée Gouraud d'Ablancourt^{53]}, sous le pseudonyme de René D'anjou, révèle en 1909 l'existence de la société secrète des "Compagnons de l'Étoile noire" dans des travaux publiés en épisodes dans *La Mode du Petit Journal* à partir du 18 juillet 1909 sous le titre de *L'Oiselle ou Royale énigme*. Jusqu'alors inconnue, cette organisation clandestine œuvre afin qu'il n'y ait "*bien tôt plus ni un roi, ni un empereur, ni une armée, ni une frontière*"^{54]}. Son cœur névralgique se situe sur l'île Stella Negra, quelque part dans la mer Méditerranée, où flotte "*son fanion rouge, frappé d'une étoile noire*." Une communauté d'hominines y est organisée selon des préceptes égalitaristes. En théorie, du moins. Des écoles, des ateliers et des magasins sont régis par le triptyque "Concorde. Assistance. Justice". Pour parvenir à ses fins, l'organisation anarchiste mène de nombreuses recherches scientifiques avant-gardistes. "*Aux laboratoires, aux champs où ils font pousser dans des terres préparées chimiquement, des plantes textiles qui composent d'étranges étoffes aux propriétés multiples, aux couleurs variables, depuis la neo color, invisible, car elle ne porte pas sur notre rétine et rend invisible tout ce qui en est en veloppé, jusqu'à la super color, blanche au soleil, bleue à l'ombre, rouge sous l'action de la lumière électrique*." ^{54]} Leurs recherches sont une variation de celles d'Édouard Hottin, le cousin du père d'Albertine Hottin, qui invente en 1864 un procédé chimique qui rend ininflammable les tissus^{55]} et qu'il nomme la Hottine. Un échec commercial et une absence totale de mention ultérieure. "*Certes, si les hommes étaient sages, ce n'est pas aux inventeurs de moyens de destruction perfectionnés qu'ils élèveraient des statues. Celui là a mieux mérité de l'humanité, qui, comme M. Hottin, nous débarrasse d'un fléau dévorant*." ^{56]}

L'homine femelle Véga de Ortega est élevée sur Stella Negra : "*En liberté, selon la nature, je vivais à l'air jour et nuit, je mangeais des légumes, des fruits, des gâteaux de farine et de lait. [...] On me laissait la faculté d'agir bien ou mal selon mon instinct, on ne me défendait rien*" ^{54]}. Elle apprend l'italien et le français. Vers ses 18 ans, la jeune Véga de Ortega est équipée d'une nouvelle technologie lui permettant de voler dans les airs. Elle est la seule à pouvoir utiliser cette combinaison ailée car elle a reçu pour cela un traitement particulier depuis l'âge de sept ans qui la rend insensible à la peur du vol. Sa biographe ne rentre pas dans les détails et le procédé reste mystérieux. Dès 1906, le folklorien Paul Sébillot croit déceler dans un dicton populaire français une explication plausible à une telle situation :

*Femme ainsi qui rien ne redoute.
A monté dessus l'ours sans doute.* ^{57]}

Connue au Royaume-Uni sous le surnom de "Lady Bird" et de "Femme-Oiseau" en France, Véga de Ortega se fait appeler L'Oiselle. À partir d'août

1911, les travaux de Renée Gouraud d'Ablancourt sont de nouveau publiés en épisodes dans *L'Indépendant du Cher* sous le titre de *Véga la magicienne* ^{54]}. L'Oiselle n'est pas seulement capable de voler, elle bénéficie aussi de la technologie des douze tubes de vie, une "pharmacie portative" avec laquelle, selon ses propres mots, elle défie "*beau coup de choses : le sommeil, la faim, la soif, la fatigue, l'énervement, la fièvre, les épidémies. [...] Les comprimés sont enfermés dans des flacons blancs. Les cinq autres flacons qui sont bleus contiennent le moyen d'augmenter la force des cinq sens.*" ^{54]} Parmi les hominines de Stella Negra, Véga de Ortega semble faire exception car, généralement, "*les filles apprennent la cuisine, la couture, la lecture, avec quelques notions d'histoire, de géographie et de calcul, mais sans grand développement ; elles s'attachent surtout au métier de ménagères et de mères de famille, connaissant assez d'hygiène pour soigner les malades et les blessés*", selon Renée Gouraud d'Ablancourt et Georges Spitzmuller dans *Le prince Fédor*, publié en 1907 ^{58]}. Alors que L'Oiselle se fait "redresseuse de torts", utilisant sa combinaison volante et ses pouvoirs pour défendre de "bonnes causes" et lutter contre des injustices, la société des Compagnons de l'Étoile Noire n'hésite pas à pratiquer la violence politique contre les raisons de sa colère. Que ce soient des hominines ou des choses inanimées. La mort et la destruction mettent fin aux tergiversations pour savoir si "Rien n'est éternel" se prononce ou pas comme "Rien est éternel". Malgré des similitudes, les journaux anarchistes russes de Saint-Petersbourg et Yégor Martinof sont assez différents de la société secrète de l'Étoile Noire et des hominines de Stella Negra. Différences idéologiques et tactiques. Dans le cas russe, il s'agit de combattre un système politique sans avoir une zone géographique à gérer, dans l'autre il s'agit d'une organisation communautaire et géographique qui vise à pérenniser son modèle social. Aucune preuve n'existe sur une possible rencontre entre les hominines de Stella Negra et celles de Beznatchalie. Rien n'indique qu'il y ait un lien entre Véga de Ortega et Yégor Martinof, entre L'Oiselle et Monsieur Rien. Dans l'état actuel de la recherche, il n'a pas été possible de confirmer l'utilisation du tissu neo-color qui rend invisible par les hominines de Stella Negra pour mener une action violente. Il est nécessaire pour cela de consulter l'ensemble des travaux réalisés par Renée Gouraud d'Ablancourt dans lesquels Stella Negra et les Compagnons de l'Étoile Noire sont des protagonistes ^{59]}.

Au sens moderne du terme, Yégor Martinof est à ranger dans la case des super-héros, c'est-à-dire qu'il fait partie des hominines ayant des "pouvoirs" particuliers et dont illes se servent pour défendre telle ou telle cause. L'invisibilité n'est pas courante. Depuis la mort tragique de Yégor Martinof, très peu d'hominines peuvent se vanter de compter l'invisibilité parmi leurs super-capacités. Les plus

connus sont Jane Storm alias Invisible Girl et Jacques Foccart alias Invisible Kid ^{60]}. L'une est invisible après une exposition à des radiations cosmiques lors d'un voyage spatial dans les années 1960, et l'autre après avoir bu volontairement un breuvage chimique dans le courant du XXXI^e siècle. L'une devient membre des Quatre Fantastiques et l'autre de la Légion des Super-Héros. Jane Storm et Jacques Foccart défendent le bien contre le mal dans l'univers bipolarisé qui est le leur. Leur invisibilité n'est pas permanente et dépend de leur volonté, contrairement à Invisible Boy qui peut l'être uniquement lorsque personne ne le regarde. Lui et son groupe des Mystery Men ^{61]} sont à classer dans la vaste catégorie des "*super pouvoirs pourris*" selon le spécialiste du sujet, Guillaume Aldebert ^{62]}. La grande différence entre Yégor Martinof et ces trois autres invisibles est la question du costume. Lui n'en a pas besoin, protégé par son pelage, alors que les Invisible Girl et Kid doivent en porter un en permanence lorsqu'illes sont visibles. Dans la tenue bleue moulante des Quatre Fantastiques, Jane Storm apparaît et disparaît comme bon lui semble, tout comme Jacques Foccart dans son justaucorps intégral trop petit, alors que Invisible Boy se retrouve nu à chaque disparition. Idem pour Translucide du groupe The Boys ^{63]} qui est nu lorsqu'il est invisible, mais qui résiste mieux aux intempéries car sa peau en carbone est impénétrable. Selon sa nécrologie officielle, seul de l'explosif dans l'anus est en mesure de le tuer ^{64]}. La question du costume est centrale dans la réalité du quotidien des super-héros mâles et femelles. De Deadpool qui cache les brûlures qui déforment son visage et le font ressembler à une hémorroïde derrière une cagoule rouge et noire aux grands yeux blancs, à Wonder Woman qui doit affronter tous les ans le froid de l'hiver et les pluies automnales dans un mini-short et un bustier, en passant par Superman dont on ignore s'il quitte ou non sa combinaison pour se doucher ou chier. Ou encore la burka derrière laquelle se cache la super-héroïne pakistanaise Jiya alias Burka Avenger ^{65]} qui poursuit le fondamentalisme religieux avec son art martial traditionnel et pour seules armes des stylos et des livres. Aucun de ces costumes n'a l'originalité de Flaming Carrot ^{66]} qui "*porte un masque géant de carotte surmonté d'une petite flamme, est toujours vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon rouge et [...] porte aux pieds des palmes de plongées*" au cas où il aurait besoin de nager. Et c'est ainsi habillé qu'il mène sa lutte contre le mal. La dimension politique de leurs actes différencie aussi les super-hominines entre elleux, et singulièrement de Yégor Martinof. Pour nombre de ces hominines, il est le mal. Plutôt à ranger dans la catégorie des super-villains, ce vaste ensemble qui va de Galactus le dévoreur de monde au Chaînon Manquant, de Thanos le titan extra-terrestre au tueur psychotique Arthur Fleck alias Le Joker. Rien de commun entre Yégor Martinof et la bolcheviste Octobriana ^{67]}, avec son étoile rouge sur le front, ou

avec l'américano-soviétique James Barnes alias le Soldat de l'Hiver ^{68]}. Des origines géographiques ou des détestations communes ne font pas des amitiés ! D'ailleurs l'historiographie bolcheviste, puis soviétique, ne fait pas mention de Yégor Martinof, ni ne se l'approprie comme cela a été le cas avec d'autres hominines. Selon la recherche protivophile, il n'en existe aucune trace dans la presse russe de l'époque. Ni postérieure. Les collectifs actuels et passés d'hominines aux super-pouvoirs sont très nombreux. Et divers. Des volontaristes citoyennistes de la Ligue de Justice qui traquent ensemble le mal à la Doom Patrol et sa psychothérapie de groupe pour super-hominines non volontaires de l'être, des opportunistes et réactionnaires de The Boys aux industriels et libéraux Avengers. Pour ne citer que quelques exemples. Du côté de la super-vilainie aussi, la liste est longue. Par exemple, Les Maîtres du Mal, un groupe fondé par le baron hitlérisme Heinrich Zemo, et sa cohorte de super-vilains tout aussi hitlérisme tels que Johann Schmidt ^{69]} alias Crâne Rouge ou Armin Zola. Bien souvent, en super-vilainie, les noms des groupes en disent long sur eux-mêmes : Lethal Legion, Démolisseurs ou Suicide Squad. Les soviétiques ont leurs propres ligues. Les Super-Soldats Soviétiques, les Soviets Suprêmes, le Protectorat du Peuple ou la Garde d'Hiver regroupent, entre autres, la Dynamo Pourpre, Nicolaï Krylenko alias Vanguard ^{70]} et sa sœur Laynia Petrovna alias la Nébuleuse Noire ^{71]}, ou encore le Gardien rouge ou la Grande Ourse ^{72]}. Dynamo Pourpre est une armure de haute-technologie dans laquelle douze hominines mâles et une femelle vont combattre successivement, l'adelphie Vanguard et Nébuleuse Noire ainsi que la Grande Ourse sont des hominines avec une mutation qui leur donne leurs pouvoirs, alors que les sept hominines qui tiennent le rôle du Gardien Rouge sont sans super-pouvoirs mais simplement très athlétiques, ayant un surentraînement et spécialistes du combat au corps à corps de la systema, l'art martial soviétique ? Parmi l'ensemble de ces hominines, il n'en existe qu'un seul qui, si l'on se fie à son nom, se réclame ouvertement de l'anarchie. Lonnie Machin se fait appeler Anarky et "*a étudié les arts martiaux et a mis à profit ses talents d'ingénieur et ses connaissances en informatique pour devenir lui même un justicier*" ^{73]}. Avec un look vestimentaire destiné à l'émeute urbaine moderne, avec blouson, capuche, A cerclé et cocktail Molotov, ou bien déguisé dans le style de Vendetta avec cape, chapeau et masque, Anarky s'attaque de manière violente à ce qui touche aux inégalités sociales, à la malveillance écologique, au militarisme, à l'État, à la corruption, etc. Sa biographie indique que "*Son nom est son but*" ^{74]}. Un peu comme Kick-Ass ^{75]} "*botter le cul*" en français il n'a pas de réels super-pouvoirs, mais une volonté inébranlable d'œuvrer pour le bien des hominines. Ennemi du riche misanthrope Batman dans un premier temps, il glisse vers un libertarisme qui prône que l'avenir souhaitable pour les individus se trouve dans le libéralisme social,

économique et politique ^{76]}. Un processus politique auquel a échappé Yégor Martinof du fait de sa mort prématurée à une vingtaine d'années.

Je n'en pense rien et plus je le regarde moins je pense. ^{77]}

Pour la protivophilie, la question essentielle est celle de la place de F. Merdjanov en toute chose. Quelle pourrait être la sienne dans une biographie de Yégor Martinof alias Monsieur Rien ? Quels liens entre sa personne et la nébuleuse de la super-vilainie ? À n'en pas douter, il semble bien qu'il faille lui assigner cette place plutôt qu'une auprès du super-héroïsme. En effet, ce dernier ne fait que sauver le monde actuel, tel qu'il est, alors que manifestement F. Merdjanov est de ceux qui veulent simplement le réduire en cendres. Pour autant, son but ne semble pas non plus de s'aligner sur toutes les pourritures de la super-vilainie car, contrairement à ce qu'affirme un dicton populaire, les ennemis de mes ennemis ne sont pas mes amis. F. Merdjanov est à situer "*Par delà le bien et le mal*" pour citer le marteleur Friedrich Nietzsche. Par conséquent, le groupe le plus approprié à admettre F. Merdjanov en son sein est la Confrérie de Dada ^{78]}, fondée par Eric Morden alias Mr Nobody. "*Le bien ! Le mal ! Des concepts dépassés pour une époque antique. Ne voyez vous pas ? Il n'y a pas de bien, il n'y a pas de mal dans notre nouveau monde ! Regardez nous ! Ne sommes nous pas la preuve définitive qu'il n'y a ni bien, ni mal, ni vérité, ni raison ? Ne sommes nous pas la preuve que l'univers est un idiot baveux sans aucun sens de la mode ? À partir de ce jour, nous célébrerons l'absurdité totale de la vie, le gigantesque tour de passe passe de l'existence. À partir d'aujourd'hui, la déraison règne ! La Confrérie du Mal est morte ! Vive la Confrérie de Dada !*" Parmi ses membres, les plus proches symboliquement de F. Merdjanov sont Agent ! et Number None. Selon l'encyclopédie participative Wikipédia, Agent ! a le pouvoir de "*ne pas surprendre*", ce qui lui permet, ainsi qu'à tous ceux qui l'entourent, de passer inaperçus ou de subir des attaques qui semblent sortir de nulle part. Malgré une tenue colorée décorée de points d'exclamation, il possède une forme d'invisibilité, contrairement à l'une de ses consœurs, The Toy (Le Jouet en français), qui a la moitié inférieure de son visage couvert d'un masque semblable à celui d'Hannibal Lecter, avec une tête de Monsieur Patate, des lèvres en plastique et des broches à dents en guise d'oreilles. Number None Numéro Aucun en français n'est ni une personne ni une chose en particulier. Pour Mr Nobody, "*Tout le monde et tout, à un moment ou à un autre, est Number None*". D'après ses biographes, Number None, "*c'est essentiellement la malchance. C'est tout ce qui se met en travers de votre chemin et vous fait trébucher. Chaque porte de placard laissée ouverte sur la quelle vous vous cognez la tête.*" ^{79]} Quels sont alors les super-pouvoirs de F. Merdjanov ? Sa plus

grande force réside dans sa capacité à demeurer insaisissable, incompréhensible et invisible. Et à ne ressembler à rien.

F. Merdjanov n'est rien et souhaite le rester ¹⁵¹

Notes

1 - Méthode de décryptage de la vie et de l'œuvre de F. Merdjanov, le terme protivophilie est composé, d'une part, de l'étymon slave *protiv* qui signifie "contre", dans le sens de "opposé à", et d'autre part de l'étymon grec *phili* qui signifie "pour", dans le sens de "attiré par".

2 - JC © est le diminutif populaire d'un célèbre mythomane, Jésus aka Christ ©, et non celui de Joseph Conrad, grand pratiquant de la mythomanie littéraire. Il écrit en 1907, le roman *L'agent secret* qui s'inspire librement de la mort de l'anarchiste français Martial Bourdin, tué par sa propre bombe lors de sa tentative d'attentat à Londres en février 1894. Le roman est adapté pour le cinéma en 1936 par Alfred Hitchcock.

3 - Louis-Auguste Blanqui, *Qui fait la soupe doit la manger*, 1834

4 - Lointain cousinage des chimpanzés ou des bonobos, les hominines sont une des espèces du vivant qui produit des auto-justifications pour commettre les pires horreurs sur elle-même ou sur les autres espèces, tout en qualifiant de bestialité ou d'animalité les comportements violents.

5 - Louis-Auguste Blanqui, *Un toast à la prochaine Révolution*, 1851

6 - Michaël Confino, "Révolte juvénile et contre-culture : Les nihilistes russes des "années 60", *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1990. Michaël Confino, "Idéologie et sémantique : Le vocabulaire politique des anarchistes russes", *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1989

7 - Entre autres formes de violences sociales, la division en deux genres — masculin et féminin — est une des absurdités répandues dans les organisations sociales des hominines. Le premier possédant des avantages qui lui sont réservés. Cette binarité fallacieuse invisibilise toutes les nuances existantes chez les hominines. Les règles grammaticales reproduisent cette division binaire. À défaut de la faire disparaître, l'utilisation de ille permet de rendre visibles celles qui ne le sont pas avec le général grammatical marqué par le seul masculin.

8 - Ladislav Klima, "Tout", *Oeuvres complètes I*, Éditions de la Différence, 2000

9 - George Balkanski, *Libération nationale et révolution sociale. À l'exemple de la révolution macédonienne*, 1982

10 - *L'anarchie*, n° 137, 21 novembre 1907

11 - La "Bande à Bonnot" est le surnom donné par la presse en France à un groupe d'anarchistes dont l'un est Jules Bonnot. Plus d'une quarantaine de personnes sont impliquées dans plusieurs affaires de cambriolages, d'escroquerie, de fausse monnaie et d'assassinats dans les années 1910. Certaines sont condamnées par la justice, d'autres sont tuées par la police.

12 - Louis Boussenard (1847 - 1910). Après des études de médecine, entamées à l'issue de la guerre franco-prussienne de 1870 dans laquelle il se bat et est blessé, il devient écrivain et journaliste. Il signe plus d'une quarantaine de romans, dont beaucoup paraissent en feuilleton. Il se rattache au mouvement littéraire du merveilleux scientifique. Ses thèmes de prédilection sont des aventures à travers le monde et parfois de la science-fiction. La plupart de ses écrits sont traduits en langue russe dès les années 1910. Il écrit aussi un récit sur la situation en Macédoine/Roumélie ottomane, publié en 1912 sous le titre *La terreur en Macédoine*. Pour une biographie, voir *Louis Boussenard, l'inexploré*, le n°91-92 de *Le Rocambole*, 2020. L'ensemble de son œuvre est rééditée en russe dans les années 1990. *Monsieur... Rien !* en 1997. Voir aussi Denis Jallat, "La construction des formes de colonialisme dans les imaginaires des jeunes Français ; l'usage de la littérature d'aventure au début du XX^e siècle", *Présence Africaine*, vol. 183, n°1, 2011, pp. 183-198

13 - *Monsieur... Rien !* dans le numéro 5 de *La vie d'aventures*, octobre 1907. La première réédition date de 1991 aux éditions Recto-Verso, coll. "Ides et Autres", n° 27.

14 - Des populations d'hominines de langue et de culture germaniques sont historiquement présentes dans les pays baltes. Ces trois pays furent alternativement sous domination prussienne, suédoise ou russe.

15 - "Vie et œuvre de F. Merdjanov" dans F. Merdjanov, *Analectes de rien*, Gemidžii Éditions, 2017

16 - *Poésie par le fait/faire, géographie po(l)étique des avant-gardes de Russie*, Z-ditions de l'Amphigouri, 2021

17 - Gwenola Ricordeau (dir.), *1312 raisons d'abolir la police*, Montréal, Lux Éditeur, coll. "Instinct de liberté", 2022

18 - *Vive la révolution, à bas la démocratie ! Anarchistes de Russie dans l'insurrection de 1905*, Mutines Séditions, 2016. Paul Avrich, "Les terroristes", *Les anarchistes russes*, Maspero, 1979. Réédition en 2016 chez Nada Éditions

19 - Nadia Lobanof a une vingtaine d'années, elle est "charmante, distinguée, d'une beauté rare, savante également, au point de pouvoir partager les travaux de son père" selon un témoignage élogieux. Pour le général Borissof, un hominine mâle qui n'apprécie pas que les hominines femelles soient ses égales, elle est une "savantasse ! un de ces monstres d'érudition... de froide énergie et de nervosisme que rien n'arrête... ni n'émeut, dès que les idées révolutionnaires ont incendié leurs cervelles !" Est-ce une allusion à Sophie Kovalevskaja, l'autrice de *Une nihiliste* et une des premières scientifiques russes ? Différents textes et articles sur elle sont parus entre 1890 et 1907 en français. *Une nihiliste* est publié en français en 1892. Réédition en 2004 chez Phébus

20 - H.G. Wells, *L'homme invisible*, 1897

21 - Une biographie de Wilhelm Storitz est écrite entre 1897 et 1901 par Jules Verne, et publiée en 1910 à titre posthume. Cela fait de Wilhelm Storitz le véritable second homme invisible moderne. Jules Verne, *Le Secret de Wilhelm Storitz*. La version éditée en 1910 est remaniée par le fils Verne qui en change la fin et

l'époque. Alors que Verne père situe Wilhelm Storitz dans la fin du XIX^e siècle, l'œuvre posthume se déroule un siècle plus tôt. Wilhelm Storitz est un jeune chimiste allemand qui est invisible grâce à un procédé établi par son père. Il s'en sert pour harceler une hominine femelle qu'il a déclaré être son amour et pour se venger d'avoir été éconduit. Il lui fait boire de force la potion d'invisibilité pour qu'elle ne soit plus regardée par d'autres hominines.

22 - Segundo de Chomon, *Le voleur invisible*, 5 min 32 sec, muet, 1909

23 - Seul Wilhelm Storitz parvient à rendre ses vêtements invisibles.

24 - Hautement radioactif, le radium est identifié par le couple de chimistes Pierre et Marie Curie en 1898. Ses vertus curatives aboutissent à la radiothérapie. Jusqu'aux années 1940, le radium est vendu comme un produit miracle dans des crèmes, des suppositoires, des boissons, des dentifrices, des savons, mais aussi comme composant de tissus et de laine.

25 - Selon de nombreuses traditions culturelles en Europe, la graisse de loup est depuis des siècles considérée comme ayant des propriétés médicinales. Son efficacité est proche de celle de "*la graisse d'un goéland tué le vendredi*" qui, en Bretagne au XVI^e siècle, guérit la fièvre lorsque l'on se frotte avec. Voir Paul Sébillot, *Le folklore de la France*, tome 3 "*La faune et la flore*", 1906. Des produits actuels prétendent que la graisse de loup est un "*agent immunitaire puissant*".

26 - Est systématique un comportement social qui dépasse la simple personne qui le reproduit et s'enracine dans les constructions sociales d'une société. Quand des policiers blancs abattent un jeune hominine noir parce qu'ils le classent parmi les "dangereux" en raison de sa couleur de peau, illes font preuve de racisme systématique. Lorsque les policiers sont noirs, illes font preuve du même racisme systématique.

27 - Seth Gueko, "Boyz In The Hood" sur l'album *Les fils de Jack Mess*

28 - Giuseppe Culicchia, *Le pays des merveilles*. Cité à l'entrée "âge ingrat" dans F. Merdjanov, *Analectes de rien*, Gemidžii Éditions, 2017

29 - Membre du Parti socialiste-révolutionnaire, Stepan Balmashov (1881 - 1902) est arrêté et condamné à mort. Il est pendu en mai 1902. Cette action est la première de l'Organisation de Combat, la structure armée clandestine du parti SR.

30 - Il échappe à une première tentative en 1903 et à deux l'année suivante. En juillet 1904, l'esseriste Igor Sazonov (1879-1910) parvient à le tuer. Il est condamné à la déportation en Sibérie. Il se suicide en décembre 1910. Le mythomane romanesque Joseph Conrad s'inspire d'Igor Sazonov pour forger son personnage de Victor Haldin dans *Sous les yeux de l'Occident*, publié en 1911. Adapté pour le cinéma en 1936 par le français Marc Allégret sous les titres *Razumov* ou *Sous les yeux de l'Occident*.

31 - Membre du Parti socialiste-révolutionnaire, Anastasia Bitsenko est arrêtée et condamnée à mort. Sa peine est commuée en déportation en Sibérie dans la colonie pénitentiaire de Nerchinsk. Elle y côtoie l'esseriste Maria Spiridonovna et l'anarchiste Fanny Kaplan. Libérée en 1917, elle se rallie à la position majoritaire du

parti SR qui soutient les bolchevistes. Anastasia Bitsenko rejoint le Parti communiste russe (bolchevique), futur Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS). Elle est exécutée en juin 1938 lors des purges de Staline. 32 - Extrait de *L'année 1905* de Lev "Trotsky" Bronstein, futur grand pourfendeur bolcheviste des tendances révolutionnaires non bolchevistes après 1917. Trotsky est assassiné en 1940 au Mexique sur ordre de son ancien camarade Joseph "Staline" Djougachvili.

33 - Tatiana Leontieff (1883 - 1922) est arrêtée en mars 1905 après une tentative d'assassiner Dmitri Trepov à Saint-Petersbourg. Elle parvient à fuir et se réfugie en Suisse. Membre du courant maximaliste des socialistes-révolutionnaires, elle est décidée à tuer Piotr Durnovo qu'elle pense être de passage en Suisse sous le pseudonyme de Muller. Elle se trompe de cible et abat un rentier parisien du nom de Muller. Arrêtée, "*elle plaide devant le jury de paysans bernois qu'elle se bat contre la tyrannie, et pour qu'enfin la terre soit aux paysans.*" Elle est condamnée à quatre années de prison. Transférée ensuite dans un hôpital psychiatrique, elle y meurt en 1922. "Le procès de Tatiana Leontieff à Thoun" dans le journal suisse *L'impartial* du 27 mars 1907. "Le fantôme de Tatiana" dans *Le Monde* du 16 septembre 1983. Jacques Baynac, *Le Roman de Tatiana, biographie de Tatiana Leontiev*, Denoël, 1985.

34 - Après cinq tentatives entre 1879 et 1881, la section de combat de la Volonté du Peuple (Narodnaïa Volia) parvient à ses fins le 13 mars 1881. Franco Venturi, *Les intellectuels, le peuple et la révolution. Histoire du populisme russe au XIX^e siècle*, 2 tomes, Gallimard, 1972.

35 - Né d'un père russe et d'une mère polonaise, Ivan Kaliaïev (1877 - 1905) rejoint l'Organisation de Combat des socialistes-révolutionnaires. Il renonce à un premier projet de tuer le grand-duc Serge car sa femme et ses jeunes neveux et nièce sont présents. Deux jours plus tard, le 17 février 1905, il lance une bombe sur la voiture du grand-duc et le tue. Arrêté, Ivan Kaliaïev est pendu le 23 mai suivant. Pièce de théâtre en cinq actes écrite par Albert Camus, *Les Justes* s'inspire de cet événement.

36 - *Le Petit Journal*, 24 juin 1906

37 - *Le Petit Journal*, 20 septembre 1906

38 - Condamnée à de la prison en 1869 pour avoir échangé des lettres avec Serge Netchaïev, Vera Zassoulitch est libérée en 1871. Elle rejoint le groupe clandestin Les émeutiers du Sud qui commet plusieurs attentats dans le sud-ouest de la Russie. En janvier 1878, en représailles des violences qu'il a fait subir à un prisonnier, le préfet de police Fédor Trepov est visé par un attentat. Vera Zassoulitch lui tire dessus, mais ne fait que le blesser. Étonnement, elle est acquittée. Elle fuit vers la Suisse et rejoint le groupe populiste Terre et liberté avant de se tourner progressivement vers le marxisme. Elle est l'une des fondatrices en 1883, en Suisse, du premier groupe marxiste russe Libération du Travail. Ce dernier s'opposera à la politique de Vladimir "Lénine" Oulianov et aux bolchevistes. Elle inspire le personnage de Vera dans *Véra ou Les nihilistes* d'Oscar Wilde en 1880. L'auteur fait de Vera une romantique stupide et amoureuse d'un nihiliste qui s'avère être le jeune futur tsar, successeur de son père ! Un texte qui donne envie de relire *Le théâtre mis en pièce(s)*, Les frères de la lumière, 2016

39 - Née en 1901, Anastasia Romanov est à la pointe de la technologie moderne. Elle est la seule de sa famille à communiquer via les réseaux sociaux selon les travaux récents de Mel Brooks, *La folle histoire du monde II*, 2023

40 - Lettre du 5 septembre 1915

41 - Dans *La Décomposition de l'armée et du pouvoir*, écrit en 1922 par le général tsariste Anton Dénikine, ce dernier précise que certains "*attribuent une importance exagérée à la collaboration [...] du général Borissov*" pour expliquer les choix stratégiques de Mikhaïl Alekseïev lors de la guerre civile entre armée tsariste et révolutionnaires de 1917 à 1921. Depuis 1905, la réputation de Borissov semble fragile.

42 - Collectif, *Les Socialistes-Révolutionnaires de gauche dans la révolution russe. Une lutte méconnue*, Spartacus, 1983. Jacques Baynac, *Les Socialistes révolutionnaires*, Laffont, 1992

43 - Boris Savinkov, *Mémoires d'un terroriste*, 1917 (Rééd. Champ Libre, 1982)

44 - Les maximalistes sont défaits par la répression et une partie des SR se rapprochent des bolchevistes à partir de 1917.

45 - Cité par Paul Avrich dans *Les anarchistes russes*.

46 - Fils d'un haut dignitaire de Saratov. Fait ses études à l'université de Kharkov et devient adepte de la non-violence tolstoïenne. Avant de changer d'avis.

47 - Fils d'un prêtre de la province de Tambov. Après l'abandon de ses études de théologie, il adhère à un groupe socialiste-révolutionnaire, puis en 1905, il se joint au groupe anarchiste de Saint-Petersbourg.

48 - Fils du gouverneur de la province de Saint-Petersbourg. Il entre à l'université de la ville en 1901 et participe ensuite au mouvement de contestation étudiant. Il fuit à l'étranger et rentre en Russie en 1905.

49 - Panaït Istrati, *L'homme qui n'adhère à rien*. Cité à l'entrée "beznachalie" dans F. Merdjanov, *Analectes de rien*, 2017

50 - Ce détail ne concerne pas la version traduite et publiée en russe

51 - *Monsieur... Rien !*, Éditions Recto-Verso, coll. "Ides et Autres", n°27, 1991

52 - German Askarov critique le syndicalisme réformiste pour proposer un syndicalisme révolutionnaire mâtiné d'individualisme. Il est exécuté par les bolchevistes vers 1937.

53 - Renée Gouraud d'Ablancourt (1853-1941) publie plusieurs dizaines de romans historiques, sentimentaux ou de science-fiction sous des pseudonymes masculins.

54 - René d'Anjou, *Véga la magicienne*. Pauline Croquet, "Oubliée pendant un siècle, L'Oiselle, première super-héroïne française, reprend son envol", *Le Monde*, 1 avril 2022

55 - *Catalogue des brevets d'invention*, n° 8, 1864

56 - *Le Sport : journal des gens du monde*, 16 septembre 1866

57 - Paul Sébillot, *Le folk-lore de la France*, tome 3 "La faune et la flore", 1906

58 - Renée Gouraud d'Ablancourt, Georges Spitzmuller, *Le prince Fédor*, 99 épisodes de août à décembre 1907

59 - *Maître après Dieu*, 1901. *Aigle et colombe*, 1902-1903. *Rêve d'amour*, 1905. *Le Prince Fédor*, 1907. *Les Compagnons des ténèbres*, 1909. *Le Pardon d'outre-*

tombe, 1909. *L'Oiselle ou Royale énigme*, 1909

60 - Jacques Foccart alias Invisible Kid est né sur la planète Terre dans l'ancienne Côte d'Ivoire. Il est capable de se rendre totalement invisible à la vue, à l'odorat et à la télépathie. Première mention dans *Legion of Super-Heroes*, vol. 2, n°1, 1982. Il prend le nom d'Invisible Kid en hommage à Lyle Norg, mentionné pour la première fois dans *Action Comics*, n°267, août 1960.

61 - Voir le biopic *Mystery Men ou Les Supposés Héros* réalisé en 1999

62 - Aldebert, "Les Super-pouvoirs pourris" sur l'album *Enfantillages 3*, 2017

63 - La première biographie de *The Boys* est éditée en 72 épisodes entre octobre 2006 et novembre 2012. Adaptée en série sous le même nom en 2019. Trois saisons disponibles à ce jour.

64 - *The Boys*, saison I, épisode II

65 - Treize épisodes d'animation retracent, à partir de 2013, le quotidien de Jiya qui tente de sauver son école du fondamentalisme religieux. Elle lutte clandestinement sous le nom de Burka Avenger.

66 - "*Après avoir lu 5000 bandes dessinées en une seule fois pour gagner un pari, ce pauvre homme a subi des lésions cérébrales et est apparu tout de suite après sous le nom de Flaming Carrot*". Première mention dans *Visions*, n°1, 1979. Selon sa page Wikipédia, il "*a repoussé au moins trois invasions extraterrestres, une prise de contrôle communiste [de sa ville], des chiens morts volants, l'Homme dans la Lune, la Mort elle-même, et une horde clonée de démons marchant aux bottes d'Hitler.*"

67 - Petr Sadecky, *Octobriana and the Russian Underground*, 1971.

68 - James Barnes alias le Soldat de l'Hiver est mentionné pour la première fois, sous le surnom de Bucky, dans *Captain America Comics*, n°1, mars 1941.

69 - Johann Schmidt est l'homonyme de Johann Kaspar Schmidt dit Max Stirner.

70 - Selon sa biographie officielle, Vanguard a la capacité de repousser toutes les attaques contre lui. Il possède par exemple un champ de force protecteur et peut voler en repoussant la terre. Grand athlète et spécialiste de systema. Il dispose aussi de deux armes, un marteau et une faucille, qui mises ensemble augmentent ses pouvoirs. Première mention dans *Iron Man*, vol. 1, n°109, avril 1978.

71 - La Nébuleuse Noire est capable d'utiliser l'énergie extra dimensionnelle de la Dimension noire. Première mention dans *Champions*, n°7, août 1976.

72 - Mikhaïl Ursus, alias la Grande Ourse, a une mutation qui lui permet de se transformer en un gigantesque ours mais, dans sa vie quotidienne, il est gêné par ses griffes non rétractables. Première mention dans *Incredible Hulk*, n°258, avril 1981.

73 - D'après une courte biographie en anglais d'Anarky disponible sur un site internet dédié.

74 - *Anarky*, vol. 1, n° 1, mai 1997.

75 - Grand lecteur de bandes dessinées de super-héros, le jeune Dave Lizewski s'achète sur eBay une combinaison de plongée verte qu'il modifie un peu et s'arme de deux matraques. Il prend le nom de Kick-Ass, "botter le cul" en français. Première mention en avril 2008. Adapté au cinéma dans *Kick-Ass I et II* en 2010 et 2013.

76 - De son vrai nom Alissa Zinovievna Rosenbaum,

Ayn Rand est née en Russie en 1905. Profondément "anti communiste", elle est l'une des penseuses du libéralisme étasunien. Défendant un capitalisme qu'elle voit salvateur pour les individus, elle s'oppose aux religions, au collectivisme, à l'intervention de l'État et prône un "laissez-faire" économique, social et politique. En 1964, elle publie *La Vertu d'égoïsme*. Elle est l'une des trois principales théoriciennes du libéralisme avec Isabel Paterson (1886-1961) et Rose Wilder Lane (1886-1968), la fille de Laura Ingalls de *La petite maison dans la prairie*.

77 - Réponse d'Ayn Rand dans une interview à la question de savoir ce qu'elle pense de Ronald Reagan, président étasunien dans le début des années 1980.

78 - Confrérie (ou Consœurrie) de Dada. Première mention dans *Doom Patrol*, n°26, septembre 1989.

79 - D'après une courte biographie de Number None en anglais disponible sur un site internet dédié.

selon une de ses biographies

Mr Nobody en trois mots





Éditions de la Rue du Jardinot